

La vie nous regarde passer

**Georges-Olivier
Châteaureynaud**

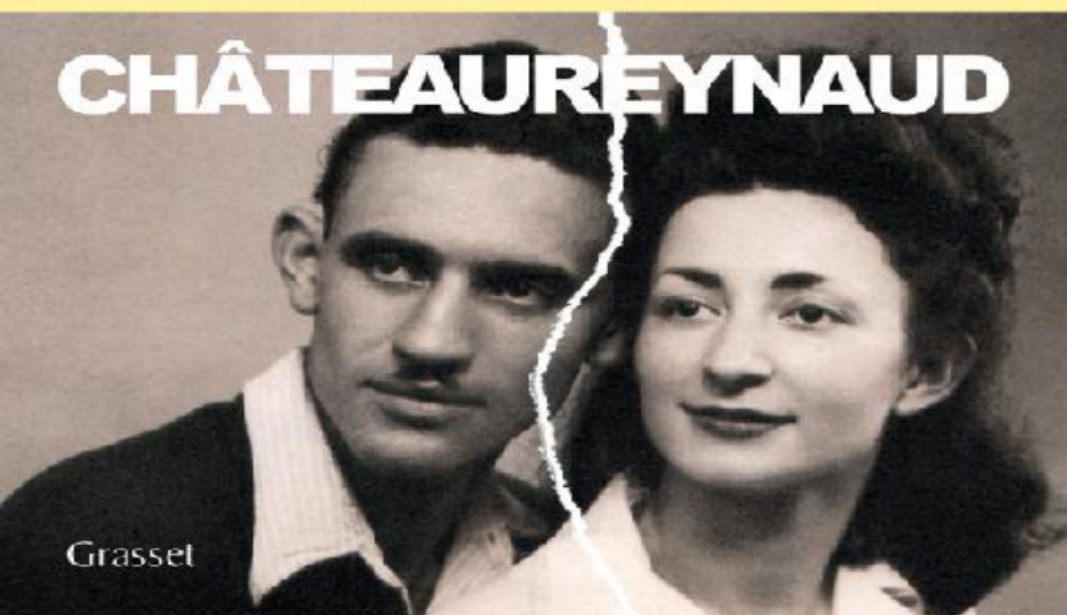
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-O. CHÂTEAUREYNAUD

La vie nous
regarde passer

CHÂTEAUREYNAUD



Grasset

ISBN 978-2-246-78517-0

Photo de la bande : © « Monette et Jo », Archives de l'auteur.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation,
réservés pour tous pays.

© Editions Grasset & Fasquelle, 2011.

DU MÊME AUTEUR

Romans :

LES MESSAGERS, Babel.

MATHIEU CHAIN, Grasset et Motifs.

LA FACULTÉ DES SONGES, Prix Renaudot 1982, Grasset et Livre de Poche.

LE CONGRÈS DE FANTOMOLOGIE, Grasset.

LE CHÂTEAU DE VERRE, Julliard.

LE DÉMON À LA CRECELLE, Grasset.

AU FOND DU PARADIS, Grasset et Livre de Poche.

L'AUTRE RIVE, Grasset et Livre de Poche.

LE CORPS DE L'AUTRE, Grasset.

Nouvelles :

NOUVELLES 1972-1988, Julliard.

LE HÉROS BLESSÉ AU BRAS, Grasset et Babel.

LE JARDIN DANS L'ÎLE, Zulma.

LE KIOSQUE ET LE TILLEUL, Julliard et Babel.

LES ORMEAUX, Ed. du Rocher.

LE GOÛT DE L'OMBRE, Actes Sud.

CIVILS DE PLOMB, Ed. du Rocher.

LES AMANTS SOUS VERRE, Le Verger Editeur.

SINGE SAVANT TABASSÉ PAR DEUX CLOWNS, Bourse Goncourt de la nouvelle 2005, Grasset et Livre de Poche.

MÉCOMPTES CRUELS, Ed. Rhubarbe.

LES INTERMITTENCES D'ICARE, Ed. du Chemin de Fer.

LE VERGER ET AUTRES NOUVELLES, Hachette Biblio Collège.

Autres :

LA FORTUNE, Castor Astral.

UNE PETITE HISTOIRE DE LA SGDL, SGDL.

LA CONQUÊTE DU PÉROU, Ed. du Rocher.

L'ANGE ET LES DÉMONS, Grasset Jeunesse.

*« Et voici que mon enfance est morte depuis
longtemps, et moi je vis. »*

SAINT AUGUSTIN

Depuis le premier jour, cachée derrière toutes les fenêtres, dans les embrasures de toutes les portes des rues que nous empruntons, la vie nous regarde passer. Les mannequins des vitrines, les statues et les mascarons ne nous quittent pas de leurs yeux sans pupille. Les horloges plantées aux carrefours sur leurs hauts poteaux de fer mesuraient naguère notre course. On en a supprimé la plupart, ne subsistent que celles des quartiers les plus touristiques. Paris ne nous donne plus l'heure à chaque coin de rue ; il revient à chacun de la chercher à son poignet où le temps bat comme le sang.

Longtemps, on n'a pas été là. Le monde y était, mais sans nous. Durant des millénaires, plein comme un œuf en dépit de notre absence, il a tourné au moins aussi rond qu'aujourd'hui en notre inexplicable présence. Ce temps préalable, cette longue attente anténatale, m'ont toujours été un vertige. Voyons, les saisons passaient, les nuages défilaient dans le ciel, bêtes et gens arpentaient la Terre sans mon aval. D'autres les entérinaient ; petits garçons et petites filles emplissaient les squares de leurs cris, dans les casernes les militaires lissaient leur moustache, dans les écoles communales les instituteurs en blouse grise remplissaient d'encre des godets de faïence, dans la pénombre des chambres d'hôtel des dames se donnaient à des messieurs, à la Bourse on boursicotait, à l'Assemblée on pérorait, à la Comédie-Française on déclamait, à l'Opéra on s'époumonait... Bref, tout battait son plein, sans moi qui patientais dans les limbes avec ceux qui allaient être mes contemporains. Le monde comptait sur nous pour prendre la relève, pour à notre tour pousser les cerceaux et tasser le sable dans les petits seaux lithographiés, lisser les moustaches, remplir les encriers, satisfaire les dames, acheter et vendre à Brongniart, voter les amendements, restituer les grands auteurs, remporter un triomphe à Garnier. Et comme toutes les générations précédentes, nous nous y sommes collés, la besogne a été tant bien que mal effectuée. La part modeste que j'y ai prise aura suffi à m'occuper, mais il demeure en moi un étonnement, un effarement à certains moments, le plus souvent une perplexité aisément distraite, à l'idée de n'avoir pas toujours été de la fête (il semble d'ailleurs qu'elle se gâte plus ou moins).

Il aura fallu pour que je m'en mêle que Monette et Jo se rencontrent dans un bal. Bal de la Victoire, non de la Libération. En août 1944, en septembre, Jo n'était pas rentré d'Allemagne. Au fait, a-t-on vraiment dansé tout de suite après la Libération de Paris ? La guerre était loin d'être finie, c'était un peu tôt pour danser. Mais si, bien sûr, entre août 1944 et mai 1945 on a dû danser à Paris, prendre de l'avance sur la paix et sur le bonheur. On avait tellement attendu ! Mais Jo, lui, n'est rentré qu'en 1945, au printemps, peut-être même à l'été, pour les

vrais bals de la fin du cauchemar, de la vraie joie sans inquiétude. Dachau est libéré le 30 avril. S'il y a jamais été il n'y était peut-être plus. Où a-t-il été libéré ? Je l'ignorerai sans doute toujours. Je pourrais encore l'apprendre de sa bouche, mais il y a longtemps que j'ai tiré un trait sur lui. Je veux me contenter dans la mesure du possible de ce que je sais de toute éternité, c'est-à-dire depuis mon enfance, car d'une certaine façon cela seul est vrai.

A quel moment ai-je été moi ? D'abord, est-ce qu'un tel moment existe vraiment ? Une sonnerie de trompette dans l'âme, un coup de gong, une proclamation solennelle lue par un héraut intérieur ? Sûrement pas... Cette annonce-là passe inaperçue. C'est rétrospectivement qu'elle nous touche, après coup, comme une lettre restée longtemps en souffrance. Au vrai, elle est graduelle, émietée en mille impressions qui nous construisent à notre insu. Mais alors quelles ont été les premières dont je me souviens, avant que leur multiplication ne les noie dans un déluge indifférencié ? Et même, le souvenir que j'en garde est-il authentique, ou ne m'en reste-t-il que le scénario livré plus tard par un tiers, et que j'ai illustré de stock-shots traînant dans ma mémoire déjà bondée ? Les films bon marché sont pleins de ces séquences bouche-trous, piquées ici ou là. Un avion décolle que les acteurs du film n'ont pas vraiment pris, un paysage enchanteur se déploie, où l'équipe de tournage n'a pas mis les pieds. Qu'est-ce que ça peut faire ? Le metteur en scène mégote. La mémoire aussi, elle triche. De toute façon elle a besoin d'un film à visionner. Elle le retouche incessamment, le rapetasse ou le censure, supplée aux manques, chasse les solutions de continuité. A chaque instant nous côtoyons la fiction comme un précipice. C'est peut-être mon cas à l'instant où je crois revoir le petit Arabe d'Oran. Je peux avoir deux ans. Je suis d'un côté du grillage, lui de l'autre, au bord d'une rue ensoleillée. Est-ce l'éblouissement, le traitement mémoriel de l'éblouissant soleil d'Algérie ? Mon souvenir est en noir et blanc. Est-ce vraiment à Oran ? Il y a quelque vraisemblance. J'ai été placé en nourrice à Oran, c'est vrai, mais j'ai bien dû séjourner un temps à Alger, où travaillait Monette. Nous y avons débarqué, arrivant de Marseille. Cependant ce noir et blanc est suspect. Il fait cinéma, actualités cinématographiques 1950. Il se peut que j'y aie chipé cette image pour la coller sur les mots de Monette : « A cette époque, je travaillais à la réception d'un hôtel d'Alger. Je ne pouvais m'occuper de toi, alors je t'avais mis chez une nourrice arabe à Oran. Pendant ce temps-là ton père courait le bled pour photographier les communions et les mariages... » Soit, mais pourquoi Oran si elle travaillait à Alger ? Ou bien je me trompe, et l'hôtel était à Oran ? Une opportunité pouvait s'être présentée, voilà tout. Monette se

débrouillait comme elle pouvait. C'était en 1948 ou 1949. Elle si peu audacieuse, elle avait suivi Jo de l'autre côté de la mer. Suivi ou poursuivi ? Je ne sais pas au juste s'il l'attendait, s'il avait insisté pour qu'elle le rejoigne. Elle connaissait déjà l'oiseau. Dans le bled, il ne devait pas courir que les mariages... Bah ! Tout est flou aux origines de mon petit monde, comme aux origines du grand univers. Les télescopes scrutent le cosmos, les astronomes interprètent le chaos qu'ils croient distinguer là-bas. Ils le traduisent en équations abscones, jamais en simples mots familiers et fiables. Oran, Alger, les années 1948-1949, tout ça est infiniment lointain bien qu'infiniment proche, infiniment vague au bout du compte. Je pourrais, je pourrais *encore*, tirer au clair bien des détails, Monette est vivante elle aussi. Je n'aurais qu'à la questionner, nous nous appelons tous les jours, elle me répondrait. Mais, outre qu'un tel retour en amont la bouleverserait, une telle mise au net de la mémoire n'est pas ce que je recherche. Je n'ai que faire ici de l'entière vérité. Ce qui m'intéresse, ce sont les lambeaux et bribes déposés en moi au fil du temps, que je manipule à tâtons, que j'examine à l'aveuglette comme au fond d'une crypte.

Monette est partie là-bas avec moi sous son bras, pendu à son sein, plutôt, pour retrouver Jo. Il n'a pas franchi la Méditerranée avec nous à bord du *Ville-d'Alger*, s'il s'agissait bien du *Ville-d'Alger* puisque l'incertitude régit les commencements. Le seul souvenir que je conserve de cette traversée (un homme en casquette penché sur moi) peut être tout aussi forgé a posteriori que la vision du petit Arabe d'Oran. Un officier – le commandant du paquebot, tant qu'on y est ! – apparaît dans le récit ancien de Monette : « Il faisait très chaud, tu étais malade, tu pleurais, moi aussi, je ne savais plus quoi faire. On a été gentil avec moi, un officier est intervenu... » Commandant ? Capitaine ? Ce n'était peut-être qu'un steward. Les stewards portent casquette eux aussi... Sans doute il l'a guidée vers un transat, l'a installée sous un ventilateur, lui a apporté de l'eau. La vision se précise : Monette reconnaissante et moi braillant, une jeune mère éperdue et son poupon écarlate dans l'entrepont du grand bateau blanc que la vie, à travers l'œil des mouettes, regardait passer sur les flots bleus. C'est plus que plausible, c'est à peu près certain, et pourtant nébuleux comme un rêve. Plus tard, forcément, la baie d'Alger, le port, le débarcadère, la coupée, la passerelle, la terre ferme, les retrouvailles avec Jo, s'il l'attendait. En tout cas il y eut un premier jour, un premier soir à Alger. La vie a regardé passer Monette et Jo, avec moi dans une poussette ou un couffin, au long des rues d'Alger. Elle nous a regardés entrer dans un petit, un tout petit hôtel, j'imagine. C'était carrément la mistoufle, ça allait le rester longtemps. La petite Simone Bellenoux, ex-employée du service des tickets d'alimentation aux Laiteries Parisiennes, ouvrait de grands yeux sur

tout ce qui l'entourait, les Arabes en djellaba, les palmiers ombrageant le moindre jardin public, l'Orient simplet ! Rue d'Isly elle guettait son premier chameau. Si on lui avait dit ça trois ans plus tôt, quand elle avait rencontré Jo pour la première fois dans un des bals de la Victoire, elle ne l'aurait pas cru. Qu'elle, Monette, suivrait un homme jusqu'au bout du monde – jusqu'au plus proche bout du monde, l'Algérie – avec un lardon en bas âge ? Et cet homme-là, en plus ! Dans l'état où il était lors de leur première rencontre, qui aurait voulu de lui ? A peine régurgité par l'ogre nazi qui l'avait happé, sa grande carcasse maigre à faire peur, édenté (on lui avait cassé les dents de devant à coups de nerf de bœuf), mal vêtu, mal chaussé, ses cheveux pas encore repoussés ne dissimulant rien de ses oreilles décollées, Jo n'était guère séduisant. Pourtant sa piètre apparence ne le dissuadait pas de se pavaner et de danser, et surtout le petit insigne barbelé ornant sa poitrine signalait à l'attention des jeunes filles romantiques le martyr et peut-être le héros, deux catégories qui se superposaient aisément. Romantiques, la plupart des jeunes filles le sont, ou tout du moins l'étaient alors. Adolescente durant la drôle de guerre, Monette avait dessiné au fusain un beau visage de soldat français sous le casque Adrian, avec, inscrit au-dessous, en travers, en lettres tricolores : *Quelque part en France*. L'échalas édenté et dégingandé vint combler avec quelques années de retard son attente romanesque. Sa sœur Yvonne, la douce Yvonne qui avait perdu un amoureux mécanicien tué dans un accident d'avion, épousait vers la même date un Auvergnat, Lucien Gasc, ci-devant réfractaire au STO et ânier au maquis. Après la tourmente chaque fille voulait son résistant, son Français libre, son Fifi, son maquisard ou son déporté, les héros ou supposés tels faisaient prime.

S'il parla à Monette d'une chaîne d'évasion d'officiers alliés prisonniers en Allemagne et de traversées du Rhin à la nage, la qualité de héros de Jo demeure pour moi incertaine. Le mensonge n'était pas étranger à sa vie. Il peut avoir menti pour éblouir Monette. Cent raisons étaient susceptibles de vous conduire au KL. Il suffisait bien sûr d'avoir résisté à l'occupant, mais aussi d'être juif, ou d'avoir commis un délit de droit commun, d'avoir tenté de vous soustraire au STO, ou même d'avoir été raflé au hasard dans la rue, à la sortie d'un cinéma, dans une gare... En tout état de cause, en soi la qualité de déporté de Jo ne souffre aucun doute. Huit documents en ma possession l'attestent. Quatre d'entre eux sont des lettres du Comité International de la Croix-Rouge concernant l'enquête entreprise à la demande de Grand-père, alors domicilié à Saint-Etienne, au sujet de son fils. Les quatre autres sont des cartes envoyées par celui-ci durant sa captivité. La première, datée de décembre 1942, est adressée à sa mère, rue Le Dantec à Paris, depuis le *Frontstalag* 122 de Compiègne.

En principe *Kriegsgefangenenlager*, « camp de prisonniers de guerre », Compiègne-Royallieu servait de camp de transit pour les déportations. Les trois autres, cartes-lettres timbrées à l'effigie d'Hitler, datées respectivement d'août 1943, novembre 1943 et mars 1944, émanent du camp de concentration de Sachsenhausen-Oranienburg. Une seule d'entre elles, celle d'août 1943, mentionne expressément, de la main de Jo, le nom d'Oranienburg. Sachsenhausen était un *Hauptlager*, camp central dont dépendait une centaine de kommandos. Rien ne prouve qu'il y séjournait à la date des deux dernières, le *Hauptlager* centralisant vraisemblablement les envois des divers kommandos. Ces brèves missives portent surtout sur des demandes de colis et des remerciements après leur réception. Jo se plaint de ne pas recevoir de courrier de son père, il réclame avec insistance une brosse à dents et du dentifrice, il assure qu'il est en bonne santé et qu'il a bon moral. La censure de la *Politische Abteilung* ne permettait rien d'autre. Alerté par Grand-père en avril 1943, le Service français de la Croix-Rouge Internationale lui faisait le mois suivant depuis Genève une réponse prudente : « Nous ne vous cachons pas qu'une enquête de ce genre est actuellement extrêmement longue et qu'un certain délai sera nécessaire avant que nous puissions espérer une réponse. » Certes : à la fin janvier 1944 (neuf mois plus tard), la Croix-Rouge, si elle n'est pas informée du lieu de détention de Jo, est tout de même en mesure de déclarer qu'il est en bonne santé. Or, à cette date, l'intéressé a déjà reçu des colis depuis mars 1943.

Ces échanges entre le camp de concentration et le monde extérieur pourraient évoquer une institution, une pension au régime un peu sévère, discipline-discipline, non dénuée de raideur germanique. Le rappel du règlement en tête de chaque carte-lettre précise que tout envoi non conforme sera refusé, et que « les journaux nationaux-socialistes sont autorisés, mais que le détenu doit les commander lui-même ». La réalité telle que Jo l'a vécue et l'a racontée à Monette est plus draconienne : le nerf de bœuf ou le *gumi* des kapos, l'alignement des têtes au pistolet sur la place d'appel, la faim, les coups, les pendaions... Quelques anecdotes, dont s'empara ma curiosité avide, allaient m'impressionner durablement. Ainsi, pour survivre, Jo mangea-t-il du chien – et sans doute bien d'autres denrées moins saines ! Ce chien, bien entendu, il fallut l'abattre, le dépecer, le vider, le débiter, le cuire. Jo ne lui fit pas tout seul son affaire, et ce n'était certainement pas un chien de garde du camp, juste un pauvre clebs de contremaître civil au sein d'un kommando extérieur, estourbi à coups de planche derrière un hangar... N'empêche que si les affamés avaient été pris c'était la corde. Ceux qui ne coupèrent pas à la potence, ce sont les Polonais avec qui, paraît-il, Jo avait tenté de s'évader. Tous furent repris. Lui seul fut épargné, il ne lui en coûta que ses dents.

Curieuse mansuétude. Non contents d'être polonais, les Polonais étaient-ils juifs, pour aggraver leur cas ? Il y eut relativement peu de Juifs à Sachsenhausen, disent les livres. Autre historiette dont m'abreuva Monette, les souliers volés. Se faire voler ses souliers pouvait être mortel. On attrapait des engelures, ou on se blessait les pieds, ça s'envenimait, on ne pouvait plus marcher, on s'exposait aux coups du kapo, on entrait au *Revier* et l'on en sortait mort. Jo s'était fait voler ses chaussures durant son sommeil. Il vola celles d'un autre détenu, lequel, peut-être, en mourut un peu plus tard. Mais la plus « belle » de ces anecdotes est la seule que j'entendis Jo me raconter de vive voix. C'était en plein hiver, sur la place d'appel de Sachsenhausen. Il n'en pouvait plus, un vent glacé soufflait sur le Brandebourg, courbant les échines et les poitrines creuses des *Häftlingen* sous leurs loques rayées. Epuisé, au bout du rouleau, Jo s'adossa au mur d'une baraque. A quoi bon lutter encore ? Il n'avait pas vingt ans, il ferait un jeune cadavre, et voilà tout. Et, c'est là l'histoire, alors que Jo était prêt à s'abandonner, à tendre le front au Walther PPK du SS ou la nuque au gourdin du kapo, il eut soudain une hallucination, ou une vision prémonitoire. Il se vit rentrer bien vivant en France, regagner Paris et remonter la rue Le Dantec où habitait sa mère, dans le XIII^e arrondissement. Il s'arracha du mur de la résignation et reprit sa place dans le rang. Et le fait est qu'en 1945, efflanqué et mal d'aplomb sur ses jambes, mais vivant, il remonta la rue Le Dantec.

Du passage de Jo à Dachau, je n'ai aucune preuve. La cote des camps de concentration a évolué avec le temps. Aujourd'hui aucun n'égale l'aura d'horreur d'Auschwitz, à juste titre. Dans les premiers mois de la Libération, c'étaient plutôt Dachau, ou Belsen, ou Buchenwald, libérés par les troupes américaines ou britanniques, qui symbolisaient la barbarie moderne. On y avait trouvé et amplement photographié des charniers en plein vent, alors que les gazés d'Auschwitz et des autres camps d'extermination démantelés avant la fin de la guerre avaient été réduits en cendres. Bien plus que celui d'Auschwitz, le nom de Dachau, au demeurant connu dès avant la guerre, était sur toutes les lèvres. Pour intéresser, mieux valait se prévaloir de celui-là plutôt que de Sachsenhausen-Oranienburg, dont les journaux ne parlaient pas ou peu, et donc moins évocateur de souffrances indicibles. De même, Jo a-t-il jamais connu le tunnel de Dora ? Il semble qu'il l'ait laissé entendre à Monette. Au fond, peu importe. Comme il importe peu que l'histoire du chien dévoré, celle des Polonais pendus et de Jo seul épargné, soient rigoureusement authentiques : *il y était, et elles le sont*, qu'il en ait été un des protagonistes ou seulement le témoin. Il fait chaud partout en enfer ; s'il n'a pas mangé lui-même de ce chien, il a envié ceux qui en ont

mangé, s'il n'a pas tenté de s'évader avec les Polonais il les a vu pendre. Que ce soit pour tentative d'évasion ou pour une infraction vénielle au règlement, on lui a bien cassé les dents. L'univers concentrationnaire, avec toutes les différences qu'il a pu comporter d'un camp à un autre, peut être vu comme un seul continuum dantesque.

Rue Boutard, bouche bée, j'écoutais Monette me raconter et me raconter encore la mort du chien, celle des Polonais, le vol des souliers... Ces histoires se gravaient en moi, se superposaient aux quelques images que j'avais enregistrées de mon père. Elles remplissaient la baudruche à peu près vide de son nom, et constituaient autour de lui une légende tragique, de laquelle, par filiation et consanguinité, je participais moi aussi. J'ai fait de mauvais rêves. J'errais sur la place d'appel de Sachsenhausen, immense et vide. Le nom du camp, déformé dans une espèce de chuintement orthographique, m'apparaissait en sous-titre sur l'écran du cauchemar : *Sssachsssenhausszen*. On me traquait, on m'attrapait, les SS bien sûr. A côté de ces ogres-là, quels croquemitaines ou quels vampires pouvais-je prendre au sérieux ? On m'entraînait vers le *Revier*, on m'examinait, on m'auscultait, on prenait mes mensurations, et l'étrange diagnostic (on verra un peu plus loin comment il s'explique) tombait : j'étais un « fils de prolétaire », et comme tel bon pour le travail épuisant et la mort sous la schlague.

L'homme que Monette aima et épousa (elle n'en épousa ni je crois n'en aima jamais d'autre) n'avait qu'un peu plus de vingt ans. Presque un enfant que les épreuves subies en Allemagne n'avaient pas mûri, comme l'avenir allait le prouver. Ce qui le caractérisait le plus, semblait-il, c'était une absence totale de sens de ses responsabilités. Dès qu'il eut trois sous, le jeune marié père de famille (puisque j'étais né) acheta quoi ? Une mandoline, qu'il brandit triomphalement alors que rue Boutard tout manquait. Après le divorce, Monette dut porter plainte à plusieurs reprises pour qu'il s'acquitte de la pension alimentaire à laquelle le tribunal l'avait condamné. Jo l'avait confié à Monette, il avait poussé comme le chiendent. Tout occupé de sa carrière, son père ne s'était guère soucié de lui, ou bien, confronté à un esprit rétif à toute contrainte, il s'était vite découragé. Quant à sa mère, sa personnalité demeurera pour moi à tout jamais mystérieuse. Elle devait être singulière, puisqu'elle refusa catégoriquement de nous rencontrer, Monette et moi, quand son fils lui annonça qu'il avait fondé famille. Le couple qu'elle avait formé avec mon grand-père n'avait pas tenu. L'image familiale transmise à Jo par ses parents n'appelait sans doute pas de reconduction.

J'ai scruté l'écriture des cartes-lettres envoyées d'Allemagne, ainsi

que celle de Compiègne. Elles sont bien toutes de la même main. Celles du KL Sachsenhausen sont en allemand. Savait-il assez d'allemand pour les rédiger seul, ou un codétenu les lui a-t-il dictées ? Ici se dresse le fantôme d'un camarade de camp dont Jo avait parlé à Monette, et qui peut-être aurait pu l'aider, un improbable Mexicain (ou un Espagnol rouge ?) du nom de Juan Pinto Texas del Vallonte – et j'en oublie peut-être, à moins que je n'en rajoute. Je fantasmais sur ce personnage, au point de donner son nom à l'un de mes cow-boys en plastique préférés, un Mexicain *Starlux* dont le sombrero avait perdu ses bords et qui n'en conservait qu'une curieuse calotte ovoïde... La carte de Compiègne est émaillée de fautes d'orthographe : « ... la vie ici se continue avec nos éternel discussion... » Jo n'avait décroché son certificat d'études que sur la promesse d'une carabine de chasse. Le diplôme en poche et la carabine obtenue, il ne s'était pas soucié de poursuivre plus loin. A peu près inculte à ce stade, donc. Hâbleur, dira Monette. menteur. Coureur. Egoïste. Mais, toujours selon Monette, drôle, bon garçon, facile à vivre si elle avait accepté qu'il la trompe à tour de bras, qu'il disparaisse et réapparaisse à son gré, parfumé de fragrances suspectes. Par amour elle était prête à presque tout, mais justement pas à cela.

Avant l'Algérie, Monette avait suivi Jo sur la scène du Lutetia, dans cette même salle au paquebot où, une quarantaine d'années plus tard, j'allais fêter mon prix Renaudot. Sans doute aussi se produisirent-ils dans des salles de cinéma de quartier, de petits cabarets moins reluisants que ce grand hôtel. Il avait travaillé en Allemagne comme électricien, mais il n'avait aucune intention d'y repiquer à son retour en France. Tout en faisant le pion dans une école professionnelle, il rêvait de devenir magicien de métier. Il s'était procuré un peu de matériel, des animaux, il s'était entraîné et il s'était lancé avec Monette pour assistante. Le Lutetia marqua l'acmé de la carrière du duo. Après avoir servi de siège à l'Abwehr durant l'Occupation, à la Libération l'hôtel avait accueilli les déportés rapatriés. Jo était-il passé par là ? A-t-il goûté au riz au lait canadien dont on les bourrait pour les retaper ? C'est possible et même probable. Dut-il à sa qualité d'*Häftlinge* rescapé d'être autorisé un peu plus tard à s'y produire ? Mystère. Quoi qu'il en soit, Monette sur scène, assistante du prestidigitateur, commise aux accessoires, aux lapins, aux colombes et Dieu sait quoi, quand on la connaît c'est à se tordre. L'amour fait de ces sortes de miracles incongrus... Pardon, tous les miracles sont plus ou moins incongrus ; celui-là juste un peu plus que d'autres. Il ne durera guère. Monette n'est pas une enfant de la balle, et elle n'a pas la fibre aventurière. Comme sa montée sur les planches son équipée algérienne sera sans lendemain. Bientôt, l'amour enfui, chassé plutôt,

la parenthèse passionnelle et saltimbanque de son existence refermée, elle reprendra le sage chemin des emplois de bureau en métropole, pour toute la vie.

Ni le commandant-steward ni le petit Arabe n'ont de visage ou d'épaisseur, la nourrice oranais encore moins : elle n'est qu'un mot-silhouette attesté par Monette. Les trois sont pourtant les premiers repères à jalonner mon parcours. Avant ces ectoplasmes il n'y a rien, sinon des couches et des rages de dents, des tétées, des ris, des gazouillis, des bavouillis sans mémoire.

C'est aux Micocouliers, au-dessus de Marseille, que je surprends sur moi le regard de la vie. Là, oui, je suis raisonnablement sûr d'avoir vu, d'avoir entendu, d'avoir pour de bon vécu quelque chose... Sans doute Monette m'a-t-elle maintes fois raconté l'incident du bassin où je suis tombé, l'aventure de ma fugue en compagnie du chien Pataud, l'histoire de ma colère folle au volant d'une auto à pédales rouge immobilisée contre une marche d'escalier et de la fessée grand-paternelle subséquente, l'affaire des chenilles que j'ai mangées sur le conseil de mon cousin et de ma cousine sensiblement plus âgés que moi. Cependant, si ces hauts faits sont encore entachés de légende, ils n'en sont pas moins authentifiés par mon propre témoignage. Je revois le bassin, l'auto à pédales, le corniaud noir aux bons yeux et le sentier caillouteux sur lequel je titubais derrière lui jusqu'au village voisin où quelqu'un me reconnut et m'intercepta, je sens encore la brûlure sur mes lèvres des poils urticants des chenilles. Puis il y a les choses qu'on ne m'a pas relatées ni décrites et dont ma mémoire est l'unique source : les petits lapins noirs derrière le grillage de leur clapier, l'escalier et sa rampe de fer à volutes, les cheveux blancs de mon arrière-grand-mère paternelle que j'allais juste entrevoir avant sa mort, l'eau de Cologne dont j'avalai une gorgée par curiosité, la nudité de jeunes voisines observées lors d'une autre fugue.

C'est donc bien là, aux Micocouliers, que ma conscience s'est éveillée. Mon grand-père paternel s'y était installé au lendemain de la Libération, quand il avait été mis en disponibilité (mais avec solde) pour des raisons dont je me dis parfois qu'elles pouvaient avoir trait à son attitude au cours des années précédentes. De cette attitude, au demeurant j'ignore tout. J'infère seulement de sa situation qu'il n'avait pas dû résister avec beaucoup de détermination. Après sa mort, j'ai trouvé dans ses papiers mention de sa demande d'affiliation au parti communiste, dans l'immédiat après-guerre. Ses véritables convictions n'avaient rien à voir là-dedans. Il était plutôt de sensibilité MRP, il côtoya un temps Pleven, et il allait vieillir en gaulliste lecteur du *Figaro*, mais la moitié de la France dut être tentée de prendre sa carte à une époque où l'on pouvait croire que le Parti allait s'emparer du

pouvoir.

Quelle qu'ait été la cause de sa disgrâce momentanée, mon grand-père ne tarda pas à reprendre du service actif au sein de l'administration des Finances. On fit appel à lui au moment où l'empereur Bao Dai remonta sur le trône d'Indochine sous la houlette des Français. J'ai retrouvé son ordre de mission. Il s'agissait de convoier jusqu'à Saigon une très importante somme à destination d'un gouvernement qu'on ne peut qualifier que de fantoche, et d'en surveiller l'emploi autant que faire se peut. Il fut à cette fin bombardé directeur de cabinet au ministère des Finances, est-il inscrit sur son passeport de l'Union française, et gratifié du grade de lieutenant-colonel à titre civil, quoi que cela veuille dire. Des années plus tard, son épée d'apparat au poing, j'allais charger quantité d'ennemis imaginaires dans la cave du petit pavillon de Sainte-Geneviève-des-Bois. Mais à l'époque des Micocouliers, en attendant de s'envoler pour l'Indochine, Grand-père se la coulait douce dans cette belle grande maison des hauts de Marseille. Il nous y hébergea, Monette, Jo et moi, après notre retour d'Alger.

Si nous étions rentrés, ce n'était pas seulement parce qu'un gardien de nuit arabe qui s'était pris de sympathie pour ma mère le lui avait conseillé en lui prédisant un bain de sang inéluctable. Le bonhomme voyait clair. Cinq ans plus tard éclatait la guerre d'indépendance. Cela au moins nous serait épargné. Mais il y avait aussi que la photographie de noces et banquets dans les villages n'avait pas réussi à mon père. De toute façon, comme il allait en administrer d'amples preuves par la suite, Jo avait la bougeotte. Et aussi, l'Atlantique, la Bretagne, les grèves, les prairies et les pluies lui manquaient. La Méditerranée ne pouvait être pour lui qu'un pis-aller. Si Georges Elie Châteaureynaud, mon arrière-grand-père, était né à Périgueux, et si la Dordogne semble avoir été le premier berceau de la famille, son épouse était une Le Moal native de Plancoët. Leurs enfants, les deux aînés en tout cas, Georges (mon grand-père) et Jeanne, naquirent dans les Côtes-d'Armor, à Matignon, arrondissement de Dinan. Les deux autres, Juliette et Yves, aussi, je suppose. La composante bretonne du clan – de cette branche au moins – allait désormais l'emporter sur la périgourdine. Jo vit le jour à Brest et revint avec obstination vers les rivages atlantiques chaque fois que la vie l'en éloigna. C'est peut-être (avec les femmes, certes !) une des seules passions constantes de sa vie ; il lui fallait le plus souvent possible sentir le pont d'un bateau rouler sous ses pieds.

L'arrière-grand-père prénommé Georges Elie, le grand-père Georges tout court (en principe Georges Augustin, mais Augustin fut rayé sur le livret de famille en 1936, Dieu sait pourquoi), mon père (Jo) Georges René, moi Georges-Olivier... Le lecteur se dira peut-être que

cela fait un peu beaucoup de Georges dans une seule famille. Pour s'y retrouver, quand il arriva que trois générations soient réunies sous le même toit, on individualisa ce prénom générique. Seul Grand-père eut droit à Georges. Mon père, ce fut Jo, et moi Géo (mais très longtemps on m'appela par mon petit nom enfantin, Tati). Le moment venu, je me suis refusé à faillir à la tradition qui voulait que le fils aîné de la branche aînée se prénomme Georges, et j'ai appelé Georges-Thomas mon premier fils. Quant au second, persuadés sur le moment de faire preuve d'originalité, nous optâmes pour Mathieu sans nous douter qu'au même instant la moitié des nouveau-nés gaulois se voyaient ainsi prénommés. Aussi individualiste et « personnel » qu'on se veuille, on n'en vit pas moins au sein d'un troupeau obéissant aux commandements d'un berger mystérieux... Mais en me conformant à la tradition pour ce qui était de l'aîné, je cédaï sans doute au besoin de me raccrocher à quelque chose, devant l'espèce de dissolution dans l'acidité du temps qui semble avoir frappé mes deux familles. Monette et moi allions dériver insensiblement loin de nos tribus. La vie nous aura surtout regardés nous disperser. Restent les fantômes, qui sans doute nous accompagneront jusqu'au bout.

Pour l'heure, pour Jo, point de ciels voilés ni de grèves bruineuses, mais le soleil du Midi, les Micocouliers où il suit sa plus grande pente (Monette me parlera plus tard d'une voisine...) tandis qu'elle va chaque jour travailler à Marseille. Elle ne fut pas heureuse aux Micocouliers. Bien qu'elle se soit peut-être exagéré la distance de classe entre sa famille et celle de Jo, distance bien réelle, mais pas si grande en réalité, il ne s'en fallait que d'une ou deux générations, d'un barreau ou deux sur l'échelle sociale, elle la ressentit toujours cruellement. Quand la rupture fut consommée, elle laissa souvent libre cours devant moi à une rancune d'humiliée. Combien de fois l'ai-je entendue maudire, au-delà de mon père lui-même, « la Race des Seigneurs » ? Bien petits seigneurs en réalité, les Châteaureynaud. De purs roturiers, sous ce nom décoratif. La génération précédant celle de Jo pouvait se targuer d'une réussite sociale honorable. La fratrie de mon grand-père comptait quatre vivants et un fantôme. Outre lui-même, aîné, mâle dominant, fonctionnaire de bon rang et futur patriarche, il y avait une enseignante, ma grand-tante Jeanne, bientôt coach de sa fille Nelly danseuse étoile sous le nom d'artiste de Violette Verdy, un médecin, ma grand-tante Juliette dite Zette, un autre enseignant reconverti dans l'achat de récoltes pour une coopérative, mon grand-oncle Yves... D'avoir inconsciemment effacé mon père du tableau rend toutes mes représentations familiales imprécises. Mes cousins Yvon et Annick, les enfants qu'Yves eut de Jeannette née Kérzozoré (tout ce rameau-là breton jusqu'à la moelle), étaient en fait mes grands-cousins. Le fantôme, un marin, était mort jeune. De lui je

ne sais à peu près rien sinon qu'il parla depuis l'au-delà à Grand-père lors d'une séance spirite. Le défunt fit alors état d'événements dont eux deux seuls avaient eu connaissance. Cette confidence ne fut pas sans m'impressionner, car il était a priori difficile d'imaginer plus positiviste que Grand-père, esprit rationnel au point d'en paraître rassis. Reste qu'il était grand lecteur de Victor Hugo et sanglotait aux *Contemplations*, ce qui laisse planer un doute sur le cartésianisme de sa vision du monde... Mais bon, à naître Châteaureynaud, il n'y avait pas de quoi se hausser beaucoup du col. Pourtant le barreau, l'échelon de retard qu'avaient sur eux les Bellenoux, dont elle était issue, blessa d'autant plus Monette qu'on le lui fit sentir le peu de temps qu'elle les fréquenta de près. Sans trop de délicatesse, mon grand-père, devant elle, usait volontiers du mot prolétaire. J'ai su très jeune ce que signifiait prolétaire. Ai-je regardé dans un dictionnaire, ou bien Monette remâchant sa rancœur me l'a-t-elle appris ? Grand-père ne pouvait tomber plus juste, ni plus mal. Monette était d'extraction prolétaire, en effet ! Les Bellenoux (son père, sa mère, son frère aîné, ses sœurs en âge de travailler, et il restait à l'époque encore deux garçons d'âge scolaire...) répondaient point par point à la définition, antique autant que moderne. Ils ne possédaient que leurs enfants, ne disposaient pour vivre que des revenus de leur travail, et exerçaient bel et bien des métiers manuels ou mécaniques. C'est ici que prend son sens le mot « prolétaire » employé par les SS de mon cauchemar. A n'en pas douter, il faisait écho à l'arrogance de classe de Grand-père. Mais si j'étais en effet né prolétaire par Monette et ma part de racines Bellenoux, j'appartenais aussi, puisque j'étais le fils de Jo, à la Race des Seigneurs. D'où ce paradoxe : à travers Jo qu'elle n'avait pas cessé d'aimer et qu'elle haïssait d'être ce qu'il était, Monette qui m'adorait m'a maudit chaque jour de mon enfance.

C'est une chose qui compte, que de pouvoir se dire, et dire, qu'on a été « adoré » par sa mère. Monette pour m'adorer avait l'excuse de n'avoir plus que moi. Non qu'elle n'ait nourri aucune affection pour les siens, mais en sa qualité d'aînée des filles d'une famille nombreuse elle avait plus souvent qu'à son tour servi de mère auxiliaire à la nichée. En la quittant pour épouser Jo, elle avait éprouvé un sentiment de libération qui, devant le noir échec de son mariage, s'était vite mué en un sentiment d'abandon : il n'avait rien racheté d'une jeunesse largement sacrifiée. De mon côté, bien sûr, je n'avais qu'elle. Notre solitude fut parfois effrayante, rue Boutard, au temps des sacs et des porte-monnaie en perles ni faits ni à faire qu'elle confectionnait le soir et le week-end pour boucler son budget, au temps de la Dépression Nerveuse et de la tentation du grand saut. Nous avons dû, un certain matin d'agoraphobie sur l'avenue de Neuilly, conclure un pacte signé de nos sueurs mêlées, sa main

broyant la mienne. En même temps que sa peur, elle m'a transmis sa force, que rien ne laissait alors deviner. Cet amour immense m'a armé pour tous les combats sans que j'en aie conscience. Il était âpre. Dévorant, potentiellement destructeur. Il y avait en Monette quelque chose d'une Médée confuse. Il m'a fallu m'en défendre, que serais-je devenu sinon ? Le legs tacite de Jo, un égoïsme salvateur, m'y a aidé. Et s'il m'arrive de soupçonner de n'avoir été que l'instrument de la revanche de Monette sur la Race des Seigneurs, je ne doute pas que tout ce que j'ai pu faire qui vaille vient de là.

Edgard, dit Bédard, le père de Monette, était un pittoresque ouvrier que j'ai presque toujours vu vêtu de bleu. Bleus d'usine quand il travaillait chez Krieg et Zivi (qu'il nommait en privé Kri-Kri et Zobi), bleus de chauffe quand il assura l'entretien de la chaufferie de l'immeuble dont son épouse Joséphine, dite Fine, était devenue la concierge, tricot de peau bleu marine des jours de repos qu'il passait à lire ses journaux favoris, *Le Hérisson* imprimé sur papier vert et *Marius*, imprimé sur papier rose. Il m'entraîna un jour dans son antre où rougeoyait la gueule ouverte des chaudières tandis qu'il les chargeait. Une odeur de poussier et de fonte chaude me piquait les narines, nous marchions sur une passerelle métallique qui me semblait surplomber les Enfers... Plus mort que vif, je retrouvai la lumière du jour et la surface paisible du monde avec soulagement.

La famille de Bédard était originaire d'Ile-de-France, et Fine était une Alliot de Guémené-Penfao, dans la Loire-Atlantique. Ils avaient l'un et l'autre travaillé comme infirmiers, et c'est ainsi qu'ils s'étaient rencontrés. De leur union étaient nés quatre garçons et quatre filles, trois autres enfants étaient décédés en bas âge. Bédard avait coutume de dire qu'il lui suffisait de poser son pantalon au pied du lit pour que Fine tombe enceinte. Le tableau formé par cette famille a priori méritante (Fine s'était vu décerner la médaille Cognacq-Jay) s'assombrissait de l'alcoolisme caractérisé de Bédard, et à un degré moindre de la passion de Fine pour le Pari Mutuel Urbain. Elle avait des airs de Pauline Carton, en plus charnue, et aurait pu incarner un archétype de bignole dans un film populiste des années 1930. A la fois dévouée et volontiers acerbe, peu concernée par l'hygiène en dépit de son passé d'infirmière, elle abusait du tabac à priser et tachait de brun les mouchoirs qu'elle extirpait à tout bout de champ de la poche de son tablier. L'intempérance de Bédard et sa flemme naturelle avaient pour conséquences absentéisme au travail et crises de delirium occasionnelles, tandis que l'amour de Fine pour la race chevaline l'entraîna parfois à jouer l'argent des loyers qu'au terme échu les concierges collectaient à l'époque en liquide. Tout cela explique que la parentèle de Jo, en pleine ascension sociale, estima d'emblée légitime

de considérer de haut celle de Monette, et même de ne pas la considérer du tout. Pour la raison que j'ai indiquée, son refus de nous rencontrer, je n'ai jamais vu Albertine, ma grand-mère paternelle, née Haugmard, première épouse de Grand-père et mère de Jo. Elle devait avoir une conscience aiguë de sa dignité et de la déchéance qui eût résulté d'une quelconque promiscuité avec une vulgaire Bellenoux et son rejeton. Ou bien devinait-elle qu'un foyer fondé par Jo ne saurait durer longtemps ? Le fait est qu'il allait en fonder d'autres. A quoi bon les visiter tous ?

A peu près dans les années où Grand-père Châteaureynaud renflouait l'empereur Bao Dai en Indochine, Roger Bellenoux y mourut. C'était un des frères de Monette, dans l'ordre des naissances le second des quatre fils de Bédard et de Fine. Rien qu'un petit soldat, engagé volontaire avant l'appel, comme Bédard en 1914, comme lui décoré et promu, comme lui rétrogradé... Pourquoi ? Mystère. Il avait été galopin sous l'Occupation, chapardant des boulets de charbon dans les entrepôts gardés militairement pour alimenter le Godin familial de la rue de la Saïda, essuyant déjà des coups de feu des sentinelles, selon la légende peut-être vraie. Légende aussi, ou vérité ? On disait de lui qu'après avoir fait ses preuves dans le delta, il avait été un temps garde du corps de De Lattre. Il mit fin de lui-même à son séjour outre-mer, et à ses jours sur la Terre, d'un coup de fusil. Après sa mort ses frères cadets, mes oncles Jean-Pierre et Renaud dont peu d'années me séparaient, rendirent un culte à sa mémoire. Ses compagnons d'armes venus en permission ou démobilisés fréquentèrent quelque temps la Saïda. Je me souviens d'un grand Noir rieur (était-il si grand et si rieur, ou ma mémoire se complaît-elle au cliché ?) et d'un sous-off, Puireau, qui épousa Ginette, une des sœurs du disparu, comme dans un film. Il est probable qu'au moins Fine et Bédard apprirent la raison précise du suicide de Roger, car Puireau devait la connaître. Pour Monette et pour moi elle restera une énigme. Sur la mort de son frère, Monette n'eut vent que d'hypothèses, à moins qu'elle ne les ait elle-même formulées : là-bas, Roger aurait fait des bêtises, ou bien il y aurait eu une histoire de congai, ou bien – c'était comme toutes les guerres une sale guerre – dans la rizière il aurait vu ou peut-être commis des choses terribles, ou bien l'opium... Mais mourir là-bas à cet âge, c'était toujours mourir pour la France. Le cercueil rapatrié de Roger eut droit au drapeau tricolore. Pour ma part je n'ai connu que sa tombe à Bagneux, les jardinages funèbres à la Toussaint, la dalle que Fine grattait de ses premiers lichens, le gravier qu'elle ratissait autour des pots de fleurs, l'eau qu'elle m'envoyait chercher à la fontaine dans une grande boîte de conserve vide. Et aussi, certains dimanches à la Saïda et plus tard rue de la Convention, après le repas, à l'heure des cerises à l'eau-de-vie et des

larmes, l'évocation des souvenirs autour du portrait de Roger en uniforme, casqué, à jamais souriant.

Grand-père nommé au loin, le bail des Micocouliers résilié, Monette et Jo regagnèrent Paris. Il fallut se loger. La crise du logement était aiguë en ces premières années d'après guerre. Pauvres comme Job, ils déposèrent une demande de logement social, et, « en attendant », ne trouvèrent qu'une chambre de bonne, mais pardon, à Neuilly-sur-Seine : ce fut la rue Boutard. Cette chambre, la vraie, la définitive, car ils en avaient déjà occupé une dans le même immeuble, était sise sous le toit, au huitième étage, et mesurait quatre mètres sur trois. Dans cette cellule, dans cette cage, Monette et moi allions vivre huit ans. Rien qu'elle et moi, car Jo après les débuts n'y apparut plus. J'avais cinq ans lorsque le divorce intervint. Les procédures étaient longues et la séparation d'ores et déjà effective ne datait pas d'hier. C'est simple, je ne revois pas mon père rue Boutard. Aucune image de lui là-haut ne se lève dans ma mémoire. Je devais être ailleurs la nuit où, rendue folle furieuse par ses infidélités, Monette lui brisa une bouteille de lait sur le crâne.

Dans cet espace exigu tenaient, flanqué d'un cosy-corner dû à la générosité de Grand-père, un lit où je dormais avec Monette, une table, deux petites armoires, un bibus et deux tabourets en bois blanc. Le mari d'Yvonne, Lucien le maquisard, peignit en bleu ciel le bibus et les tabourets, et une des armoires en rose. Que la maladresse du peintre ou la qualité du matériel fût en cause, la peinture avait coulé et s'était fripée comme la peau du lait bouilli sur les portes à glissières du bibus et les pieds des tabourets. Au sol, un linoléum moucheté de points de couleurs. Pour le confort, une ampoule au plafond et une seule prise électrique sur laquelle, pour cuisiner, Monette branchait un réchaud basique : une unique résistance, pas de dispositif de réglage. Il devait y avoir le chauffage central, car je ne me souviens pas d'avoir jamais eu froid, et le petit Calor parabolique dont nous disposions n'aurait pu à lui seul produire cet effet. Il arriva cependant, à l'aube des temps, que Monette emporte en hiver mes couches à son travail pour les faire sécher. Peut-être était-ce dans « la chambre d'avant » ? Dans aucune des deux il n'y eut l'eau courante, en revanche. Il fallait emplir un broc au robinet des plombs à l'ancienne qui balisaient le long couloir aux nombreux coudes desservant l'étage. Pour la toilette, donc, une bouilloire et une bassine. Au bout du couloir, que baignait une semi-pénombre (toutes les ampoules de 25 watts qui parsèment mes histoires viennent de là), se trouvaient des W.-C. à la turque, trop éloignés et d'une propreté trop aléatoire pour que Monette me laisse en user. Je disposais d'un seau hygiénique qu'elle vidait là-bas. Durant ces huit années, probablement les plus déterminantes de mon

existence, j'ai souvent séjourné ailleurs : chez Fine et Bédard rue de la Saïda et ensuite rue de la Convention, chez Yvonne et Lucien dans le XVIII^e puis à Drancy, en nourrice chez les Bordenave, en pension à Levallois-Perret, en pension à Neuilly chez Coin, en colonie de vacances au Tremblay, à Massy chez Robert, chez Grand-père à Sainte-Geneviève-des-Bois, et tous les étés à Porsguen... Une sorte d'enfance romanichelle, avec pour Saintes-Maries-de-la-Mer une chambre minuscule perchée en plein ciel. De ce sanctuaire, j'étais périodiquement chassé. Chassé, le mot est trop fort. Exilé, écarté, disons. A regret sans aucun doute, dans les larmes et le remords. Ce fut une enfance vertigineuse : rue Boutard, le lieu à lui seul prêtait au vertige. La fenêtre de notre chambre au 8^e donnait sur un balcon de béton accroché au-dessus du puits noirâtre d'une cour encaissée, où l'on rangeait les poubelles. On n'accédait pas à ce balcon par une porte. C'était, en soi, assez étrange. L'architecte n'en avait pas prévu. Il fallait escalader la fenêtre et sauter. La voisine, une infirmière qui « faisait la vie et recevait des hommes », me dit un jour Monette, était logée à la même enseigne que nous. Je ne l'y vis pas une fois s'y aventurer, tandis que Monette y étendait notre linge. Pour ma part, j'y étais toujours fourré. Je n'avais qu'à me hisser sur la table placée devant la fenêtre, à ouvrir celle-ci et à me laisser tomber de l'appui de béton dans cette nacelle. J'en fis mon terrain de jeu aérien, souvent nauséabond tout de même, car des odeurs remontaient des profondeurs de l'immeuble par l'orifice d'une espèce de gouttière qu'obturait mal un gros bouchon de liège fissuré. Une caisse en bois teintée de gris par les intempéries tenait lieu de marchepied et facilitait le retour. Une des composantes des angoisses qui conduisirent Monette à la Dépression Nerveuse, et donc à m'éloigner de façon périodique pour ma sauvegarde, résidait vraisemblablement dans ce balcon, en raison à la fois de sa dangerosité pour moi et de l'attirance suicidaire qu'il exerçait sur elle. Nous vivions sur un gouffre, et ma mère, tenue par son travail, était contrainte de m'y abandonner à moi-même, une journée entière, chaque jeudi. Qu'est-ce qui m'empêchait de tourner du côté du vide la caisse-marchepied et de l'appuyer contre la paroi pour y grimper et regarder en bas, me pencher, basculer, et cetera ? Qu'est-ce qui l'empêchait, elle, de céder un jour à son désespoir de femme bafouée, de passer sur le balcon et de sauter pour en finir, avec ou sans moi ? Elle y pensa, elle me le dit, car elle me disait tout. J'étais autant que son fils son confident, et de telles confidences dix fois, cent fois au-dessus de mon âge, conféraient à notre existence là-haut une gravité écrasante. Alors, déjà pour éviter ma chute accidentelle en son absence, un temps elle me confia le jeudi à la concierge de la rue Boutard. Non que je me sois montré particulièrement casse-cou. Mon oncle Renaud, à peine plus âgé que

moi, m'avait terrifié en escaladant le garde-fou et en se baladant sur son rebord extérieur, huit étages au-dessus du sol. Mais j'étais très jeune, et comme tel je faisais des bêtises. Il y eut la grande bouteille d'encre que j'avais renversée et dont le contenu, étalé et dilué par mes soins maladroits, teinta de bleu le lino qui recouvrait le plancher et tacha à peu près tout. Il y eut les allumettes que j'avais trouvées et que j'avais craquées par jeu, la boîte entière, au risque de mettre le feu. Il y eut la casserole noircie, irrattrapable, dans laquelle j'avais laissé brûler un brouet de bananes au chocolat sur notre petit réchaud électrique. Il y eut le thermomètre médical que j'avais brisé, répandant parmi la vaisselle ses billes de mercure censément mortelles si on en ingérait... Monette s'attendait chaque jeudi soir en rentrant à me trouver carbonisé, empoisonné, ou écrabouillé au fond de la cour aux poubelles. A bout de nerfs, elle s'entendit avec la concierge. Notre immeuble donnait d'un côté sur la tranquille petite rue Boutard, et de l'autre sur la large et bruyante avenue de Neuilly, aujourd'hui avenue Charles-de-Gaulle. L'accès par la rue Boutard fleurait bon l'encaustique et les plantes vertes. L'escalier du 8, notre adresse officielle, était tapissé d'écarlate, et un ascenseur en bois verni desservait les sept premiers étages, mais nous savions bien, nous, que nous habitions l'envers du décor. De l'autre côté, avenue de Neuilly, le nôtre, on entrait par le garage. On traversait une cour, non pas le puits que surplombait notre balcon, mais une autre, presque aussi sombre mais plus vaste et mieux entretenue, avant de dépasser l'escalier et l'ascenseur cossus, et d'atteindre au fond d'un couloir l'escalier de service aux marches de bois cru que doublait un monte-charge vétuste. Noir, cliquetant et bringuebalant, il hissait jusque dans la proximité des cieux les locataires des anciennes chambres de bonne du 8^e. Au rez-de-chaussée, derrière la cage, se dessinait un renforcement obscur. Mon imagination le peupla d'Indiens scalpés, aux grosses têtes rondes ensanglantées, qui guettaient mon passage pour m'y entraîner. Je ne m'attardais pas. Si le monte-charge était dans les étages, je préférerais les attaquer à pied plutôt que l'appeler et devoir attendre dans cet inquiétant voisinage, mais s'il était là et que je l'empruntais, c'étaient les hoquets de la machinerie et les trépidations de la cage qu'il me fallait endurer. Je la sentais prête à se décrocher, ou au contraire à défoncer le toit et m'emporter dans les airs, jusque dans les hautes altitudes glacées. L'imagination, pour qui en a été libéralement doté, commence par être un handicap avant de devenir un atout.

La loge où Monette avait trouvé à me caser moyennant finance ouvrait côté Boutard. Le répit qui résulta pour elle de cet arrangement fut de courte durée. Quand je lui racontai que le mari de la concierge passait le plus clair de son temps à découper des silhouettes de femmes nues dans des plaques d'aluminium et, pour m'occuper, me

prêtait sa collection de magazines de charme, lesquels m'inspiraient un vif intérêt, Monette renonça à cette solution et chercha autre chose. Autre chose, ce ne pouvait être que le recours à la famille, à une nourrice, ou à la pension. Ce fut tout cela tour à tour, pour des durées variables, parfois très brèves et parfois plus longues, notamment quand l'état de santé de Monette exigea son envoi en maison de repos.

Dans l'espèce de combat que nous menions, qu'elle surtout, puisque l'enfance a les yeux bandés, menait contre le monde entier, Monette et moi avions une alliée rue Boutard. Odette habitait avec son mari et leurs deux, leurs trois enfants, un des vrais appartements de l'immeuble. Un salon-salle à manger scindé en deux parties par une double porte à carreaux de verre et rideaux transparents, une cuisine, un bureau et au moins deux chambres... Monette et moi, quand nous y descendions de notre nacelle de montgolfière en béton, ouvrons des yeux émerveillés. Si j'ai hésité sur le nombre des enfants, c'est que le plus âgé était d'un premier lit. Odette l'avait eu d'un soldat allemand, tôt après le début de l'Occupation. Or l'homme qui l'avait épousée à la Libération et lui avait donné les deux autres gosses rentrait tout juste de déportation lorsqu'ils se rencontrèrent. Peut-être est-ce là ce qui rapprocha les deux femmes ? Le mari modèle d'Odette était passé entre autres villégiatures par Belsen-Bergen, l'inconstant de Monette par Sachsenhausen. Le cas d'Odette n'était pas rare, à cette nuance près que son époux déporté aurait eu des raisons de refuser d'adopter cet enfant. Un des frères de Monette, Robert, avait épousé au retour du stalag une femme dans la même situation. La guerre, les camps, la France, l'Europe, le monde entier à feu et à sang, les bombardements, les tueries de toutes sortes, c'était à peine hier. Ce passé si proche pesait sur toutes les épaules. Les cicatrices n'étaient pas refermées, les plaies saignaient encore, les collabos, les traîtres et les bourreaux n'étaient pas tous sortis de prison, en France on en fusillait encore de temps à autre. Ailleurs, en Pologne, en Tchécoslovaquie, on pendait sans états d'âme, en Russie on exécutait à tout-va. Chez nous, au coin des rues, sur les marchés, des créatures martyrisées, fracassées, brûlées, exhibaient leurs souffrances à grand renfort de panneaux illustrés de photographies et de certificats sous plastique. On leur avait fait ci, on leur avait fait ça, la police, la milice, la Gestapo, les SS les avaient réduits à ce qu'on les voyait, chairs livides, membres à jamais tordus, mains en griffes, yeux voilés de taies blanchâtres, des monstres douloureux, des Oradour à pattes, des Auschwitz ambulants. Par les récits de Monette sur la captivité de Jo je savais déjà à quoi m'en tenir, et chez l'oncle Robert, à Massy, deux recueils de photographies d'atrocités me l'avaient confirmé, le monde et l'homme étaient mauvais. Ce savoir traumatisant cohabitait en moi avec toutes les mièvreries de l'enfance. J'avais un Bambi, un arlequin de tissu, des

petits albums roses, Monette m'avait abonné dès sa reparution, en 1952, au *Journal de Mickey*. Elle m'avait emmené voir *Peter Pan* au Gaumont-Palace, j'étais amoureux de Wendy dans sa jolie chemise de nuit bleu ciel, et un peu aussi de la fée Clochette, habillée plus court, beaucoup plus sexy dans son justaucorps vert... Rien de tout cela ne pouvait occulter l'hostilité, la méchanceté intrinsèque du monde, dont Jo et le mari d'Odette avaient été les victimes et dont ils incarnaient la preuve. D'ailleurs, Monette qui pourtant m'aimait n'avait-elle pas parfois songé, pour y échapper, à se jeter avec moi du haut de notre balcon malodorant ? Quand la Dépression dont elle souffrait s'installa et s'accentua, son angoisse ne put que déteindre sur moi. Chaque matin, au moment où nous débouchions de la gueule obscure du garage sur l'avenue de Neuilly qu'il fallait traverser pour gagner la rue des Huissiers où j'allais à l'école, une crise d'agoraphobie lui tordait les entrailles et lui coupait le souffle. Elle pâissait, ses lèvres se pinçaient, elle broyait ma main dans la sienne. Elle s'accrochait à moi pour m'accompagner jusqu'à la porte de l'école, avant de revenir prendre le métro sur l'avenue. Le soir, je restais à l'étude tandis qu'elle se hâtait pour me récupérer avant l'heure fatidique de la fermeture de l'école. Des troubles de tous ordres, mais surtout des nausées incessantes la torturaient, qu'on mit sur le compte d'une vésicule biliaire défectueuse. On lui fit subir quantité d'examens et on la bourra de génatropine. Faux diagnostic, traitement erroné. Le mal n'était que le malheur, l'amour déçu, et le temps seul en viendrait à bout. Le temps, le repos, le soleil. L'état de Monette empirant, pour son salut et donc le mien un médecin plus futé que les autres l'arrêta sur la pente et l'envoya pour plusieurs mois en maison de repos, à Cannes.

Une fois de plus, car il y avait eu des précédents, il fallut me caser quelque part. J'avais déjà connu brièvement une première pension, à Levallois-Perret : un pur cauchemar d'abandon, de froid et de solitude, un arrachement si douloureux que Monette y avait vite renoncé et m'avait repris. Il y avait eu, moins atroce, un séjour chez de braves nourriciers, Pépé et Mémé Bordenave, à Coeuilly, un lieu-dit de Champigny-sur-Marne. Pépé Bordenave était moustachu et ventripotent, Mémé grise et ridée, des mouches voletaient autour du comptoir, dans la pénombre de la salle à manger aux volets tirés. C'est là, dans ce Coeuilly à l'époque encore presque rural, que je découvris par l'expérience que les canetons meurent volontiers si on les garde trop longtemps enfermés dans une boîte en fer-blanc.

Monette m'avait aussi confié une fois ou l'autre à sa sœur Yvonne. Celle-ci avait donné naissance à mon cousin Roger, dit Bidou, d'un an et demi mon cadet, prénommé en souvenir du frère mort en Indochine. L'époux d'Yvonne, Lucien, l'ex-ânier héroïque, était devenu

conducteur de benne à ordures à la Sita : c'était un homme à attelages. Le couple habitait rue Pierre-Budin, sous le Sacré-Cœur, un rez-de-chaussée insalubre, gorgé d'humidité, où trottaient les rats. Les Français aux revenus modestes de ce temps-là vivaient le plus souvent un calvaire immobilier qui ne connaîtrait de soulagement qu'au tournant des années 60 avant de recommencer de nos jours. Monette et moi en serions nous aussi un parfait exemple. Quand enfin Yvonne et Lucien furent relogés, ce fut dans une cité d'urgence à Drancy. Après que l'humidité eut ruiné la santé physique d'Yvonne, la promiscuité et les mauvais voisinages ébranlèrent son état nerveux. Plus tard encore, dans un nouveau logement, au sein d'un grand ensemble typiquement pathogène, une sarcellite délocalisée à Choisy-le-Roi la persuada qu'une machine dissimulée sous le toit enregistrerait ses pensées... Parmi mes nombreux pied-à-terre il y avait eu en outre et il y aurait encore à nouveau la Saïda et l'école de la rue Saint-Lambert, où j'eus le privilège d'avoir pour condisciples, eux en primaire et moi en maternelle, mon Onc' Renaud et mon Onc' Jean-Pierre. Renaud avait quatre ans de plus que moi, Jean-Pierre six. Un petit grillage qui s'enjambait aisément nous séparait. Si quelqu'un me cherchait noise, je prévenais charitablement : « Si tu m'embêtes, j'appelle mes oncles ! » On sut très vite qu'il fallait prendre la menace au sérieux. Jean-Pierre et Renaud étaient pour moi comme des grands frères ; j'arrivais à peine à soulever le sac de classe de Jean-Pierre, et Renaud et moi nous disputions les mêmes jouets, les mêmes illustrés. Auprès d'eux, chez Fine et Bédard, je n'étais pas malheureux. Je jouais à l'eau sur l'évier, je jouais à l'eau dans le caniveau de la rue de la Saïda, quand l'employé de la voirie la libérait. Je jouais avec mes jeunes oncles aux soldats en papier que nous découpons et dessinions avec soin, avant de les massacrer à coups de ciseaux. Renaud et Jean-Pierre dessinaient des Viets très ressemblants avec leurs yeux bridés sous le chapeau conique, des SS à casquette tête de mort et croix de fer de toute beauté, de magnifiques GI's en tenue camouflée façon Iwo-Jima. Les miens n'avaient l'air de rien : de vagues mandragores... Pour me consoler, Bédard, sans interrompre sa lecture du *Hérisson*, me laissait jouer au coiffeur en promenant sur son crâne à peu près chauve la locomotive d'un petit train en bois. Quand il avait fini de lire, il me racontait sa guerre, la grande, le Boche qu'il avait blessé de sa baïonnette, le premier obus qui l'avait enterré au Chemin des Dames et le second qui l'avait déterré. Je regardais avec admiration et un peu de crainte ses bras nus (le marcel bleu), encore musclés, qui avaient embroché un Allemand. Ses mains aussi m'impressionnaient, des mains de travailleur manuel qui restaient à demi refermées au repos, comme autour d'un manche d'outil invisible. Dans ses récits de guerre, qu'il s'agisse de la sienne ou de la suivante, les combattants les

plus redoutables se signalaient par la grosseur de leur tête. Les *comitadjis* macédoniens de 1917 comme les Sibériens appelés en 1942 à contre-attaquer sur le front de l'Est (pour eux le front de l'Ouest) avaient des têtes « grosses comme ça ». Il joignait le geste à la parole, esquissant de ses mains écartées l'une de l'autre un ballon de football surdimensionné. D'où peut-être un personnage mythique qui hantait mes jeux avec Renaud, « le Géant à Tête d'Abruti », et le fait que je considérais d'un œil soupçonneux les hommes à grosse tête croisés dans la rue.

Fine ne tenait pas encore la loge du 215, rue de la Convention, à l'époque, mais elle s'intéressait déjà aux concours hippiques et jacassait toute la journée avec ses voisines de la Saïda. Le confort était rudimentaire dans ces grands immeubles destinés à loger des familles ouvrières. Pas de salle de bains ni d'eau chaude ; pas de chauffage central, des toilettes à la turque dans un réduit aux parois de béton nu. L'hiver on se gelait. Un seul poêle chauffait les quatre pièces de l'appartement, bien sûr on le poussait, et les feux de cheminée n'étaient pas rares. L'ambiance était très populaire ; aux beaux jours on vivait autant dans la cour et sur les escaliers et les coursives extérieures qu'à l'intérieur des appartements. Sous divers prétextes on allait chez les uns, chez les autres. Fine, ancienne infirmière toujours prête à rendre service et se mêlant de tout, avait ses entrées partout. La marmaille jouait dans la rue. Il y circulait si peu de véhicules que l'herbe poussait entre les pavés. Je me souviens d'avoir encore entendu le cri du rémouleur et les appels de l'acheteur de peaux de lapins – il ne devait plus en trouver beaucoup à acheter ! Le pic à glace à la ceinture, un sac de jute jeté sur les épaules, le livreur de pains de glace escaladait les étages sous son fardeau pour garnir les glaciers. A quelques rues de là une usine de moulage de jouets en plastique, la Cosmos, attirait les mioches comme un verger attire les guêpes, car chaque soir les poubelles que les ouvriers tiraient sur le trottoir recelaient des figurines manquées, cow-boys infirmes, Indiens déplumés et coursiers anoures.

De quelle autre relégation avais-je déjà fait l'expérience ? Il y avait eu un premier épisode demi-pensionnaire chez Coin, peut-être dans la foulée de Levallois. Le soir, par suite d'un arrangement spécial avec la Direction, on me permettait d'attendre l'arrivée de Monette dans la cour ou sous le préau s'il pleuvait, tandis que les pensionnaires dînaient au réfectoire. Un long banc, une banquette de ciment plutôt, courait sur toute la longueur d'une des extrémités de la cour. Assis sur cette banquette à la nuit tombée, je contemplais la lune et me jurais d'y aller un jour, à bord d'une fusée dont j'imaginai les plans. Je ne me dissimulais pas la difficulté de la chose, mais en me mettant au travail dès l'âge de six ans, j'estimais pouvoir alunir à l'âge adulte.

Enfin Monette arrivait essoufflée de son travail. Elle m'appelait dans la pénombre, depuis l'entrée de la cour. Je sortais de mes rêveries interplanétaires pour la rejoindre, et nous rentrions ensemble rue Boutard.

La pension Coin était située 16, rue des Poissonniers, à Neuilly, tout près de la rue des Huissiers où j'avais été inscrit en maternelle, et donc à une distance raisonnable de la rue Boutard. Sur le document miraculeusement conservé presque six décennies plus tard, l'établissement (« Internat – Demi-pension – Pensionnat depuis 6 ans ») se recommande « Par sa situation exceptionnelle, par la valeur de l'enseignement dispensé, par la qualité de son internat, par sa discipline bienveillante mais ferme et la valeur éducative de son milieu... » Cette année-là, le numéro 84 m'avait été alloué et Monette avait dûment cousu dans mes vêtements ce numéro acheté en rouleau chez la mercière. Un M. Dufour, titulaire de la classe des grands mais commis ainsi que ses collègues aux surveillances de cour, se posait un peu là pour la discipline bienveillante mais ferme. Quand il sévissait, en plein hiver, c'était à coups de règle plate, une règle en métal, très étroite et très souple, dont il cinglait avec entrain la paume dégantée et ouverte des trublions de tous âges : on croyait mourir. Mis à part ce sadique, le personnel enseignant ne se signalait par aucune férocité notable. L'établissement avait tout de même sa Gorgone, la lingère, Mme Bernard. Elle n'était habilitée à infliger aucune sanction, mais son regard me pétrifiait chaque fois que j'avais affaire à elle, et c'était souvent, car je perdais sans cesse une pièce ou une autre de mon trousseau. Ses yeux gris étaient les plus dépourvus d'aménité, et peut-être d'humanité, qui se soient encore posés sur moi. Les autres visages, même celui du tortionnaire Dufour, se sont estompés, sinon à jamais effacés dans la brume qui monte et qui un jour engloutira tout, mais celui de Mme Bernard s'est inscrit dans mon souvenir avec une précision hallucinatoire ; dans sa blouse blanche, avec sa verrue, ses rides, son chignon et l'expression de mépris meurtrier dont ses traits étaient empreints, je la revois mieux que quiconque de ce temps-là, elle se dresse devant moi au moindre rappel de son nom.

La classe des plus petits, où je fus d'abord inscrit, était tenue par une dame dont j'ai tout oublié. Dans la suivante, à laquelle j'appartins également, officiait un M. Rossignol, barbichu débonnaire, dont l'image demeure pour moi associée à l'armoire-bibliothèque de classe dans laquelle, tout juste initié aux joies de la lecture par un certain Leturc, je plongeais la tête la première chaque semaine lors de l'échange des livres. Venaient ensuite la classe de M. Roger, bedonnant sous sa blouse grise, et enfin celle de M. Dufour, où régnait la terreur. Est-ce lui qui institua un mode de punition original, une *strafkompanie* pour criminels de préau ? Je l'ai oublié, mais non le

protocole. Il y avait, devant le perron desservant les deux grandes classes, une aire pavée, de dimensions réduites, où les punis tournaient en rond en ânonnant du latin appris par cœur et inintelligible, puisque aucun cours de latin n'était dispensé. Ma maîtrise encore imparfaite de la lecture m'aurait sans doute épargné ce châtement lors de ma première inscription. J'y eus droit durant la seconde. Je me souviens qu'il pleuvait. Nous tournions, tenant entre nos mains le texte du pensum. L'encre des mots latins que nous avions recopiés sur une feuille arrachée d'un cahier se diluait sous la pluie :

*Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avena,
Nos patriae fines et dulcia linquimus arva ;
Nos patriam fugimus ! Tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida silvas...*

Notre juge n'était pas allé chercher loin ! Quelques années plus tard, au lycée, je reconnaîtrais l'ouverture de la première églogue des *Bucoliques* de Virgile : « O Tityre ! Etendu sous l'abri de ce hêtre touffu, tu essaies des airs champêtres sur ton léger chalumeau... » Ce châtement était teinté d'une ironie vacharde, ou d'une rancune de vieux potache : « Qu'ils en bavent comme j'en ai bavé ! » Notre ronde burlesque avait cependant quelque chose d'édifiant ; elle préfigurait d'autres absurdités auxquelles nous serions tôt ou tard confrontés.

Deux épisodes essentiels prennent place chez Coin. Ils mettent tous les deux en scène un garçon à peine plus âgé que moi. Il devait être déjà dans la classe de M. Rossignol, et moi chez les plus jeunes. Il s'appelait Leturc, et jouissait à cause de son nom d'une réputation formidable. On ne doutait pas dans la classe des petits qu'il fût « fort comme un Turc ». Avait-il intériorisé cette vigueur onomastique, ou bien était-il par nature fort et intrépide ? Sa stature n'avait rien d'impressionnant, n'empêche que lors d'une rixe dans la cour il avait séché sans barguigner un adversaire plus grand que lui. La société pensionnaire, j'en eus vite le sentiment, n'était pas exempte de ressemblances, toutes proportions gardées, avec la société concentrationnaire dont les récits de Monette concernant la déportation de Jo m'avaient donné des aperçus... Malheur au faible, haro sur toute différence. En tant que rouquin (je devais ma rousseur à Monette, qui, elle, était plutôt auburn) et de surcroît alors fluët et plutôt timoré, j'étais doublement à même d'en juger. J'avais tenu dans plusieurs cours d'école le rôle du goupil dans d'éprouvantes chasses au renard. Il advint qu'un jour, chez Coin, ce fut au tour d'un petit Noir (il y en avait très peu) de servir de souffre-douleur. Heureux d'y

échapper pour cette fois, et que ça ne tombe pas toujours sur les mêmes, je me mis de la partie, chantonnant gaiement *Ayaya Bamboula Ayaya* sur les arrières de la meute. La foudre fondit sur moi. Leturc, que j'admiraïs pour sa fermeté d'âme et sa force légendaire (ce n'était pas lui qui se serait laissé courser ainsi !), prit la défense du persécuté du jour. Il m'agrippa et me secoua rudement, me rappelant que je ne faisais pas autant le malin quand c'était moi qu'on pourchassait. Muselé, honteux, je quittai la curée. Mais ce n'est pas la seule leçon dont je sois redevable à Leturc. A quelque temps de là, au cours de l'étude du soir, il allait encore me révéler autre chose. Je ne savais pas lire. J'avais fréquenté trop d'écoles, été enseigné par trop de maîtresses et de maîtres différents, je n'étais jamais en phase avec le gros de la classe dans laquelle je débarquais, j'avais appris plusieurs fois *B* ici et *A* ailleurs, et l'automatisme *B-A : BA* ne s'enclenchait pas dans ma cervelle. Ce soir-là, donc, toutes classes de pensionnaires mêlées, nous attendions l'heure de monter au dortoir dans l'unique salle éclairée – celle de l'inoffensif M. Roger, mais à cette heure-là c'était un maître d'internat qui nous surveillait. Je somnolais, abruti d'ennui, à demi couché sur mon banc. Du pupitre voisin, Leturc m'apostropha à voix basse. A plus d'un demi-siècle de distance, la scène me paraît incroyable. Pourtant elle est vraie. Ce gosse se comporta à mon égard avec une maturité, une autorité d'adulte. Qu'est-ce que je foutais là, avachi et morne, posant sur ce qui m'entourait un regard vitreux de poisson mort ? me demanda-t-il. Intimidé, et même effrayé (c'était le terrible Leturc ! et lors de notre premier contact je ne m'étais pas montré à mon avantage), je lui répondis que je m'ennuyais. Il me traita d'andouille : je n'avais qu'à bouquiner. Je lui rétorquai que je ne savais pas lire. Il secoua la tête. Dans ma classe (celle de cette maîtresse dont j'ai oublié le nom) on savait lire. Je me rebiffai : Eh bien pas moi ! Incrédule, il glissa de son banc sur le mien, ouvrit le livre de lecture sur lequel, un instant plus tôt, j'appuyais mon front d'analphabète, et me força à suivre son doigt. Les lettres et les syllabes miraculeusement s'enchaînèrent, je découvris que je savais lire, ce qui n'avait en soi rien d'étonnant, mais dont nul signal ne m'avait averti jusqu'alors. Dans les semaines qui suivirent, j'allais écrire à mon tour de petites choses que je montrerais autour de moi, et qui me vaudraient l'approbation, les louanges consolatrices dont il faut croire que j'avais grand besoin. Ainsi, en deux occasions, un enfant fut mon maître. Ma dette n'est pas mince envers Leturc. Lors de notre premier échange, il m'a contraint à un crucial retour sur moi-même, et lors du second il m'a ouvert la porte des livres, autant dire la porte du monde. Il quitta ou je quittai momentanément la pension peu après et je n'entendis plus jamais parler de lui.

Chez Coin l'année de pension coûtait 162 000 francs, payables en trois trimestres de 54 000. Cela en « anciens francs » d'avant la dévaluation de 1958. Nous étions en 1953, peut-être en 1954, puisqu'on était admis à partir de six ans, et que j'étais alors dans la plus petite classe... J'ai du mal à me représenter à quoi cette somme correspondrait aujourd'hui, mais pour Monette c'était cher. Ni pour Neuilly bien sûr ni pour ailleurs, l'Institution Coin n'était d'un standing très relevé. Monette devait pourtant se saigner aux quatre veines. Elle n'aurait jamais pu m'offrir mieux avec son petit salaire. L'élève le plus huppé, un négrillon qu'on disait le fils d'un roitelet d'Afrique, relevait par sa seule présence le niveau social de l'établissement.

Monette connut des années difficiles avant de se hisser à force de travail au grade d'aide-comptable puis de secrétaire de direction. Afin de joindre les deux bouts, comme Elsa Triolet si l'on en croit un poème d'Aragon, elle confectionnait des bourses et des sacs en perles, le soir à domicile, en rentrant du bureau. Pour avoir pâti par la suite de ses talents de tricoteuse, je me demande à quoi le résultat de ces travaux en chambre pouvait ressembler. Une chose est claire, les trimestres de pension chez Coin devaient grever son budget. Si je n'ai jamais manqué de rien, les sacrifices que Monette s'imposait pour m'élever jouèrent sans doute un rôle dans la dégradation de son état. Celui-ci devenait critique. La solitude, le logis somme toute misérable, les nausées, les crises de phobie du matin, les trajets interminables en métro (le métro de cette époque était un tortillard lugubre), les cavalcades pour me récupérer le soir, l'angoisse des jeudis que je passais tout seul là-haut, la peur et l'attrait du gouffre, et l'incertitude du lendemain, si vraiment elle tombait malade, et Jo qui s'acquittait de la pension alimentaire chaque fois qu'il lui tombait un œil, et moi qui venais d'être déclaré positif lors d'un test de dépistage de la primo-infection tuberculeuse... Je revois ce dépistage, dans une partie de l'Institution où les élèves n'avaient accès que les jours de visite médicale. Nous attendions dans un escalier aux murs tendus de papier peint à fleurettes notre tour de passer devant le médecin chargé d'examiner l'aspect de la cuti-réaction à la tuberculine qui nous avait été infligée... Seul du lot de gamins, je crois, j'étais bon. Je me sentis distingué, élu. Il m'arrivait quelque chose. Cette primo-infection, ça pouvait être aussi bien un signe du destin. Et par le fait c'en était un. Monette se tourna de droite et de gauche pour trouver de l'aide. Dans quelques semaines, dans quelques jours, elle était supposée entrer en maison de repos à Cannes. On ne l'y recevrait pas flanquée de son rejeton. La pension ne tenait pas à garder dans ses effectifs un tuberculeux stagiaire. Monette avait déjà usé et abusé de sa propre famille. Aussi bien, il n'était pas utile que j'aie contaminer mon

cousin Roger. L'appartement de la rue Pierre-Budin, si insalubre, aurait comblé de joie mes bacilles de Koch. Ceux-ci n'étaient pas des inconnus pour Monette. Adolescente, elle avait souffert de ganglions tuberculeux dont témoignaient les cicatrices qui marquaient son cou. Ses petits frères Renaud et Jean-Pierre eux aussi touchés avaient séjourné dans un préventorium à Hendaye. Ils conservaient un souvenir ébloui de ce qui avait constitué leurs premières vacances à la mer... Me confier à une autre nourrice ? Ma primo compliquait les choses. Dans l'idéal, j'allais devoir bénéficier de conditions particulières, bon air, nourriture saine, fortifiants, surveillance médicale... Monette n'avait plus le temps ni la force, ni sans doute la capacité financière de se mettre en quête de la personne susceptible, contre rétribution, de veiller ainsi sur moi. Dans son champ de vision ne se présenta que mon grand-père paternel. Monette musela sa fierté et fit taire ses ressentiments. Le représentant à ses yeux le plus seigneurial de la Race des Seigneurs était seul en mesure de lui venir en aide. Depuis longtemps déjà il était revenu de Saïgon, sa mission accomplie. Nommé Inspecteur Divisionnaire à Paris, il travaillait rue Vivienne, tout près de la Bourse. Il s'était installé à Sainte-Geneviève-des-Bois avec sa nouvelle compagne, car il n'était pas rentré seul d'Indochine. Là-bas, il avait rencontré Tantine et l'avait ramenée avec lui. Jeanne Colombani était une Eurasiennne née à Haïphong, fille d'un douanier corse et d'une Tonkinoise du nom de Be Thi Lin. Elle était divorcée d'un M. Jevaud dont elle avait eu un fils. Elle allait devenir ma grand-mère et remplacer avantageusement celle qui s'était récusée. Sollicité par ma mère aux abois à l'approche de la date fixée pour son départ en maison de repos, le couple accepta de m'accueillir à Sainte-Geneviève.

Un après-midi, donc, Monette me conduisit rue Vivienne, où il était entendu que Grand-père me prendrait en charge. Celui-ci, après le départ de ma mère, me promena de bureau en bureau à ma grande confusion pour me présenter à ses collègues, en réalité ses subordonnés. C'était la bonne façon de me montrer son importance : il régnait sur ce service. Je m'étais d'ailleurs convaincu par moi-même de sa haute position à la vue de la porte capitonnée de cuir de son vaste bureau. L'après-midi touchant à sa fin, j'assistai dans un café voisin à la partie de 421 à laquelle Grand-père conviait chaque soir ses lieutenants autour d'une bouteille de gewurtztraminer. Puis nous allâmes prendre le train à la gare Saint-Michel. Arrivés à destination, la vie nous suivit des yeux tandis que nous remontions l'avenue Paul-Vaillant-Couturier, Grand-père immense et rougeaud, en pardessus et en chapeau, le fume-cigarette aux lèvres, ma valise trop lourde pour moi à la main, et moi, pâlot, trotinant à son côté en pèlerine.

Nous tournâmes à gauche dans la rue du Rond-Point-des-Six-Chênes.

Au 19 se dressait un modeste pavillon d'un type alors standard, reproduit à des dizaines, peut-être des centaines de milliers d'exemplaires tout autour de Paris. Une chienne épagneul breton, car Grand-père était chasseur et pêcheur, nous accueillit à la grille. La vie dut avoir un sourire entendu. Après le Pataud des Micocouliers, et cette chienne-ci, Youpette, les chiens ne me quitteraient plus guère, chiens à moi et chiens d'autrui, une meute dispersée dans le temps m'accompagnerait désormais : les caniches Cathy 1 et Cathy 2 qui succédèrent à Youpette rue des Six-Chênes, Dick et Chippick, les rustauds puceux des Larreur de Porsguen, le Noiraud mordeur de Zette, le troupeau de cockers de son époux le colonel, le Youki des Saint-Laurent, le molosse Edgard, mes chow-chows, Nébuline chérie entre tous, ses rejetons Taupette et Tapoteux, et le grand bâtard roux, Papafou le Magnifique, et Lola, et Sonia, et Gilda la labrador qui riait en plissant les yeux, et Zip aujourd'hui...

Dans la cuisine odorante nous attendait une toute petite femme aux yeux bridés, tirant sur sa Craven A sans filtre, la cigarette de là-bas, qu'elle se procurait comme là-bas en boîtes en fer rondes. Grand-père, lui, fumait des Gauloises dans un fume-cigarette d'ivoire.

Il m'arrive de reparcourir aujourd'hui en pensée la maison de Sainte-Geneviève. En haut d'un modeste perron, la porte de devant s'ouvrait sur un couloir médian autour duquel se distribuaient les pièces du rez-de-chaussée. A droite, d'abord la chambre de mes grands-parents, prolongée par la cuisine à laquelle on pouvait aussi accéder directement, depuis le jardin, par un escalier latéral. Sur ses marches j'allais prendre le pli de donner le matin cent caresses à Youpette, pour sa journée... La cuisine n'était pas grande. A vrai dire rien ne l'était dans cette maison. A gauche du couloir central, c'était le salon-salle à manger, qui occupait à lui seul la moitié du rez-de-chaussée. Au fond du couloir s'ouvraient deux portes. Celle des toilettes se trouvait dans le prolongement de l'entrée principale. L'autre, sur la droite, commandait l'escalier conduisant à l'étage. Depuis la cuisine, une autre porte permettait de descendre au sous-sol. Là-haut, le palier desservait d'un côté la salle de bains tournée vers le jardin, et de l'autre, ce qui allait devenir le Saint des Saints de mon enfance, ma chambre dont la fenêtre donnait sur la façade et sur la rue. Je n'y dormis pas tout de suite. Elle n'était pas encore prête à mon arrivée. Pour commencer on m'assigna un divan dans le salon. Ma chronologie comme toujours laisse à désirer. Il me semble, sans que j'en sois certain, que je dormais encore dans le salon lors du premier Noël que je passai à Sainte-Geneviève. Ce soir-là me fut offert, outre des romans de Jules Verne, un sous-marin JEP en tôle dont le souvenir trône sur la plus haute étagère de ma mémoire – de ce temps-là tout m'est Rosebud. Je me rappelle avoir, au début, pleuré certains

soirs dans ce divan, sous mes couvertures, en m'imaginant abandonné par Monette. J'ignorais qu'elle pleurerait de son côté à Cannes, dans sa maison de repos, à l'idée que je l'oublie, circonvenu par le confort que me dispensait la Race des Seigneurs. Mais rien n'aurait pu rompre le pacte conclu par l'étreinte de nos deux mains et scellé par la sueur d'angoisse de Monette sur l'avenue de Neuilly. C'est Jo que j'allais abandonner quelques années plus tard.

Le jardin était petit lui aussi : un semblant de jardin divisé comme la maison en deux parties égales par une allée. A gauche, faisant suite au garage, le jardin d'agrément composé d'une pelouse, d'un cerisier de Montmorency et d'un bigarreautier, de quelques groseilliers à grappes et groseilliers à maquereau. A droite, après une tonnelle rouillée sous sa peinture brune écaillée, les terres agricoles se bornaient à une butte à asperges et des plants de fraisiers... Tout au fond, à côté d'une rocaille, un poulailler bientôt désaffecté. Les derniers coqs de banlieue lançaient alors leurs ultimes cocoricos.

Si Monette n'avait pas à s'inquiéter de ma fidélité, je n'en étais pas moins séduit. A Sainte-Geneviève tout me semblait ordre et beauté, luxe, calme et volupté... Je m'émerveillais de peu, certes ! On voudra bien considérer que j'arrivais de la rue Boutard. J'avais encore dans les narines les pestilences épisodiques du balcon, les relents d'eau de Javel du seau hygiénique, dans la pupille la pénombre inquiétante du couloir du 8^e étage chichement et brièvement dissipée par la minuterie du couloir, dans l'oreille les cliquetis et les chuintements sinistres du monte-charge. Ici rien de tel. Je jouissais d'un confort petit-bourgeois dont auparavant je n'avais eu un aperçu que chez Odette, car mes souvenirs des Micocouliers, bien que proches, se perdaient dans le brouillard des premières perceptions. J'ai été heureux, très heureux, à Sainte-Geneviève. Et sans doute aussi inconsciemment honteux de ce bonheur. Une enfance alternative m'était proposée, plus douce, moins « absolue » que l'autre, car il y avait rue Boutard, à cause de la pâleur du visage de Monette, de la moiteur de ses mains quand elle m'habillait le matin avant de descendre affronter les vertiges de l'avenue de Neuilly, quelque chose dont l'intensité me bouleversait. Il y avait rue Boutard la proximité du vide, la verticalité béante au-dessus de laquelle nous vivions, dans cette chambre sur l'abîme. Sainte-Geneviève ne flottait pas dans les airs. La maison de Grand-père était bien ancrée par ses fondations au milieu du jardin d'Eden.

Je fus inscrit à l'école. Un petit voisin joufflu m'y conduisit et m'en ramena les premiers jours. Même en hiver, les enfants sortaient le plus souvent en culottes courtes et en chandail, complétés de grosses chaussettes grises côtelées montant jusqu'au genou, qui leur faisaient comme des cnémides d'hoplite, d'une pèlerine noire qu'ils portaient volontiers en cape, et d'un passe-montagne ou d'un béret basque.

Ainsi affublés, mon guide et moi parcourions quatre fois par jour, car nous ne mangions ni l'un ni l'autre à la cantine, le trajet qui menait de la rue des Six-Chênes à l'école. Celle-ci était située face à un parc public planté de pins qui lui conféraient à la belle saison des allures de pinède méditerranéenne. Echapper aux ragougnasses de cantine fut pour moi un sujet de satisfaction sans mélange. Chez Coin on n'aurait pu qualifier la nourriture d'infecte à proprement parler, à l'exception d'un certain jour, le lundi je crois, jour du riz au gras et du rôti de veau. La viande, passable en elle-même, n'était pas en cause ; c'était le riz, ce riz-là, gorgé d'un jus graillonieux, dont la seule odeur me soulevait le cœur. Après plusieurs attrapades, car la Direction soucieuse d'éviter toute dénutrition d'élève et toute plainte parentale donnait consigne aux cantinières de nous obliger à vider nos assiettes, j'avais opté pour les grands moyens. Je déchirais à l'avance des pages de cahier dans lesquelles, en cachette, je récoltais l'affreuse bouillie pour la jeter dans les toilettes en sortant du réfectoire. Le riz au gras méritant pleinement son nom et se présentant certains lundis sous une forme quasi liquide, la manœuvre s'achevait souvent en désastre : mes enveloppes improvisées crevaient, libérant dans mes poches leur contenu gluant. J'usais du même procédé avec le céleri rémoulade, moins explosif mais à peine moins répugnant. Même si le riz du lundi chez Coin constituait un sommet d'horreur probablement sans égal, mon expérience déjà longue en matière de cantines ne me laissait rien augurer de bon de celle de la Communale de Sainte-Geneviève. Elle me fut épargnée. Je mangeais midi et soir rue des Six-Chênes, où Tantine s'efforçait par tous les moyens – filets de sole à la poêle, escalopes de veau panées, pâtés de gueux recouverts d'une chapelure croustillante, pâtes de coings maison, platées de riz au lait onctueux... – d'écarter de moi le spectre de la tuberculose. Grand-père, de son côté, préparait un pâté de veau délectable. Avec moins de coopération de ma part, je fus aussi traité à l'huile de foie de morue, mais on n'insista pas trop longtemps, et au lait de chaux, car mon ossature laissait à désirer. Tantine cuisinait divinement. Je n'avais jamais rien connu de tel. Le petit réchaud électrique de la rue Boutard ne se prêtait à aucune tentative culinaire. Outre la salade de tomates qu'elle réussissait à la perfection, Monette me nourrissait surtout de Floraline et de panades au lait. Quant à Fine, ses steaks nageant dans un océan de beurre noir et grésillant feraient aujourd'hui dresser les cheveux sur la tête de tout diététicien.

La primo-infection n'eut aucune suite grâce aux filets de sole de Tantine et au pâté de veau de Grand-père, mais je tombai quand même malade à Sainte-Geneviève. On aurait dû s'en douter en me voyant rentrer un jour de l'école empli d'un zèle suspect pour mes devoirs de classe. J'ouvris un nouveau cahier, tirai des traits à la règle,

m'attaquai avec fougue à un problème de robinet... Dans la nuit j'avais 40 de fièvre et je délirais. « Il voit des têtes », dit Grand-père au médecin qu'il avait fait venir. Ce n'était pas cela du tout. Je ne voyais pas de têtes. Je ne voyais rien de figuratif ni d'intelligible. Dans mon champ de conscience un point se mettait à enfler, entrant en expansion tel un ballon gonflé soudain à une vitesse vertigineuse. A mesure qu'il grossissait, l'épouvante en moi s'accroissait, j'étais pris de convulsions. Puis le ballon se dégonflait, se résorbait aussi vite qu'il avait grossi, et tout recommençait. J'ai été depuis lors, à certains tournants de ma vie, familier des mauvais rêves, mais aucun n'a jamais égalé l'horreur abstraite de ce cauchemar éveillé, car c'était l'univers entier qui se résumait à une suite de diastoles et de systoles paniques. Sans s'occuper des têtes ou présumées telles par Grand-père, le médecin m'examina et posa son diagnostic : j'avais attrapé les oreillons. Tout s'arrangea très vite. Je passai une dizaine de jours à la maison, à écouter les récits de Tantine sur l'occupation de l'Indochine par les Japonais, qu'elle avait vécue. Ils m'apprirent que les Allemands n'avaient pas le monopole de la barbarie. Tantine avait vu là-bas des choses épouvantables, des décapitations, des hommes cousus vivants dans le ventre de chevaux morts... De tels tableaux n'avaient rien pour apaiser mes angoisses crépusculaires. Je disposais à présent de ma chambre à l'étage. J'y étais comme un roi, sauf à l'heure de l'endormissement. Dans le bruit des avions et des trains dans le lointain je croyais entendre le remue-ménage d'une mobilisation ; on (des sortes d'Allemands aux yeux bridés) nous avait déclaré la guerre et tout allait recommencer, les bombardements, l'Exode qui avait jeté naguère les Bellenoux sur les routes, la défaite qui avait conduit Robert au Stalag et Jo au KL. On casserait encore des dents, cette fois-ci les miennes, à coups de nerf de bœuf, et comme les Vietnamiens de Tantine suppliciés par les Japonais on me coudrait vif dans le ventre d'un cheval mort. Je finissais pourtant par m'endormir. Au matin, à mon lever, le soleil éclairait tout d'une lumière d'innocence, Youpette venait quémander ses cent caresses en tortillant son arrière-train, les tartines grillées de Grand-père embaumaient la cuisine, Tantine en peignoir et non encore coiffée me servait mon chocolat. Le monde était juste comme il devait être, comme il avait dû être avant chaque guerre pour toutes les victimes à venir.

Tantine était toute petite : 1,52 mètre, je crois. Grand-père mesurait 1,88 mètre. S'ils se postaient côte à côte sur le perron de la maison, ils formaient une espèce de couple d'Epinal. Il était aussi voyant qu'elle était discrète. Non content de la place qu'il tenait dans n'importe quelle assemblée du simple fait de sa corpulence, Grand-père avait le verbe haut, et l'habitude du commandement. On aurait pu inventer pour lui le verbe « prépondérer ». C'était un despote à peu près

éclairé ; ses volontés s'imposaient d'elles-mêmes en général. La vie auprès de lui était facile si l'on s'y conformait. La preuve a contrario m'en fut administrée à l'occasion d'une pénible affaire d'asperges du jardin, récoltées trop tard, trop grosses et ligneuses, que je refusai de manger malgré la sauce blanche qui les accompagnait. Tantine finit par obtenir ma grâce. Mais pour l'essentiel les grincements, l'inharmonie, n'apparurent que plus tard, à cause du gewurtztraminer, du bordeaux et du whisky-soda. Bédard de la Saïda buvait, dans l'absolu. Il rentrait plein de l'usine, beuglait dans l'escalier des insanités du genre « ça sent le bicot », ouvrait son laguiole et faisait de grands gestes. Certains soirs Police secours dut l'embarquer. Grand-père de Sainte-Geneviève se contentait de boire trop. Ce ne fut qu'à la toute fin de sa carrière, à quelques mois de la retraite, qu'il tituba dans les escaliers à Saint-Michel, tomba et rentra à la maison en sang. Mais pour l'instant rien n'en transparaissait à mes yeux. Il incarnait au contraire le sérieux et la dignité. J'aimais beaucoup, le samedi matin, l'accompagner au marché qui se tenait devant la gare de Sainte-Geneviève. Il s'adressait aux commerçants avec une autorité qui me ravissait : « Mettez-moi donc 600 grammes de noix de veau pâtissière, 300 grammes de poitrine et 200 grammes de gras de porc » (les ingrédients de base du pâté de veau)... Il n'ajoutait pas « mon brave », mais on l'entendait quand même dans sa voix. Il avait une façon particulière de montrer la marchandise d'un mouvement circulaire de l'index, à la fois négligent et convaincu, qui semblait dire : « Ceci mérite que je l'achète, cela est digne de ma table. » Le commerçant intéressé s'exécutait alors avec l'empressement dû au bon client. Grand-père me tendait les denrées que j'enfouissais dans un cabas, payait, hochait la tête, se détournait de l'étal avec majesté. Quand il avait fait le tour des allées le cabas devenait trop lourd pour moi. Il le récupérait alors, et nous remontions vers la rue des Six-Chênes. Plusieurs personnes le saluaient, à qui il rendait leur salut avec bienveillance avant de passer son chemin. J'étais fier. Je découvrais en sa compagnie une dimension sociale de l'être dont je n'avais pas soupçonné l'existence auprès de Monette, encore moins de Bédard, et qui m'enquiquinait chez Fine, car il s'agissait avec elle de faire le pied de grue pendant qu'elle papotait dans la rue avec ses commères.

Grand-père et Tantine vivaient en réalité très simplement. Ils sortaient peu et ne recevaient guère. L'achat d'un poste de télévision, cette télévision encore à ses débuts, viendrait bien plus tard, et ils n'avaient même pas la radio, ni longtemps le téléphone. Le soir ils lisaient, et moi aussi, grâce à Leturc... Une bibliothèque vitrée occupait un large pan de mur du salon où j'avais dormi les premiers temps. Au fil des années et de mes séjours successifs à Sainte-Geneviève puis à Dinard, j'ai lu presque tout ce qu'elle contenait. Elle

renfermait peu de classiques. Sur ce chapitre Grand-père se bornait à Hugo et Zola. En marge de ces Léviathan, du menu fretin : Duhamel, dont je lus la *Chronique des Pasquier* en entier. Grand-père possédait les *Histoires extraordinaires* et les *Nouvelles Histoires extraordinaires* de Poe, mais je doute qu'il s'y soit vraiment plu. Beaucoup d'Anglo-Saxons, de Taylor Caldwell, d'Irwin Shaw, de Frank G. Slaughter, de Louis Bromfield, lectures d'époque à faible pérennité, avec quelques exceptions décentes, Evelyn Waugh, P.G. Wodehouse, tout Conan Doyle, ou éclatantes, comme le 1984 d'Orwell ou *Le Meilleur des mondes* d'Huxley. Beaucoup de Peter Cheyney et de Leslie Charteris dont Grand-père faisait ses délices. Beaucoup d'histoire contemporaine, simples récits de guerre mais aussi ouvrages de référence comme les deux tomes de William Shirer ou *La Seconde Guerre mondiale* racontée par Winston Churchill dont j'allais ingurgiter les douze volumes.

Rue de la Saïda, je vis peu de livres. On y faisait cependant grand cas de Céline et de Léautaud, et aussi, curieusement, mettant la piquette au niveau du margaux, de *La Féerie cinghalaise* de Francis de Croisset. Ce livre avait enchanté Fine, et demeurerait une des références familiales. Monette, rue Boutard, avait une bibliothèque (une planche d'une de nos deux armoires) dans laquelle j'avais pioché dès que j'avais été en mesure de lier entre elles deux syllabes. De façon surprenante, car Monette n'avait pas dépassé le certificat, sa bibliothèque composée pour l'essentiel de livres de poche et de la collection Pourpre faisait une place beaucoup plus large que celle de Grand-père à la littérature contemporaine. J'y lus, beaucoup trop jeune et sans y comprendre grand-chose, *La Condition humaine* et *L'Amant de lady Chatterley*. Ce second roman produisit néanmoins sur moi une impression plus durable que le premier, par son thème à l'évidence, et notamment par une citation des Ecritures dont je pressentais confusément le double sens : « Portes, ouvrez vos vantaux et le Roi de gloire entrera... »

Tout en bas de la bibliothèque de Grand-père, et d'un accès difficile car coincés entre le fond du meuble et la plus basse des étagères, s'alignaient de petits romans brochés, aux couvertures bariolées : des Fleuve Noir Anticipation au dos orné d'une fusée crachant le feu de toutes ses tuyères. Ces livres appartenaient à Jo, me dit-on. A soi seul cela m'eût attiré si leur aspect n'y avait pas suffi. Je les lus, bien sûr, et j'allais en faire dans les années qui suivirent grosse consommation, comme de diverses autres collections de littérature populaire... Jo n'était pas allé plus loin que le certif, lui non plus, ce qui ne l'empêcha pas de lire beaucoup, et de se constituer, notamment à bord de *Motutunga*, son bateau, une bibliothèque dans laquelle j'allais bientôt puiser durant les étés en Bretagne.

Outre ces lectures au-dessus de mon âge, j'en avais de plus adéquates : pêle-mêle, toujours *Mickey, Pipo, Pépito*, Verne, Rosny Aîné, *Tartine Mariolle*, Stevenson, *Bibi Fricotin*, Dumas, *Les Pieds Nickelés*, Loti, *Gus et Gaëtan*, Gaston Pastre, *Météor*, de grands pans de la Bibliothèque verte et de la collection Rouge et Or en attendant *Spirou, Tintin, Pilote* et les *Marabout Junior*. Il fut un temps où j'aurais été capable de réciter par cœur, ou à peu près, *L'Île au trésor* et *La Flèche noire*, *La Guerre du feu* et *Voyage au centre de la Terre*...

Le soir, quand nous ne lisions pas, nous faisons des parties de belote ou de bridge à trois, ou nous jouions aux échecs, aux dames, au mah-jong, à la roulette. Je ne parle pas là de mon tout premier séjour. J'étais alors tout juste capable de jouer à la bataille payante ou de lancer les dés et pousser les petits chevaux comme Fine et Bédard me l'avaient montré. J'appris tous ces jeux par la suite, au fil de mes retours à Sainte-Geneviève et des vacances finistériennes. L'ensemble de la tribu Châteaureynaud, alliés et pièces rapportées comprises (les Saint-Laurent, Tantine et tante Jeannette, l'épouse d'Yves), sacrifiait avec fureur au démon du jeu. La discrète Tantine se révélait de première force à tous. Quand sa sœur et son beau-frère, Eliane et Paul Saint-Laurent, venaient en visite à Sainte-Geneviève, ou nous rejoignaient pour quelques jours à Porsguen où les Quimpérois Yves et Jeannette prenaient aussi leurs vacances, les trois couples s'affrontaient des soirées entières. Je comptais les levées de mon coin. Grand-père n'aimait pas perdre, ce qui lui pendait au nez chaque fois qu'il ne faisait pas équipe avec Tantine. Alors il tempêtait, rejetait la responsabilité de la défaite sur son ou sa partenaire du moment : « J'étais maître à pique, qu'est-ce que vous êtes allé faire à cœur, nom de Dieu ? » L'apostrophé se rebiffait : « Mais Jeanne (c'était Tantine) en avait plus que vous, des piques ! Vous ne seriez pas allé plus loin que moi à cœur... » On grommelait, on haussait les épaules, on allait se coucher fâché. Cela avait été, peut-être, une des raisons pour lesquelles le clan n'avait pas adopté Monette : elle n'aimait ni ne savait jouer.

Paul Saint-Laurent était imbattable aux dames. Il vous laissait cinq pions d'avance, et il vous battait à plate couture. Retraité, il passait ses après-midi à cela. Il avait fait toute sa carrière en Indochine, dans une usine de fabrication de sodas. C'est là-bas qu'il avait rencontré Eliane, la demi-sœur de Tantine. Eliane, née d'un autre lit que sa sœur, n'était pas eurasienne. Paul Saint-Laurent non plus, à moins qu'il n'y eût un secret de famille sous roche, et pourtant il semblait l'être plus que Tantine. Toujours souriant, entrecoupant chaque phrase de petits rires entendus, Tonton Paul était d'un commerce agréable. Il fallait qu'il soit de bonne composition, car Tante Eliane, excellente personne mais femme à exigences et à caprices, lui menait la vie dure

depuis toujours, m'avait confié Tantine.

Eliane, Tantine et Paul étaient liés, outre les liens du sang ou du mariage, par leur passé colonial. Eliane et Tantine étaient nées et avaient grandi en Indochine, Paul aussi je suppose. Etant donné leur âge, l'essentiel de leur vie affective et professionnelle s'y était déroulé. Sur ce passé, Tantine restait discrète, comme à son habitude. Tout au plus m'avait-elle raconté que Paul, jugé un peu gnangnan (ses éternels petits rires), avait dû mériter la main d'Eliane par une longue patience. Sur elle-même, à part les atrocités nippones auxquelles elle avait assisté et quelques souvenirs des voyages qu'elle avait effectués en Asie, motus. Je ne sais plus qui me dit un jour qu'elle avait, à une époque, possédé là-bas des intérêts dans une compagnie de jonques... Cet aperçu jetait sur elle une lumière toute différente de celle de mémé riz-au-lait qui la nimbait à mes yeux. Je me la figurai soudain en aventurière, réglant ses affaires et dirigeant ses hommes de main depuis un bouge de Hong Kong ou de Macao. Sa force au mah-jong et au bridge, son impassibilité tandis que nous jouions à la roulette en famille, ses Craven A en boîte de fer et ses boucles d'oreilles (rubis ou grenats, j'optais pour rubis) cadraient assez bien avec ce fantasme.

Ce passé commun au trio, Grand-père n'avait fait que l'effleurer durant sa mission auprès de Bao Dai. Outre qu'il y avait rencontré sa seconde femme, il en avait rapporté quelques beaux objets, le goût des fume-cigarettes en ivoire, et une bague, une lourde chevalière en or achetée rue Catinat, chez Le-Sanh, « Maison vendant les bijoux sont meilleur marché et très joli de tout Région Saigon-Cholon », dit la facture en « petit-jaune ». Plutôt que ses initiales, il avait fait graver sur le large chaton un petit renard assis au pied d'une tour. Il y avait chez lui un goût de l'apparence, parfois non exempt de kitsch, qui allait s'exprimer pleinement quelques années plus tard lors du mariage de sa nièce, danseuse étoile et future directrice de la danse à l'Opéra de Paris, avec un authentique lord, dans l'authentique chapelle de Saltwood Castle. On y verra alors Grand-père (Monette et moi ne l'y verrons que sur des photos car nous n'y serons pas conviés), chevelure d'argent et fume-cigarette, parader avec un plaisir évident en frac et haut-de-forme à côté de Tantine en vison. Le marié, *The Right Honourable* Alan Clarke, était un historien militaire, un mémorialiste, et un grand défenseur des animaux. Enfant terrible de la vie politique anglaise, membre du Parlement britannique, il fut plusieurs fois ministre de Mme Thatcher. C'était aussi un authentique alcoolique qui battit sa femme dès leur lune de miel à Ischia. Le mariage déboucha très vite sur un divorce.

Je conserve, entre autres pièces, le permis de conduire de Grand-père établi en 1936. Né en 1901, il a donc trente-cinq ans et est domicilié à Paris, boulevard Masséna. Il est marié à Albertine

Haugmard, si peu concernée par sa descendance... La photo qui illustre le document le montre sans doute à son plus bel âge. Le temps l'attend au tournant comme il attend tout le monde, mais il n'a pas encore été victime de l'accident de chasse qui lui vaudra de porter d'abord un bandeau de pirate, puis un œil de verre. Sa bouche qui deviendra lippue est alors fermement dessinée, le gewurtztraminer n'a pas encore veiné les ailes de son nez... Je possède bien d'autres photos de lui. Les plus amusantes sont celles du mariage anglais de Nelly, qui le montrent somptueusement endimanché. En sa qualité de chef de la famille française il avait mis le paquet, il y allait de l'honneur national. Mais sur celle qui m'émeut le plus on le voit en gilet tricoté par Tantine et pantalon de maison, cheminant en s'aidant de sa canne à peu de temps de sa fin dans son jardin de Douce France, à Dinard. J'ai pris ce cliché, si mal cadré qu'on croirait Grand-père confronté à un monde en train de basculer. Mais c'est lui qui déjà vacille et qui basculera bientôt hors du monde.

A Cannes, Monette guérissait lentement. Combien de mois ai-je passés à Sainte-Geneviève cette fois-là, je ne sais pas au juste. Ma perception du temps a toujours été défectueuse. Qu'est-ce qui vient d'abord, qu'est-ce qui vient ensuite ? Quelle est la cause, où est l'effet ? Est-ce vraiment à la suite du dépistage primo-infectieux que je me suis retrouvé cette année-là à Sainte-Geneviève, ou bien est-ce l'angine diphtérique qui se déclara au Tremblay qui m'y conduisit ? Et d'abord, en quelle année était-ce ? La tête sur le billot je ne pourrais répondre. Les millésimes se sont perdus dans le brouillard. J'ai tout en mémoire, mais en vrac. Toutes mes chronologies sont illusoires. Peut-être cette enfance éparpillée en est-elle la cause, cette succession d'asiles dont il fallait toujours décamper au bout d'un moment ? Je peux l'évoquer, non la remettre en ordre. Des choses ont eu lieu, il y eut le jour de ceci, et aussi le jour de cela, et tous les autres jours, mais ils se présentent à moi dans une cohue sans quantités.

Du Tremblay-en-France, où Monette m'avait inscrit un été en colonie de vacances, ne surnagent que quelques images avant la plongée dans l'inconscience. La couverture jaune d'une édition pour enfants d'un roman de Dickens, les pompons de laine et les petits canots d'écorce que j'essayais en vain de fabriquer, la motricité fine étant déjà tout aussi défectueuse que l'orientation dans le temps... et un après-midi pluvieux que je passai à grelotter, les genoux au menton, tandis qu'autour de moi on chantait et on lançait des charades. Rideau, puis je me réveillai à l'hôpital de Neuilly derrière un mur de verre : supposé hautement contagieux, car dans un premier temps on craignait une poliomyélite.

Je n'étais pas tout à fait seul au Tremblay. La concierge de la rue

Boutard y avait inscrit son fils elle aussi, un certain Yvon-Alain, un assez mauvais sujet qui m'entraîna à chaparder des gâteaux secs dans les dortoirs déserts. Il fut témoin de mon évacuation et m'en fit le récit après coup. J'avais déliré, je m'étais débattu dans les bras des ambulanciers... Neuilly n'était pas mon premier hôpital. Il y avait eu auparavant Necker, où Fine, forte de son expérience d'infirmière, m'avait fait admettre à toute vitesse pour une histoire de polype à ôter. De ce contact inaugural, deux images des salles communes que j'avais traversées restent inscrites en moi, indélébiles : un petit garçon, victime de brûlures en bonne voie de cicatrisation, qui courait partout avec ses croûtes aux fesses, et une vieille femme en agonie. Elle râlait, renversée dans son lit, les yeux clos, le front déformé par une volumineuse tumeur. J'avais très bien compris qu'elle mourait, ce qui n'était pas pour me rassurer sur mon propre sort. D'ailleurs je crus bien mourir moi aussi, le lendemain, quand pour m'opérer on m'anesthésia au masque à éther.

Les conditions dans lesquelles j'avais été rapatrié de la colonie du Tremblay à l'hôpital de Neuilly, en urgence, d'abord délirant et bientôt inconscient, n'avaient laissé de prise à nulle appréhension. J'y avais atterri comme en parachute. Placé à l'isolement dans une chambre individuelle, je n'étais confronté à aucun voisinage effrayant, ce qui ne veut pas dire que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Les injections de sérum antidiphtérique et de pénicilline que nécessitait mon état donnaient lieu à des corridas dont j'étais le toro, et la sœur-infirmière la banderillera, avec cris et grincements de dents, objurgations excédées, refus catégoriques de ma part, et poursuites autour de la chambre.

Quelques jours après mon hospitalisation, et alors que j'étais encore à l'isolement, je reçus une visite stupéfiante : Monette et Jo *ensemble* ! Il fallait que ma maladie soit grave. De fait, en l'absence de vaccination préventive elle pouvait l'être. Prévenue à son travail qu'une ambulance m'avait transporté en pleine nuit à l'hôpital, Monette avait eu très peur, si peur qu'elle avait averti Jo de ce qui arrivait. Ou bien... Ce n'est qu'aujourd'hui que cette idée me traverse : ou bien, pendant que j'étais en colonie de vacances, ils s'étaient remis ensemble, au moins à l'essai. Il ne fait pas de doute qu'il y eut entre eux des rabibochages. Monette aimait Jo. Longtemps, longtemps, avec un air de rien qui ne me trompait pas, elle allait me demander de ses nouvelles à chacun de mes retours de Bretagne. De l'un au moins des rapprochements qu'elle tenta dans les premières années du divorce, je fus le témoin conscient. Avant ou après la diphtérie ? Va savoir ! J'ai souvenir d'un voyage en voiture, avec eux deux, moi à genoux sur la banquette arrière, penché, m'appuyant au dossier du siège de Jo, et m'exclamant à chaque tournant un peu raide, ce qui me valut une

réprimande. Ne s'agit-il que d'une escapade le temps d'un week-end ? C'était un peu court pour aller à La Baule. En tout et pour tout je me rappelle la plage, une terrasse de restaurant, et un jeu de mots que j'y fis, qui étonna Jo. Comme il parlait d'un certain M. Arène, une de ses relations de travail, je l'interrompis pour dire : « Ah oui, M. Arène, de Nîmes ? » Il n'y avait pas vraiment là de quoi s'esbaudir outre mesure, mais je pouvais avoir sept ans, et Jo me dévisagea un instant avec une curiosité qui compensa la rebuffade dont j'avais écopé en voiture.

En une autre occasion encore, je les avais vus ensemble, un dimanche après-midi à Sainte-Geneviève. Jo avait une petite caméra, et nous filma dans le jardin. A le voir, on aurait pu croire un homme normal filmant sa famille pour en fixer l'image et conserver la trace d'un dimanche agréable. Après son départ, comme je me réjouissais de voir le film projeté un prochain dimanche, Monette doucha mon enthousiasme : « Penses-tu ! Je te parie que le magasin de la caméra était vide ! » Je ne saurai jamais si cette incrédulité lui était soufflée par la rancune, ou si elle avait deviné juste. Le fait est que je n'ai jamais vu le film.

Le resurgissement de mes parents derrière la vitre qui m'isolait, à l'hôpital de Neuilly, m'apparaît à distance comme la clé, ou une des clés de mon enfance. Je somnolais, ou je lisais sur mon lit à leur arrivée. Pour attirer mon attention, ils avaient frappé à la vitre, et je m'étais levé d'un bond. Ils étaient là, au-dehors, pour une fois réunis, et moi seul dedans. La maladie érigeait ce jour-là entre le couple et moi une barrière infranchissable, dont au fond je n'imaginais pas, dont peut-être je ne souhaitais pas qu'elle s'abolisse. La séparation intervenue entre Monette et Jo était constitutive du monde tel que je l'avais découvert : une sorte de « donnée immédiate de la conscience ». Je ne puis dire que je souffrais, au sens propre, de l'absence de mon père. C'était autre chose. J'étais né avec cette absence-présence, car il était vivant, et je le voyais parfois. J'avais un père, quelque chose comme un père, dont l'image oscillait entre les figures contradictoires du martyr et du coupable. Jo avait été martyrisé (les camps, la faim, le froid, les coups, les dents cassées, air connu...), mais c'était aussi un salaud (« Ton père, ce salaud ! »). Il avait trahi Monette, et à travers les larmes qu'elle me cachait elle riait à l'avance de ses rivales et des futures dupes de l'Infidèle, car elle ne doutait pas qu'il les trahirait toutes, et c'est ce qu'il a fait. Jo m'avait trahi, moi aussi. Sans y penser. *Nothing personal*. Il n'avait rien contre moi. Il n'avait rien pour. La même évidence éclata à toutes nos rencontres. Je me souviens de chacune et de ce qui s'y dit : fort peu de chose, précisément. La fibre paternelle lui manquait. La fibre filiale ne me manquait pas, mais j'allais toute la reporter sur Grand-père. Jo se

montrait cordial, alors moi aussi. Nos échanges se bornaient à un évitement réciproque devant le sujet brûlant dont l'affrontement aurait pu seul nous réunir. Au fond Jo ne m'a pas trahi, puisqu'il n'a jamais considéré qu'un lien tant soit peu significatif nous ait liés l'un à l'autre. Matériellement parlant, il s'est soustrait autant que possible aux obligations que lui fixaient les termes du divorce. Sans doute connaissait-il des difficultés. Tous les quatre matins (j'exagère, tous les trois mois, mettons) le mandat de la pension alimentaire n'était pas dans la boîte aux lettres. Monette écrivait, quand elle disposait d'une adresse où écrire, elle patientait deux mois, trois mois, parfois plus, puis, de guerre lasse, elle portait plainte pour abandon de famille. Il fallait aller au commissariat. Je l'y accompagnais, comme pour donner plus de réalité au préjudice et plus de poids à sa plainte. On attendait longtemps, enfin un flic nous faisait asseoir devant lui, écoutait, enregistrait la plainte avec une moue pessimiste. Des mois plus tard les mandats arrivaient à nouveau, jusqu'à la prochaine carence. Ces visites au commissariat n'étaient pas les seules déplaisantes. Dans le même état d'esprit, nous nous rendions à l'Office des HLM où une demande de logement avait été déposée dès avant ma naissance, et au Mont-de-piété où Monette, dans les mauvaises passes, mettait au clou ses petits bijoux et les pièces d'or que m'offrait Grand-père à Noël. *Selon que vous serez puissant ou misérable...* A l'Office HLM dix années furent nécessaires à notre dossier pour atteindre le haut de la pile. « Chez ma tante », il arriva que Monette récupère des monnaies frustes, pièces éraflées et usées, en lieu et place des jaunets fleur de coin qu'elle avait gagés. Délicatesse d'employé. Nous nous en aperçûmes la fois d'après, quand l'offre de prêt baissa de façon notable. Rien à dire, rien à réclamer, mais aucun doute n'était possible. Jamais Grand-père n'aurait acheté des nanars pour me les offrir.

Ce jour-là, de l'autre côté de la vitre, Jo accompagnait Monette. Il n'y eut pas d'embrassades, puisque j'étais en quarantaine. Nous nous adressâmes des coucous. Dans mon souvenir ils sont silencieux. Ils ne le furent sûrement pas, et l'on peut parier que la vitre n'était pas assez épaisse pour empêcher tout à fait qu'on s'entende. C'est ma mémoire qui choisit de me les montrer ainsi, souriants, la bouche ouverte pour me prodiguer des paroles de réconfort inaudibles, semblables à de grands poissons derrière la paroi d'un aquarium. Ils m'avaient apporté des douceurs auxquelles je n'avais pas droit, il me semble, et deux albums de *Tintin* qu'on me transmit, mais qu'on ne m'autorisa pas à emporter à ma sortie de l'hôpital : contaminés ! Le jour de mon exeat, moi trottant auprès d'elle sur les jambes grêles de la convalescence, Monette et moi rentrâmes à pied rue Boutard, qui n'était pas très éloignée.

Dans ma chambre de Sainte-Geneviève, je me gobergeais. Une chambre rien qu'à moi, je n'avais jamais connu ça. Elle était petite et succinctement meublée. Un grand lit (merveille !), une commode en pitchpin, une chaise, une malle recouverte d'une pièce de tissu à fleurs. Rien d'autre, si je me souviens bien. Elle était flanquée, des deux côtés, de soupentes aménagées en greniers parfaitement rangés, qui sentaient bon la naphtaline et ne renfermaient aucun trésor – des débarras plutôt que des greniers. Les objets excitants, le sabre, la carabine, étaient au sous-sol. C'était *ma* chambre, mais seul un chien en plâtre-tirelire trônant sur la commode au centre d'un napperon brodé par Tantine trahissait qu'il s'agissait d'une chambre d'enfant, et à vrai dire, quand je n'y étais pas c'était tout bêtement une chambre d'amis.

Les sorties étaient rares. De temps en temps nous allions au cinéma, le Perray. *Prince Vaillant* et *Ivanhoé* fournirent à mes rêveries un puissant aliment. J'y vis aussi un film en noir et blanc qui ne peut être *L'Heure du loup* d'Ingmar Bergman, sorti beaucoup plus tard, en 1968, mais qui baignait dans une ambiance crépusculaire, traversée de hurlements de loups. Son effet sur mon imagination fut considérable. Les frayeurs qui en résultèrent éclipsèrent celles que m'inspiraient les trains blindés d'une guerre hypothétique grondant au loin à la tombée du jour. Une fois aussi, ou peut-être deux, un ex-membre du gouvernement de Bao Dai qui s'était reconverti dans la restauration à Paris convia Grand-père et Tantine à déjeuner à la Tour de Jade. Ceux-ci m'emmenèrent. Nous eûmes droit à la meilleure table, sous un petit kiosque aménagé en forme de pagode au centre du restaurant. Notre hôte donnait du Monsieur le Conseiller à Grand-père, qui l'appelait Monsieur le Ministre. A la fin du repas la sacramentelle boîte ronde de Craven A fut apportée avec un sourire de connivence. Comme j'étais loin de Boutard et de la Saïda ! Le récit enthousiaste que je fis ultérieurement à Monette ne devait pas atténuer ses inquiétudes. N'allais-je pas la trahir à mon tour, séduit par cette vie de confort et de luxe, une chambre pour moi tout seul, un jardin, la traction de Grand-père, et au lieu de l'infâme riz au gras de chez Coin, le délicieux riz au lait de Tantine alternant avec le riz cantonais de la Tour de Jade ? Ni Monette, ni moi bien sûr n'avions aucune idée de ce que pouvait être le vrai luxe, ni même le vrai confort, et le pavillon de Sainte-Geneviève n'offrait de l'un et de l'autre que de vagues approximations. Sa crainte de me voir m'éloigner d'elle et lui préférer les Seigneurs s'ancrait dans le souvenir des humiliations de Marseille, et dans sa rancune contre Jo. Jo se souciait de moi comme de sa première chemise, mais dans l'esprit de Monette c'était lui, tout de même, qui aurait triomphé si j'avais cédé aux sirènes Châteaureynaud

qu'elle s'imaginait chantant à mes oreilles. Un incident que je lui racontai porta cette peur à son comble. C'était un dimanche matin. Je lisais, allongé sur le tapis au pied de la bibliothèque du salon, quand une voiture s'arrêta devant la maison. Des portières claquèrent, on sonna à la grille, Youpette aboya, et j'entendis Tantine m'appeler : « Tati, Tati, viens donc, c'est Jo... » Je délaissai mon livre et mis le nez à la fenêtre. Dans la rue, Jo était là, en effet, descendu d'une traction avant noire semblable à celle qui dormait au garage. Derrière lui, encore indistincte, une silhouette féminine qui ne pouvait être que Monette. Je m'élançai, quittai le salon, m'engouffrai dans le couloir, bousculai Tantine et débouchai sur le perron, pour me figer aussitôt à la vue de l'inconnue qui accompagnait Jo.

Jo savait-il que j'étais là ? Ce n'est pas certain. Je suis même presque sûr du contraire. Grand-père n'avait pas le téléphone, et si Jo l'avait appelé à son bureau rue Vivienne pour le lui annoncer, il est probable qu'on m'aurait averti à l'avance de sa venue. Le plus vraisemblable est qu'il ait décidé de faire la surprise à son père, en lui montrant sa nouvelle compagne, bientôt sa femme, et l'auto qui allait avec. Il y avait entre eux de vieux contentieux : les études avortées de Jo, ses traîneries sur les quais de Brest, sa vie désordonnée avant et après l'Allemagne, le premier mariage perçu comme une mésalliance, le divorce, les abandons de famille répétés... Jo n'était sans doute pas mécontent de prouver à son père qu'il faisait son chemin, car sa situation avait évolué de façon foudroyante depuis sa rencontre avec Lucienne.

Après avoir gagné sa vie de diverses façons, électricien, photographe itinérant en Algérie, surveillant dans un collège professionnel, prestidigitateur, garçon de piste dans un cirque, et j'en ignore sans doute, Jo était devenu afficheur. Quand le maître nous demandait, dans les écoles où je faisais de brèves apparitions, la profession de nos parents, j'écrivais sur la demi-feuille ad hoc *Mère aide-comptable*, ce qui n'était pas faux, et *Père publiciste*, ce qui n'entretenait qu'un lointain rapport avec la réalité. Dans mon esprit le mot signifiait que Jo « travaillait dans la publicité », et après tout *publiciste* peut désigner, abusivement selon le dictionnaire, un publicitaire. C'était ce que je voulais dire, et je ne mentais qu'à moitié, dans la publicité Jo portait les rouleaux d'affiches, le seau de colle et le balai. Il avait commencé à coller pour Amar, le cirque au sein duquel il avait d'abord travaillé comme garçon de piste, peut-être après avoir tenté de s'y faire embaucher comme prestidigitateur ? Puis il était entré chez Voilqué, et c'est là, peut-on penser, qu'il rencontra Lucienne à l'occasion d'une campagne d'affichage pour une importante firme de cosmétiques dont elle dirigeait la publicité. Avec elle, sa vie changea. Le pousseur de balai prit du galon et le va-nu-

pieds de l'aplomb. Commença alors ce qui fut peut-être la période la plus prospère de son existence. Jouissant d'une belle position, Lucienne le hissa vers elle. Il devint chef d'équipe, puis patron d'une entreprise indépendante d'affichage, il roula traction, rêva d'une Maserati et d'un nouveau bateau pour remplacer la périlleuse barcasse, faisant eau de toutes parts, avec laquelle il sillonnait la rade de Brest. J'ai navigué, le mot est fort, à bord de cette épave grisâtre et ventruée, tout juste flottante. Armés de boîtes de conserve, Annick, Yvon et moi, relégués dans la cale, écopions de Porsguen à Tinduff et retour... Jo dut faire son deuil de la Maserati, mais le nouveau bateau de ses rêves, un joli cotre baptisé *Motutunga*, se matérialisa bel et bien. Lucienne n'y était pas étrangère. Comme Monette et d'autres, elle aima Jo « éperdument », mais à la différence de ma mère qui l'avait réclamé, à l'instant des désillusions elle refusa le divorce, alors qu'il aurait été prononcé aux torts éclatants de Jo. Cinquante ans après, a-t-il fini par l'être ? Jo ayant depuis fondé d'autres foyers et donné naissance à plusieurs autres enfants, j'incline à penser que Lucienne s'y résigna, sans pouvoir en jurer.

A l'évidence, ce jour-là, Lucienne fut aussi décontenancée que moi. Plus âgée que Jo (la suivante, Arlette, serait nettement plus jeune), blonde, d'aspect un peu languide, elle souffrait ce jour-là d'un rhume de cerveau qui la contraignait à garder sans cesse un mouchoir au poing... Mais à la réflexion, chaque fois que je me la représente à Sainte-Genève ou en Bretagne, je revois ce mouchoir dans sa main et son nez rougi. Sinusite chronique, ou larmes incessamment anticipées ? Jo allait la tromper ni plus ni moins que les autres.

J'écrivis le lendemain à Monette, et le récit de l'aventure provoqua chez elle inquiétude et colère à la fois. Dans sa prospérité nouvelle, et profitant de la maladie qui la retenait loin de moi, Jo allait-il tenter de m'arracher à elle ? Crainte romanesque et vaine, elle aurait dû mieux le connaître, mais ce fantasme douloureux, variante des soupçons qu'elle nourrissait à l'égard de Grand-père et Tantine, allait la poursuivre longtemps. Son irritation était mieux fondée ; Jo roulait voiture, parlait d'acheter un yacht, mais oubliait la pension alimentaire qu'il nous devait. Sans doute aussi, malgré qu'elle en eût, ressentait-elle du dépit à l'annonce d'une liaison suivie, avec présentation à la famille, et donc susceptible de déboucher sur un remariage – ce qui ne tarderait pas, en effet. Monette pouvait mépriser les « poules » peuplant la vie de Jo ; là c'était autre chose, une épouse potentielle, une remplaçante, influente et riche, au moins aisée, apte à combler ses désirs, situation, auto, bateau de plaisance...

Vint la fin de l'année scolaire. Je n'avais pas fait d'étincelles. Comme naguère pour l'apprentissage de la lecture et pour la même

raison peut-être j'étais à la remorque en arithmétique, et la géométrie non plus n'allait pas toute seule. Cependant, contrairement au premier, ces retards-là ne seraient jamais vraiment comblés. Avec l'algèbre ce fut encore pire. Même au lycée, la règle de trois devait constituer mon horizon indépassable en matière de sciences exactes, j'étais destiné à demeurer toute ma vie un analphabète mathématique.

Le séjour de Monette à Cannes allait s'achever. A la rentrée, je retrouverais la rue Boutard. Sans regrets ? Monette eût été heureuse de savoir que je ne me posais pas la question. Si je me sentais bien à Sainte-Geneviève, je n'avais pas oublié le pacte à vie signé avec Monette sur l'avenue de Neuilly. J'avais à présent deux chez moi, dont l'un plus confortable et moins vertigineux que l'autre, mais le principal restait à Neuilly, auprès de Monette. Pour l'heure, à vrai dire, une seule chose comptait : c'était l'été, Grand-père, Tantine et moi partions pour la Bretagne.

J'ai longtemps pensé, et je me suis complu à croire que j'avais été conçu à Porsguen. Cette illusion reposait sur l'existence de trois photos prises là-bas avant ma naissance. La première représente Monette, souriante, en train de pousser à la mer une barque. Sur la deuxième, prise un autre jour car elle ne porte pas les mêmes vêtements, au retour de la pêche elle exhibe deux beaux merlans ; une mention manuscrite précise leur taille : 40 cm. La troisième montre Jo dans un halo de soleil, debout en maillot de bain à la proue de la barque, beau comme un dieu sans mentir. La mer est étale, à peine ridée, comme elle pouvait l'être au mouillage très abrité du palud. Ces trois clichés noir et blanc, minuscules, aux bords dentelés, ont quelque chose d'édénique : Adam et Eve au paradis marin... Conçu là-bas, cet été-là, je devenais consubstantiel à ce lieu si cher à ma mémoire, j'en émanais magiquement. *Nature boy, strange enchanted nature boy...* Or, en bonne logique, ma naissance à la fin septembre 1947 fait remonter ma conception au début janvier de la même année. La présence de mes parents à Porsguen à cette date paraît très improbable. Qu'y auraient-ils fait ? L'hiver, la maison sur la pointe devait être inhabitable. Et d'abord, à la lumière de quelques confidences de Monette, rétablir la suite des événements ne présente guère de difficulté, pour une fois. Courant 1945 Monette et Jo se rencontrent et se fréquentent. A l'été 1946, Jo propose à Monette de partir en vacances ensemble. Il se fait fort de lui montrer le paradis, dont il connaît l'emplacement depuis son enfance : c'est au bord de la rade de Brest, au bout du troisième doigt de la presqu'île de Plougastel, à cinq kilomètres du bourg de Plougastel-Daoulas. Monette qui vit chez Fine et Bédard demande à Fine son autorisation. Elle a vingt-quatre ans, mais on n'est pas encore aujourd'hui. Fine refuse. Monette passe outre et découvre en effet le paradis. A son retour, quand elle sonne à la

porte de la Saïda, Fine ouvre et, sans un mot, pose à ses pieds sa valise avant de lui refermer la porte au nez. La morale n'est peut-être pas seule en cause. Avec Bédard qui se faisait porter pâle pour un oui pour un non, la paye de Monette aux Laiteries Parisiennes n'entrait pas pour rien dans le budget familial. On est un peu dans Zola. La Maheude de *Germinal* ne fait-elle pas le même coup à sa fille Catherine, quand celle-ci se met en ménage avec Chaval ? Sur ces entrefaites Monette et Jo trouvent à se loger rue Boutard. C'est donc là, en janvier 1947, au fond du ténébreux couloir du 8^e étage, dans la « chambre d'avant » selon toute vraisemblance, et non dans la lumière tamisée du paradis finistérien, que prend place l'acte de chair crucial. Dommage. Je me voyais bien en enfant mystique de la vague et du roc, et d'ailleurs je l'ai été malgré tout, « quelque part », d'une certaine manière, au long de mes vagabondages là-bas, en sandalettes en plastique et boxer-short, sous la pluie fine qui m'ondoyait en passant. Ce qui changeait tout, sur ces grèves, par rapport à toutes les plages imaginables, ce qu'elles avaient de réellement édénique, c'était la solitude. Il fallut attendre les années 60 pour que des intrus mêlent leurs pas aux nôtres. Tout commence entre les deux guerres. Grand-père trouve à louer pour les vacances, chez des fermiers, les Larreur, une maison sise à l'écart de la ferme, sur une pointe surplombant la mer. Albertine connut-elle Porsguen ? Et Françoise, la sœur de Jo, que je ne vis qu'en une seule occasion, après la mort de Grand-père ? Peu importe, elles n'appartiennent pas à la légende du lieu, elles n'entrent pas dans la nomenclature sacrée des élus. Dès l'origine, dès que le nom de Porsguen fut prononcé devant moi, ce fut avec un accent de ferveur qui marqua à mes yeux son caractère mythique. Il y avait Porsguen d'un côté, et de l'autre le reste du monde, pauvre faute-de-mieux où l'on était réduit à végéter entre deux étés là-bas.

Dans la traction, j'entonnai peu après le départ : « Ma poule n'a plus que 575 poulets, elle en a eu 576... » On me pria de changer de disque avant Montlhéry. L'Eden se méritait. Avant les autoroutes, il fallait dix bonnes heures pour l'atteindre. Nous ne partions qu'à trois, plus la chienne, mais la voiture était chargée comme pour un nouvel Exode. Literie, butagaz et batterie de cuisine, il fallait emporter à peu près tout. La maison de la pointe n'était guère qu'un toit. Le rez-de-chaussée au sol de terre battue ne renfermait qu'un âtre et un évier de granit, une table flanquée de deux maies, et une enfilade de lits-clos désaffectés abritant cannes à pêche et haveneaux. Un escalier en bois, étroit et raide, courant sur un des murs, permettait d'accéder à l'étage, d'un seul tenant lui aussi, où étaient entreposés quelques paillasses et lits de camp. La pénombre baignait en permanence les deux niveaux, car les fenêtres, une en bas, une en haut, étaient petites. Il en allait de même de l'installation électrique : une ampoule en haut, une en bas,

aucune prise. Le toit était d'ardoise, sans aucune isolation, ce qui rendait la maison inhabitable en dehors de l'été. Seule la présence de l'âtre et de l'évier distinguait la bâtisse des granges de la ferme. Par fortes pluies, et elles ne manquaient pas, même en été, l'eau passait sous la porte et transformait en borborygmes la terre battue du rez-de-chaussée. C'était la seule eau qui entrât toute seule au logis. N'eût été le décor et les odeurs campagnardes, on se serait cru rue Boutard, car pour la cuisine et la toilette, il fallait aller chercher l'eau au puits ou au lavoir, qui n'étaient pas tout près. On en chargeait la main-d'œuvre infantine. Seaux et brocs ! A tour de rôle, mes cousins et moi, rejoignant Cosette à Montfermeil, nous nous mouillions les pieds et nous meurtrissions les chevilles.

Porsguen était une odeur, un océan d'odeurs plutôt, dans lequel nous nous immergions dès la première seconde, en descendant de la voiture. Dès l'abord, en arrivant devant la ferme, il était impossible d'ignorer l'odeur du tas de fumier qui occupait le centre de la cour. C'était un tas de fumier de chromo, ou d'illustration d'abécédaire. Un coq y prenait la pose. Du poulailler tout proche, sans doute jamais nettoyé depuis la mort du paterfamilias et le renoncement de la mère agonisant lentement dans son lit-clos, s'exhalaient des relents de fiente. Ils ne parvenaient pas cependant à masquer tout à fait le souffle glacé du puits engoncé dans son lierre, dangereusement voisin du tas de fumier aurait estimé un hygiéniste. De l'écurie provenaient des odeurs de sueur et de crottin. La bouse de vache quant à elle était partout. A ce concert l'homme ajoutait sa note aigre. Si l'on pénétrait chez les fermiers, des frères âgés qui vivaient sans femmes, et sans eau courante eux non plus, on était pris à la gorge par des remugles de vieux linge sale et de baratte oubliée. Du côté d'une ancienne porcherie qui servait de lieux d'aisances, on pressait le pas... Mais avec ces perceptions inaugurales, les plus agressives, on n'avait fait que mettre un pied dans le labyrinthe. D'autres émanations, plus subtiles, perçaient sous les premières et s'imposaient à leur tour à mesure qu'on s'acclimatait. Le parfum des pommes conservées sur des claies dans une des granges, mais aussi celui des fruits pourris qui jonchaient les vergers. Devant la maison de la pointe, celui de l'herbe d'abord haute et vierge puis foulée par nos jeux, celui de la tignasse de bruyère et d'ajoncs couronnant le front de la falaise. A l'intérieur, le renfermé des lits-clos, la suie de la cheminée et la cendre de l'âtre, en haut la poussière du plancher, le foin des paillasses. En arrière-fond de tout cela, la Grande Haleine, le vent salé de la mer toute proche.

Sur le flanc de la ferme, deux chênes majestueux dessinaient un arc de triomphe s'ouvrant sur une immense prairie. Celle-ci, divisée en deux par une haie, dévalait vers la grève. Par moments une grande jument grise s'y ébattait, soulevant sous son galop des mottes de terre

et d'herbe grosses comme des têtes d'enfant. La plage n'était pas belle, composée d'un sable grossier mêlé de cailloutis, semé de blocs hirsutes. De l'autre côté de la pointe, sur la gauche, un chaos de roches éboulées d'une modeste falaise précédait une anse envasée où Jo mouillait ses bateaux, la barcasse des photos, puis l'espèce de vaisseau fantôme qui faillit plus d'une fois nous noyer tous, puis *Motutunga*. En retrait de cette anse s'étendait un palud parcouru de bras d'eau limpide sur un fond de vase noirâtre. On y accédait soit par la plage, soit, à marée haute, par l'intérieur des terres. On empruntait alors un chemin creux longeant des prairies cliquetantes de myriades de criquets, des vergers laissés à l'abandon par l'incurie des Larreur. Incurie, le mot est à la fois approprié et injuste. Le domaine était vaste, trop vaste pour deux hommes vieillissants qui travaillaient encore à peu près comme au XIX^e siècle. Ils avaient tout de même un tracteur d'avant guerre, et une énorme batteuse potentiellement infanticide. Les jours de battage, sa longue courroie sans carter, tournant à toute vitesse, ne demandait qu'à happer les imprudents. Les voisins et cousins des Larreur de Porsguen Vraz, les Maléjacques de Porsguen Bihen, ne s'étaient pas laissé distancer par la marche du temps et du progrès technique. La différence, c'est que les Maléjacques s'étaient mariés. Leurs femmes n'entendaient pas vivre comme les sauvages de la ferme à côté. Elles avaient exigé le gaz et l'eau courante, des gazinières et des machines à laver, des trayeuses électriques et des moissonneuses-batteuses, et des voitures pour aller au marché ou à l'église de Plougastel tout juste relevée après les bombardements alliés. A Porsguen Vraz, le père était mort, bientôt suivi par l'un des fils, Job, et le temps s'était figé. J'ai entrevu Job, je n'ai connu la mère Larreur que grabataire. Elle habitait son lit-clos. Les deux fils qui lui restaient, Jakez et Fanch, tous deux bretonnants, tous deux célibataires, sombraient lentement dans le vin d'Algérie, Fanch surtout. Jakez, l'aîné, émacié, édenté comme son frère, mais beaucoup plus malin, tenait mieux ou buvait moins. C'était à lui que Grand-père réglait la location de la maison, les œufs, les poulets du dimanche, le beurre de baratte. Jo les connaissait depuis toujours. Tout jeune il avait chaviré avec Fanch à bord de sa première barque. Récupérés par des coquilliers de Tinduff, ils avaient échappé de justesse à la noyade. Jakez fumait, son frère chiquait. La joue déformée par la chique, jurant, titubant au cul des vaches, crachant partout des jets de salive brune, Fanch était aimé de nous, les enfants, qui n'étions pas loin de voir en lui l'un des nôtres, mais les femmes le craignaient. Tantine et Tante Jeannette ne le trouvaient pas si enfantin que ça et estimaient qu'il s'intéressait un peu trop à Annick. Et puis il y avait l'alcool qui lui brouillait l'esprit. Quand, ayant éclusé ses litrons à étoiles, il venait réclamer à boire à la pointe, si les hommes

de la famille étaient à la pêche elles se barricadaient. Un jour, il attaqua la porte à la hache. A leur retour Grand-père et son frère Yves allèrent parler à Jakez, qui chapitra l'ivrogne.

L'âme de Porsguen, c'était Jo, sans doute parce qu'il y avait séjourné enfant le premier, comme si le domaine tout entier, la ferme et les champs, les grèves, le palud et la mer, n'étaient que ses souvenirs projetés hors de lui et redevenus réalité. Escaladant les rochers, arpentant les prairies, explorant le marais traversé de bancs de mulets semblables à des volées de flèches d'argent, nous ne faisons que marcher sur ses traces et revivre ses vacances d'avant guerre. Partout il nous avait précédés. Lui non plus, comme Fanch, n'était pas vraiment un adulte, du moins le percevions-nous ainsi, et non seulement nous. Le jour où, avec le plus grand sérieux, il nous emmena à la chasse au *que-dalle-aux-yeux-bleus*, qui n'était ni plus ni moins qu'une sous-espèce de dahu, les vrais adultes échangèrent un regard entendu. Nous partîmes en début d'après-midi pleins d'espoir et rentrâmes à la nuit bredouilles et fourbus. Toujours est-il qu'en la présence de Jo un vent d'aventures soufflait sur la pointe, aussi son arrivée était-elle attendue avec impatience. Avec lui on allait chasser, tirer de vraies balles, ce que n'autorisaient pas Grand-père ni Tonton Yves, poser des pièges à glu pour tenter d'attraper des bouvreuils, pêcher en mer, jouer à des jeux violents incluant attaques de nuit et captures d'otages... Dès l'aube du jour prévu pour son arrivée, on guettait sur la mer l'apparition de *Motutunga*. Chaque fois qu'une voile grossissait au loin, s'arrachant les jumelles des yeux, on donnait son avis : c'était lui, ce n'était pas lui, il serait là avant telle heure... Son mariage avec Lucienne lui avait permis de créer son affaire, « Affipro, l'affichage en profondeur ». Il lui arrivait de venir à bord d'une insolite voiture américaine, une Nash Suburban Woodie bleue, à portes en bois, avec laquelle il effectuait ses tournées. Par la suite, pour les besoins d'Affipro, il commença à constituer une flotte d'ID 19 break, mais fit faillite avant d'avoir pu réaliser pleinement son rêve.

La maison de la pointe était le plus souvent bondée. Entre Grand-père, Tantine et moi, Yves, Jeannette, Yvon, Annick, et les Saint-Laurent, l'étage-dortoir était comble. Jo s'installait avec Lucienne, et plus tard avec Arlette, dans la moins délabrée des « petites maisons » à demi abandonnées de la ferme-hameau. Pour isoler leurs matelas pneumatiques du plancher vermoulu, il étalait sur le sol de grandes affiches publicitaires pour les piles Leclanché ou pour les conserves Saupiquet.

Si je partageais l'excitation générale à la pensée des plaisirs qu'apportait chaque été la venue du héros, mes rapports avec lui demeuraient sous le coup des imprécations maternelles. C'était inconfortable, pour lui comme pour moi. Il pressentait mes réticences,

je devinais son embarras. Nous nous parlions peu, comme *interdits*, nous bornant autant que possible à des échanges utilitaires, s'il fallait décharger le *dilwick* (Dieu sait où il avait déniché ce mot-là), robuste caisse de bois montée sur patins et bonne à tous usages, ou préparer encore plus de *shronk* en vue de la pêche du lendemain. Le *shronk*, mélange nauséabond de denrées putréfiées pouvant appâter le poisson, se pilait traditionnellement dans un casque allemand dont le propriétaire était censé dormir à jamais sous le tas de fumier de la ferme. Sommairement nettoyé, il retrouvait sa première destination quand je jouais à la guerre.

Sur la situation, Jo n'eut jamais un mot d'explication, ni pour me dire que si les choses étaient ce qu'elles étaient entre lui et Monette, elles ne devaient pas affecter nos rapports... Le drame était qu'il ne s'en était jamais instauré aucun entre nous. Nous nous côtoyions quelques jours en vacances, ou bien il passait voir son père à Sainte-Geneviève, et il pouvait se trouver que je sois là, ces rencontres ne tiraient à aucune conséquence particulière. Nous faisons l'un et l'autre comme si de rien n'était. A deux reprises pourtant la réserve dans laquelle nous nous cantonnions vola en éclats. La première fois, ce fut à l'occasion d'une bagarre pour rire entre enfants et adultes, sur l'herbe de la clairière, devant la maison de la pointe. J'ai déjà décrit cette scène, dans une nouvelle intitulée *Mer belle à peu agitée*. Elle occupe dans mes souvenirs une place si importante que je ne puis que la relater à nouveau ici, en la dépouillant des enluminures de la fiction. C'était une tradition de l'endroit, que ces empoignades sans merci. Grand-père s'y refusait, mais Jo et Yves y sacrifiaient de bon cœur. Jo était seul pour nous affronter ce jour-là tous les trois, Yvon, Annick et moi. Nous étions déchaînés. Les poitrines haletaient, les yeux brillaient, chaque coup porté ou reçu décuplait notre fougue. Face à trois gamins surexcités Jo avait fort à faire pour ne pas se laisser submerger. Soudain, comme je me relevais à moitié étourdi d'une bourrade qui m'avait envoyé rouler, je trouvai Jo renversé contre le *dilwick*, momentanément débordé par la furia d'Yvon et d'Annick. Alors j'ai fermé mon poing, et je l'ai frappé. Il a crié, de surprise et de douleur, et a craché un peu de sang. Il y a eu un moment de silence et d'immobilité, puis, sans se concerter, mes cousins ont lâché Jo et se sont sauvés. Je n'ai pas songé à m'enfuir. Jo s'est emparé de moi. Tout en rappelant les coutumes cruelles des Hurons du Finistère et les traitements atroces qu'ils infligeaient à leurs prisonniers, il m'a attaché à un arbre. Puis il a écrasé sur mon visage une pomme pourrie avant de s'éloigner à grands pas, en m'abandonnant à mon sort.

Une fois, une seule et unique fois en toutes ces années, nous abordâmes de vive voix la situation. Nous ne fîmes que l'effleurer, à

dire vrai. Je nous revois, face à face à l'entrée de la prairie, dans l'ombre des deux grands arbres tutélaires. Je ne sais plus à quel propos, il fut soudain question de Monette, et Jo me dit : « Tati, il faudra bien que tu choisisses un jour... » Ma réponse fut automatique : « Mais papa, c'est tout choisi ! » Et certes, ma loyauté vis-à-vis de Monette était absolue. Mais à l'instant même où je lui faisais cette fière réponse, j'avais le sentiment de répondre à côté. J'avais feint de comprendre qu'il me demandait de choisir entre eux... dans un avenir d'ailleurs soigneusement indéterminé. En réalité c'était très peu probable, c'était même absurde. Alors quoi ? Qu'avait-il voulu dire ? Rien, rien de spécial peut-être. Peut-être avait-il lancé ça à défaut d'autre chose, sans attendre de réponse, pour clore une conversation d'ailleurs si brève qu'elle ne méritait pas ce nom. Ou alors ce n'était pas entre Monette et lui qu'il me faudrait un jour choisir, hypothèse effectivement risible, mais entre deux attitudes devant la vie. Se plier à la loi commune, accepter les renoncements qu'elle implique, « se sacrifier », ou bien s'en affranchir, jeter par-dessus bord tout ce qui nous entrave et ne renoncer à rien de ce qui nous exalte, sacrifier plutôt les autres que nous-mêmes. C'était là le choix qu'il avait fait pour sa part.

Nous vivions donc à Porsguen Vraz comme des Hurons, dans la fiction d'un Age d'or éternel. Quand les premiers hommes blancs (les premiers vacanciers, car nous ne nous considérions pas comme tels, mais comme de vrais aborigènes) apparurent sur nos terres sacrées, nous leur fîmes la guerre. Nous le sentions confusément, en permettant à des « campeurs » de planter leur tente sur *notre* prairie, Jakez avait introduit un ferment destructeur dans cet univers jusqu'alors parfait. En conséquence, nous leur jetâmes des pierres. Je n'invente pas cela après coup : notre chimère était explicite, nous rêvions de territoire interdit, de principauté huro-finistérienne, de frontière barbelée sur laquelle nous aurions monté la garde. Un grand rêve de virginité baignait Porsguen tout entier. Le monde là-bas était encore neuf. Longtemps les seuls de notre sorte à l'arpenter, nous oubliions aisément que nous n'y étions que des hôtes payants. Les adultes nous laissaient nous complaire dans cette amnésie et cette illusion sans les partager tout à fait. Dans l'imaginaire, nous possédions, et donc nous *étions* Porsguen. L'isolement dans lequel nous vivions, à peine démenti par quelques rares silhouettes, un paysan aperçu de loin en haut de son champ, une Bigoudène en coiffe grattant le sable en quête de palourdes, permettait cette identification. Celle-ci était d'autant plus aisée qu'il nous semblait pouvoir vivre là en autarcie. Comme aux temps originels, la nature faisait mine de pourvoir à tous nos besoins. Bien entendu, Grand-père et Tonton Yves

se rendaient chaque semaine au marché à Plougastel, mais nous n'y prenions pas garde. Les vergers que nous traversions regorgeaient de fruits, les légumes et les poulets des Larreur nous paraissaient tomber du ciel ainsi qu'une manne, et surtout, la mer nous dispensait ses largesses. Nous aussi nous allions aux palourdes et aux coques. Nous en ramenions de pleins seaux. Jo rapportait de ses plongées sous-marines de gros oursins blancs, orangés, mauves, des coquilles Saint-Jacques dont nous dévorions des poêlées. Aux grandes marées, nous prospections les flaques, les bancs de sable et les rochers à découvert, et revenions lourds d'un butin de soles et de crevettes, de dormeurs et de galatées. Nous maraudions en toute ingénuité le premier parc à huîtres qui s'était implanté du côté de Rossemeur. Quand nous partions pêcher en barque, maquereaux, chinchards et merlans attirés par le schronk se battaient pour mordre à nos hameçons. Nous mangions jusqu'aux berniques, cuites sur des pierres plates, et face à Rostiviec prospéraient de gros solens ventrus dont le goût de vase ne nous décourageait pas.

Pour les besoins d'Affipro, ou pour d'autres raisons qui ne regardaient que lui, Jo s'absentait souvent. Il partait en voiture, laissant *Motutunga* mouillé devant le palud. Nous disions *Motutunga*, sans article, comme s'il s'agissait d'une personne ou d'un animal et non d'une chose. A marée basse le cotre reposait sur ses béquilles et était accessible à pied. Souvent, au cours de mes promenades solitaires le long de la côte, mon harmonica en poche, je montais à bord, m'introduisais dans la cabine et m'allongeais sur une des couchettes. Je piquais un livre sur la galerie servant de bibliothèque. Elle abritait pour l'essentiel des livres de mer et des récits de voyages. J'aurais encore juré, en écrivant ce qui précède, avoir découvert là *Archipel des Galapagos* de Christian Zuber, mais Internet qui rafraîchit toutes les mémoires stipule que ce livre parut en 1961. J'avais alors quatorze ans ; il me semble que c'est trop tard de plusieurs années, je ne m'y revois pas si grand. Une fois de plus la perspective fait défaut, c'est comme si le passé se donnait à moi sans profondeur de champ, dans une planéité, une simultanéité fallacieuse. Alors *Naufragé volontaire*, de Bombard, ou *L'Expédition du Kon Tiki* d'Heyerdahl, ou *Les Explorations polaires* de Paul-Emile Victor ? Le souvenir exact de ce que je lus dans la cabine de *Motutunga*, le jour qui cristallise toutes mes intrusions, s'est enfui à jamais. Ce jour-là, en quittant le bord avec quelque précipitation pour regagner la terre à pied avant le retour de la marée, outre les traces de mes sandales boueuses, j'oubliai sur le pont mon harmonica, qui signait mon forfait s'il était besoin. Quand il découvrit l'état dans lequel j'avais laissé le pont et la cabine, Jo laissa éclater sa colère. Nul doute n'était permis quant à l'identité du

coupable, la pointure des empreintes et la présence de l'harmonica m'accusaient sans ambiguïté. Je fis pour la première et la dernière fois l'expérience d'une vraie algarade paternelle. C'est peu dans une vie, n'empêche que celle-ci me parut de trop, sans compter que dans sa rage purificatrice Jo avait inondé le pont salopé à grande eau et que mon harmonica était fichu. De part et d'autre les dégâts dépassaient de loin leur matérialité apparente. Investissement pour investissement, ce bateau c'était lui, cet harmonica c'était moi. Toutes nos rencontres menaient décidément à la même impasse. Souillure contre rouille. Pomme pourrie contre nasarde : « Mais papa, c'est tout choisi... » Tout n'était pas fini entre nous mais tout était compromis.

A la rentrée, Monette revenue de son exil salubre, je regagnai la rue Boutard et réintégrai Coin, demi-pensionnaire cette fois. Monette allait beaucoup mieux. Si elle s'était fait du souci pour moi (elle n'avait pas fini de s'en faire !) le soleil de Cannes, les baignades, la camaraderie de ses compagnes de cure n'en avaient pas moins eu raison de sa Dépression. Elle tenait la comptabilité d'une maison de confection du X^e arrondissement. La famille du fondateur, Léon Kitmacher, avait payé un lourd tribut à la folie meurtrière nazie durant les années noires, et l'entreprise à présent dirigée par son fils, « M. Albert », employait nombre de rescapés et d'enfants de disparus. Il en allait de même des façonniers à domicile dont Monette, pour payer les trimestres chez Coin, effectuait le week-end la comptabilité au noir. Le coupeur devant sa table, la piqueuse à sa machine, sortaient de la nuit et du brouillard. Monette entendait leurs histoires, qu'elle me racontait ensuite. Celle d'un couple, qui eut son prolongement et sa conclusion après la guerre, me frappa plus particulièrement. Déportés l'un et l'autre, ils avaient échappé de justesse à la chambre à gaz et travaillaient chez Kitmacher, lui tailleur, elle mécanicienne. Ils devaient mourir ensemble un hiver, asphyxiés durant leur sommeil par les émanations d'un appareil de chauffage défectueux. Une pièce me fascinait, quand, certains jeudis, j'accompagnais Monette à son travail (elle était ainsi plus tranquille). C'était la réserve. On me laissait y jouer, à condition que j'enlève mes chaussures. J'escaladais alors les énormes rouleaux de tissu entreposés à même le sol, comme si j'avais couru sur les vagues immobiles d'un océan gris fer. Ou bien je m'allongeais et m'endormais, bercé par la musique des ciseaux et des machines à coudre.

Je ne m'étais pas lié avec le petit voisin joufflu de Sainte-Geneviève au-delà des premiers jours où il m'avait cornaqué, et je ne m'étais pas fait là-bas d'autres amis. A Neuilly, dans la classe de M. Rossignol, j'en eus plusieurs : Dupré, Mercier, Perrin... Dupré était un gamin fluet, volontiers rageur, au visage pâle semé d'éphélides, et Mercier avait

des traits délicats, un peu biche. Mon préféré était Perrin. Avec Perrin, nous nous promenions de long en large dans la cour de la pension, et nos échanges péripatéticiens portaient de façon obsessionnelle sur les poitrines féminines.

Je fus baptisé tard. Depuis ma naissance, Monette avait eu autre chose à penser. Elle décida qu'il était temps de combler cette lacune et m'inscrivit au catéchisme. Toutes les semaines, au fond d'un sépulcral appartement situé au voisinage de la pension, nous étions une demi-douzaine de retardataires à recevoir l'enseignement d'une dame d'œuvres replète. Je me laissai baptiser distraitement. La cérémonie eut lieu en l'église Saint-Jean-Baptiste, à Neuilly, où j'eus pour parrain et marraine Lucien et Yvonne. On m'offrit une montre que je cassai bientôt. Un incident ne fit pas peu pour m'éloigner encore d'une religion par laquelle je ne me sentais guère concerné. Ce devait être ma première confession après mon baptême, et j'attendais, assis sur un banc avec d'autres jeunes pécheurs, mon tour de prendre place dans le confessionnal. Nous causions, et je ne sais quelle mouche me piqua, j'exprimai soudain à haute voix les vues que je me découvrais sur la confession. Il s'agissait selon moi de bien réfléchir, et de s'en tenir à ce qu'on avait vraiment fait de mal, sans se charger de tous les péchés du monde. Il faut croire que le jeune abbé qui nous confessait à la chaîne n'écoutait que d'une oreille son pénitent en cours, et qu'il gardait l'autre tendue vers l'extérieur, car il jaillit comme un diable du confessionnal et me foudroya d'une diatribe furieuse : « Toi, là, arrête de faire ton hypocrite ! » Hypocrite ? Il aurait pu m'enjoindre de cesser de dire des sottises ou de faire l'imbécile, je l'aurais admis, mais l'hypocrite ? « Mon hypocrite », qui plus est. Comme si l'hypocrisie était ma caractéristique, ma marque, en quelque sorte ma spécialité. Avait-il perçu dans mes considérations sur la confession quelque ferment d'hétérodoxie, voire d'hérésie ? Il était bien bête, alors, d'aller chercher ça chez un gosse. La vérité m'est apparue des décennies plus tard : on était vers 1954, à Neuilly, j'étais fils de divorcée, et ce serviteur du Christ qui le savait n'attendait rien de bon de moi.

Un jour de 1955, Monette m'habilla en dimanche et me conduisit au rendez-vous que nous avait fixé Jo. C'était dans une de ces périodes où il s'acquittait de la pension alimentaire. Peut-être admonesté par Grand-père, il avait consenti à « s'occuper un peu » de moi. Il avait été convenu qu'il me prendrait avec lui un après-midi, de temps à autre, quand il serait de passage à Paris. Le lieu du rendez-vous n'était pas banal, car Jo était venu à Paris par voie d'eau, en remontant la Seine depuis Le Havre à bord de *Motutunga*. Il s'était amarré près du pont de Grenelle, ou peut-être de Bir-Hakeim, je ne sais plus. Je me rappelle qu'aucun autre voilier n'était amarré à proximité. Jo devait squatter l'emplacement et attendre sans se biler qu'on vienne l'en déloger, ça lui ressemblait assez. Nous descendîmes sur le quai, Monette et moi. Jo nous attendait dans la cabine. Vêtu d'une robe de chambre en tissu pyrénéen, il était en train de cuisiner sur son réchaud à gaz une poêlée de risotto à la tomate. Entre Monette et lui l'entrevue fut brève ; on n'était plus au temps des rabibochages, mais de l'observance d'un droit de visite conditionné par le règlement effectif d'une pension alimentaire. C'était l'hiver. Blême de froid ou de contrariété, Monette m'embrassa et s'en fut, m'abandonnant à Jo pour l'après-midi.

J'avais dû déjeuner avec Monette, car je n'ai pas souvenir d'avoir goûté au risotto de Jo. Il en avala une assiettée, s'habilla et m'emmena au cinéma. Nous vîmes *Le Triomphe de Buffalo Bill*. Cette date péremptoire, 1955, c'est ce film qui me l'a fournie, sinon j'aurais été incapable de la préciser. Puis, sur les Champs-Élysées, nous entrâmes dans une librairie. C'était une époque où il y avait encore des librairies sur les Champs-Élysées. Jo voulait m'offrir un livre. Je n'y voyais pas d'objection, bien au contraire. Il cherchait un titre en Rouge et Or, ou dans la collection Idéal-Bibliothèque, tandis que je louchais sur un énorme bouquin retraçant la Seconde Guerre mondiale, abondamment illustré de photos de forteresses volantes et de chars d'assaut. Dévoré de convoitise, je fis de mon mieux pour attirer son attention sur l'ouvrage. Jo finit par le prendre en main. Son regard s'arrêta sur le prix, et je l'entendis murmurer, comme il le reposait : « Il y en a qui ne s'emmerdent pas ! » J'en fus mortifié. Je coûtai trop cher. Rien d'autre ne me plut. Nous sortîmes de là sans avoir rien acheté. Je ne crois pas que nous soyons retournés ensemble au bateau. Monette dut me récupérer dans un café des Champs-Élysées, ou peut-être Jo me raccompagna-t-il jusqu'au pied de l'immeuble, rue Boutard.

Je ne me souviens que d'une autre sortie de ce genre avec Jo, beaucoup plus tard, en 1962. Nous vîmes *La Conquête de l'Ouest* au Cinérama, et Jo m'offrit – c'était Noël – une guitare d'étude chez Paul Beuscher. Je ne fis jamais l'effort de tirer le moindre son audible de cette guitare, moi qui allais ensuite collectionner ces instruments et

m'exprimer dessus jusqu'à un âge avancé, avec une constance sans espoir.

Une certaine année, à Porsguen puis à Sainte-Geneviève, je me montrai morose et capricieux. Je n'étais pas encore entré dans le pot au noir de l'adolescence, mais je prenais de l'avance sur l'âge ingrat, ingurgitant le contenu entier d'un bocal de cornichons par défi, me chamaillant sans cesse avec Yvon et Annick, et traitant les adultes de haut. Peut-être avais-je des excuses ; j'étais mal assis dans la vie, et je m'agitais sur mon siège inconfortable. J'allais constater qu'il était de surcroît précaire. Je déçus. Mon statut d'assisté ne m'autorisait pas de tels dérapages. Grand-père estimait remplir ses obligations vis-à-vis de son petit-fils en m'accueillant chez lui, à demeure durant la maladie de Monette, puis lors des vacances d'été et d'hiver, mais il n'était pas prêt à tolérer mes écarts et mes insolences. Le jour où, aiguillonné par mon démon, je tranchai avec un Opinel la cordelière tenant lieu de rampe dans l'escalier de Sainte-Geneviève, je me l'entendis signifier vertement. « Qu'est-ce que tu te crois, ici ? » C'était la bonne question. Qu'est-ce que je me croyais ? Qu'est-ce que je m'espérais, plutôt ? L'enfant de la maison ? J'avais été en passe de le devenir. Par ma conduite, je m'aliénais la bonne volonté du seul homme apte à se substituer à mon père défaillant.

Je ne m'en avisai que des années plus tard, tout allait comme si au début des années 50 Grand-père et sa sœur Zette s'étaient partagé la tâche de veiller sur les enfants du clan. Tante Zette, grande femme classieuse à la voix haut perchée, aux intonations affectées, était médecin anesthésiste et épouse d'un colonel d'aviation. Chez elle, dans son appartement du square Rapp à Paris, dans sa maison de campagne à Boissise, les rares fois où j'y accompagnai Grand-père et Tantine, l'odeur d'encaustique, les meubles vernis, les bibelots et les tableaux, les plantes vertes et les voilages me convinquirent que le séjour des dieux avait plusieurs étages, que le pavillon de Sainte-Geneviève n'était pas encore l'empyrée. Tante Zette adorait prendre une voix de petite fille et badiner, mais quand elle me vit fumer à treize ans, elle me déclara froidement qu'en continuant comme ça je mourrais vers la cinquantaine. Son frère Yves ayant souffert de tuberculose et été soigné en sanatorium dans l'immédiat après-guerre, elle avait pris sous son aile Yvon et Annick. Elle les emmenait chaque été dans un autre Porsguen que je n'ai pas connu, au Portugal. C'est en revenant d'un tel voyage qu'elle trouva un jour son appartement en travaux. Cloisons abattues, pièces redessinées, maçons et plâtriers en plein effort... Sa sœur Jeanne, qui vivait la plupart du temps en tournée avec sa fille Nelly, s'était installée là en son absence. Elle avait décidé, sans lui demander son avis, de réaménager l'appartement. Jeanne était un

caractère fantaisiste ; la nouvelle de son arrivée en France déclenchait la panique au sein de la famille, tant elle était connue pour semer partout la pagaille, et pour emprunter de l'argent à tout le monde. Le colonel, l'époux de Zette, déclarait qu'à cette annonce il se dépêchait de dépenser tout son argent liquide, afin de pouvoir se dire fauché quand elle le solliciterait.

Ainsi, il est assez clair que Grand-père et Zette s'étaient réparti les enfants. Et par ma faute, devant le tour que semblait prendre mon caractère, il m'avait retiré sa protection. Au cours de l'année qui suivit je ne fus pas convié à Sainte-Geneviève à Pâques et à Noël, ni l'été à Porsguen.

Je n'eus pas vraiment conscience de ma disgrâce, sur le moment. Si elle avait duré, elle aurait sans doute eu sur ma destinée un effet désastreux. Grand-père et Tantine m'apportaient beaucoup plus que des vacances agréables, des livres et un louis d'or à Noël et un pardessus à l'approche de l'hiver. Même modestes, les aperçus qu'ils m'offraient sur une autre classe sociale, sur d'autres mondes que le couloir et la chambre de bonne du 8^e étage rue Boutard, la courée zolaesque de la Saïda, ou la loge de concierge du 215, rue de la Convention qui échet par la suite à Fine, se révéleraient infiniment précieux dans l'avenir.

Un temps, Monette et moi fûmes donc encore plus livrés à nous-mêmes qu'à l'ordinaire. Cependant une grande nouvelle vint adoucir cette traversée du désert. Au vrai, elle balaya tout le reste. Une lettre de l'Office des HLM nous informa qu'il était fait droit à la demande de logement déposée dix ans auparavant. Rendez-vous fut pris. J'étais présent lorsque, enfin, dans un petit bureau où croupissaient encore mille autres dossiers que le nôtre, un employé poussa vers Monette un bail à signer. Puis il lui tendit un trousseau de clés. Nos cœurs battaient. Monette prit les clés d'une main tremblante. Un studio-cuisine-salle d'eau-couloir-balcon-vidé-ordures-cave-boîte-aux-lettres-espaces-verts circonvoisins nous était alloué à Noisy-le-Sec, rue Poniatowski, dans la cité des Trois-Bonnets, un grand ensemble en voie d'achèvement. Par une chance insigne, le studio qui nous était destiné était situé dans un bâtiment d'ores et déjà achevé et viabilisé. Il ne tenait qu'à nous d'y emménager très vite.

Le soir de la signature du bail, de retour rue Boutard, nous sablâmes non le champagne, mais l'asti spumante, la boisson des grands jours. Nous sentions qu'une nouvelle vie allait commencer pour nous dans ce logement neuf et spacieux – après notre cage à lapin en plein ciel, tout nous paraissait vaste. Nous craignions seulement de nous perdre dans l'immensité de ce studio. Nous aurions l'eau courante, des toilettes à domicile... Finis les brocs à remplir au robinet de l'étage, fini le seau ignominieux, fini le réchaud spartiate, Monette se voyait cuisiner sur

une gazonnière à plusieurs feux et pourvue d'un four, nous pourrions même nous équiper d'un réfrigérateur ! Pour se rendre au bureau, elle s'était renseignée, il lui faudrait d'abord prendre un autobus, le 145, qui la mènerait à Pantin, et de là le métro pour rallier la République. Ce serait plus long, mais la terrible avenue de Neuilly, si large, si bruyante et affolante, disparaîtrait de sa vie. Elle finirait d'autant mieux par l'oublier que je n'aurais plus à la traverser seul matin et soir pour aller chez Coin, son cauchemar depuis que j'étais demi-pensionnaire. Adieu Coin, finie l'institution privée, payante, qui la contraignait à prendre des comptabilités à domicile. J'irais à la Communale toute proche de la cité, en empruntant de paisibles rues de banlieue.

Nous visitâmes notre futur palais. Il était situé dans un petit bâtiment réservé à des locataires célibataires, à l'écart des barres courbées, plus longues et plus hautes, dont se composait la cité. Celle-ci s'étendait, et s'étend toujours, de part et d'autre de la rue de Brément. En 1957, lors de sa construction et de notre arrivée, les immeubles des cités n'atteignaient pas encore le gigantisme qu'ils allaient acquérir au cours de la décennie suivante. Les quelques boutiques d'une ébauche de centre commercial se côtoyaient au pied d'une tour carrée d'une hauteur médiocre mais qui, alors, me faisait l'effet d'un donjon écrasant. Les espaces verts disparaissaient pour l'instant sous les gravats et des restes d'échafaudages où je m'empressai de marcher sur un clou rouillé le lendemain de notre emménagement, ce qui me valut une injection de sérum antitétanique. Au centre de ce qui devait constituer la principale pelouse s'élevait une collinette envahie de végétation, parcourue de sentiers déjà frayés par des sandales d'enfants. Un mioche, futur meneur d'hommes, comme de juste prénommé Martial, y organisait des assauts de crête sanglante et décorait ses troupes des médailles en plastique qu'il récupérait en fin de partie pour les redistribuer lors des prochains faits d'armes. Les gosses n'étaient pourtant pas encore très nombreux dans la cité aux trois quarts vide. Les appartements aux aménagements inachevés, ouverts à tous vents, offraient des espaces de jeu fantastiques. Aux anges, Monette et moi passâmes tout en revue. L'appartement, au troisième étage, était desservi par une coursive à ciel ouvert. La pièce principale s'ouvrait sur le balcon de plain-pied, par une porte-fenêtre, à la différence de notre curieuse nacelle de la rue Boutard. La « grande » pièce, le balcon, la cuisine, la salle de bains avec sa baignoire sabot et son adorable siège des W.-C., tout nous tirait des cris d'admiration. Neuilly n'était pas tout proche, exactement à l'opposé de la Porte de Pantin par laquelle il fallait transiter, mais nous regagnâmes nos humbles pénates en extase, nous redisant notre enthousiasme tout le long du chemin.

Monette résilia la location de la chambre sur l'abîme, et nous ne vécûmes plus que dans l'attente de la quitter. Le jour venu, malgré sa joie, le déménagement fut pour Monette un calvaire. Elle était malade. Est-on malade de bonheur ? Peut-être qu'à son soulagement se mêlait un crève-cœur irréflechi. Cette satanée rue Boutard n'avait pas abrité que son malheur. Les premiers temps au moins, elle avait été le lieu de sa lune de miel avec Jo. Quant à moi, il me suffit de fermer les yeux, et je revois tout, le balcon aérien, l'espace exigü, le verrou au bouton moleté de la porte, le lino par endroits gondolé, les meubles aux dégoulinades d'azur, le cosy-corner de guingois encadrant le lit que nous partagions, la fenêtre occultée par un rideau d'un rouge placentaire.

Il me semble qu'Onc' Lucien avait déniché un fourgon, et qu'Onc' Renaud et Onc' Jean-Pierre, alors âgés de 14 et 16 ans, étaient venus aider à la manœuvre. La crise du logement qui martyrisa les Français après guerre commençait à se résorber. A peu près en même temps que nous, Yvonne, Lucien et Bidou échappèrent à leur trou à rats de la rue Pierre-Budin. Onc' Lucien n'avait pas su se prévaloir de son passé maquisard. Il avait attendu dix ans lui aussi, avant d'obtenir un logement dans une cité d'urgence, à Drancy. En théorie, c'était convenable : des sortes d'HLM à l'horizontale, précédées de minuscule jardins privatifs à la manière des *council houses* anglaises. Dans les faits, le mot « urgence » devait s'entendre « bâti à la va-vite ». Il s'agissait de constructions éminemment périssables. On tarda à bitumer les rues, tout s'abîma en un rien de temps, et la cité prit bientôt des allures de camp de transit, sinon d'internement. Le voisinage était-il si déplorable ? En général ni la jet-set ni l'élite intellectuelle ne hantent les cités d'urgence. La fragile Yvonne se crut persécutée. Elle se mit à souffrir de maux inexplicables et rétifs à tout traitement médical, comme des barres de feu lui transperçant les reins. Elle s'étiola et commença de perdre la tête.

A Noisy nous étions mieux lotis. Alors que les baraquements à peine améliorés de Drancy ont dû être rasés depuis longtemps, plus d'un demi-siècle après être sortis de terre les Trois-Bonnets plusieurs fois réhabilités sont encore debout. Nous y emménageâmes par une journée pluvieuse. Une seule fourgonnée suffit. Il n'y avait pas d'ascenseur, ni dans ce petit immeuble ni dans les autres, à l'exception de la tour du square Stephenson, mais nous n'avions à coltiner que nos bouts de bois qui ne pesaient pas bien lourd. Frissonnante de fièvre, secouée de nausées, Monette supervisait leur mise en place. Elle n'a eu à affronter que quelques déménagements dans sa vie, et c'est heureux, car chacun d'entre eux l'a pareillement bouleversée. En 1957 la Dépression Nerveuse n'était pas si lointaine, mais c'était aussi une question de tempérament ; chez Monette la fébrilité se double

volontiers d'un véritable accès de fièvre, tout souci se traduit en troubles d'ordre physique. Au soir de ce premier jour, après le départ des oncles, le branchement du gaz n'étant pas encore effectué, nous nous réfugiâmes pour avaler un morceau dans un miteux petit café de la rue de Merlan. La pluie tombait de plus en plus dru. Monette souriait à travers sa fatigue. Sur la table, entre nos assiettes, les clés du studio attestaient sa victoire. La vie nous regarde passer, les lieux durent sans nous. La chambre de bonne de la rue Boutard a continué d'exister après notre départ. A peine avons-nous débarrassé le plancher que quelqu'un y installa sa misère, remplacé au bout d'un temps par un autre, et plus tard celui-ci par un autre encore. Probablement l'endroit a-t-il changé. On a dû refaire l'électricité, ajouter l'eau courante, et réunir trois de ces chambres en enfilade le long du couloir en un seul « charmant petit appartement sous les toits ». L'actuel locataire ou propriétaire entrevoit-il parfois nos fantômes ?

Il était plus que temps que chacun de nous dorme seul. La chambre, qui était aussi la « pièce à vivre », aurait malaisément contenu deux lits en plus des armoires. La solution la plus naturelle résidait dans l'acquisition d'un canapé-lit. Je coucherais dans l'ancien lit apporté de la rue Boutard, et Monette dans le convertible que nous déplierions chaque soir. Son choix s'arrêta sur une monstruosité tendue de plastique jaune et grenu, finement zébré de noir et d'orange, et d'un poids ahurissant. La chose était massive, elle paraissait solide, et par là rassurante. Las ! Le mécanisme destiné à la déplier et à la replier, d'une complexité extravagante, ne tarda pas à s'abîmer. A l'ouverture comme à la fermeture, la partie mobile se bloquait selon un angle qui pouvait varier de 45 à 80 degrés, ce qui était déjà inconfortable, mais le pire était quand, à demi repliée mais pas encore escamotée dans son logement, elle résistait à tous nos efforts. Souvent aussi, alors qu'elle avait consenti à s'ouvrir, la partie couchette s'effondrait brusquement en arrivant à l'horizontale. Pour réparer, il fallait alors s'évertuer longtemps, armé d'une clé à molette et allongé sous le sommier tel un mécanicien sous une auto. La comédie pouvait durer après dîner jusqu'à des onze heures-minuit. Anxieuse de faire sa nuit, tenue qu'elle était par le long trajet qu'elle devait accomplir tous les matins pour se rendre à son travail, Monette piquait des rages. Je ne m'en étais pas avisé tant que nous avons habité Neuilly, car dans son exigüité et sa nudité la chambre ne se prêtait à aucun aménagement ou transformation, mais nous étions tous deux gauchers des deux mains. Là-bas, ou plutôt là-haut, dans notre belvédère, nous vivions dans un dépouillement quasi stylite. Ce qui n'était pas purement et simplement absent (l'eau) était sommaire (l'électricité). Pas question

même d'user d'une prise multiple. Si nous voulions brancher le calorifère pour aider une paire de chaussettes à sécher, il fallait auparavant débrancher le réchaud ou la radio. Toute utilisation simultanée aurait fait sauter les plombs, ou pire, flanqué le feu. Par chance, en fait d'électroménager notre équipement était succinct : le Calor, le réchaud, une petite lampe de chevet au pied rond, en verre bleu cerclé de noir et de doré, un minuscule poste de radio en plastique crème, fermez le ban.

Notre installation rue Poniatowski me permit donc de découvrir sur Monette, future grande acheteuse d'outils incapable de planter un clou, et bientôt sur moi-même qui allais montrer les mêmes inaptitudes manuelles, une vérité profonde et douloureuse. Devant le réel, devant la matérialité des choses, notre maladresse était insigne. Les corridas inopérantes autour du convertible tigré entrèrent pour beaucoup dans cette prise de conscience, cependant ce n'était pas la seule occasion où se manifestât notre radicale déficience. Nous étions désormais mieux logés, mais la malédiction, la déréluction continuait. La réalité ne se donnait à nous qu'en rechignant. Toute tentative d'intervention sur elle, du changement d'un joint de robinet au montage d'une étagère dans une penderie, tournait le plus souvent au fiasco. C'était comme ça, ça le serait toujours, or de l'avoir vite compris ne nous décourageait pas d'essayer. Qui plus est, la répugnance de Monette à admettre toute intrusion chez nous de plombiers indiscrets ou de menuisiers mal intentionnés nous condamnait à tenter de nous substituer à eux.

La Communale où je trouvai asile n'était pas loin des Trois-Bonnets, et de calmes petites rues y menaient, ainsi que l'espérait Monette. J'entrai au Cours Supérieur, censé précéder l'entrée en 6^e ou déboucher sur les classes de fin d'études et l'enseignement professionnel. Entrer au lycée, cette idée ne m'effleurait pas. Quant à Monette, au vu de mes résultats scolaires depuis l'origine, elle n'osait en rêver. Le destin mit sur notre chemin un certain M. Delmas, instituteur de son état. C'était un homme encore jeune, à la barbe blonde, très aimé de sa classe parce qu'il était « sévère mais juste », et aussi, et plus encore peut-être, parce qu'il nous stupéfiait en grimpant à la corde lisse à la seule force des bras, les jambes à l'équerre, sans imprimer à la corde la moindre oscillation. Je ne m'étais encore fait remarquer de lui d'aucune manière, quand l'ensemble de l'école fut soumis à une batterie de tests d'orientation, portant sur l'orthographe et le vocabulaire notamment. Les résultats une fois connus – des seuls enseignants, car ils ne furent pas communiqués aux élèves – j'eus conscience que M. Delmas me considérait d'un œil changé. Il convoqua Monette un soir après la classe pour l'entretenir de mon

avenir. Le maître m'envoya jouer dans la cour pour parler à son aise. Contre toute attente, la mienne comme la sienne, Monette sortit de cette entrevue transfigurée. Sur la foi de mes résultats à la partie vocabulaire et orthographe des tests, qu'il qualifiait d'exceptionnels, M. Delmas lui avait fortement conseillé de m'inscrire au lycée, en section classique. Je me rebiffai : je ne me voyais pas au lycée alors que j'avais encore du mal avec les divisions à virgules. Je dis à ma mère que je préférais de loin une école professionnelle, et évoquai un CAP de charcutier, ou quelque chose de ce genre. Monette ne l'entendait pas de cette oreille, heureusement, car j'aurais fait un charcutier contestable et peut-être dangereux si on m'avait accordé le diplôme. Les paroles de M. Delmas l'avaient galvanisée. Le lycée ! Le lycée en section classique, *mehercule*, par Hercule ! Cela impliquait le latin, dont on entamait alors l'étude dès la classe de 6^e. Le latin et le grec, la philosophie, les Humanités, quoi ! Une corde jusqu'alors enfouie au profond du cœur de Monette s'était mise à vibrer. C'était ça qu'en secret elle voulait pour moi. Je me demande parfois si, alors même qu'il aiguillait l'enfant vers le type d'études le mieux adapté à ses capacités telles qu'elles ressortaient des tests, M. Delmas n'a pas tenté ce jour-là d'éblouir la mère dans un but moins avouable. Parce que tout de même... Il lui dit textuellement qu'avec mon vocabulaire j'écrirais peut-être un jour, qu'il y aurait, qui sait, Châteaureynaud comme il y avait eu Chateaubriand, rien que ça. La formule terrassa Monette. Mon sort était réglé. Pas question d'un quelconque CAP, ce serait le lycée ou la mort. Elle avait des comptes à régler, des choses à prouver à ma famille paternelle. Elle déposa une demande de bourse qui fut acceptée et à la rentrée suivante j'intégrai le lycée Georges-Clemenceau de Villemomble en 6^e classique.

Au-delà de M. Delmas, c'était à Leturc que je devais cet infléchissement de ma destinée. Il ne fait pas de doute que mes performances aux tests avaient pour origine mes lectures, or si je savais lire, si je savais que je savais lire, c'était grâce à Leturc. J'aurais fini par m'en apercevoir sans lui, mais les circonstances dans lesquelles s'était déroulée cette maïeutique enfantine n'étaient pas indifférentes. Leturc m'avait fait don d'une clé magique, du sésame de toutes les cavernes au trésor, alors que je croupissais dans l'ennui, qui est une autre misère. Depuis les premières phrases déchiffrées en suivant son doigt sur mon livre, je n'avais plus cessé. Lectures de mon âge, au-dessus, au-dessous de mon âge aussi bien, je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux ou sous la main, *Le Hérisson* de Bédard, *La Féerie cinghalaise* de Fine, *Youpi le petit chien*, *Michel Strogoff*, les *Bonnes Soirées* et *La Condition humaine* de Monette, *Les Folies de Paris* et de *Hollywood* du mari de la concierge de la rue Boutard, *Les Aventures*

du Capitaine Corcoran de l'armoire de M. Rossignol, les *Slaughter*, les Hugo, les *Charteris* et les *Duhamel* de Grand-père, les romans de science-fiction et les livres de mer de Jo... Et fatalement, photographiquement, j'avais ingurgité des quantités de mots. Lors des tests, je n'avais fait que découvrir que je les savais en les régurgitant. Ces lectures hétéroclites étaient mon seul ticket d'entrée sous le chapiteau du grand cirque du Savoir. J'en avais conscience et je n'en menais pas large.

Quelque temps avant la rentrée Monette me conduisit jusqu'au lycée, pour que je reconnaisse le chemin que j'aurais à parcourir seul. J'avais deux bus à prendre : le 145 jusqu'à la mairie de Villemomble, et de là le 121 jusqu'à la gare de Gagny, d'où je remonterais à pied la longue rue Simon-Guitlevitch. Le premier matin tout se passa au mieux, cependant le soir même, tandis que j'attendais le 121, mes cheveux et mon air godiche excitèrent les penchants facétieux d'un petit groupe d'élèves de 5^e. Mon cartable fut vidé dans le caniveau, et mon bel imperméable neuf maculé de traînées de craie multicolores. Si en ma qualité de rouquin j'avais déjà l'expérience de ce genre de séance récréative, la chose n'en restait pas moins pénible, d'autant qu'elle se répéta deux ou trois autres soirs. Ces brimades aggravèrent mon désarroi initial devant les nouveautés de la vie de Lycée. Plus de maître unique avec lequel établir un *modus vivendi* rassurant, mais plusieurs professeurs au premier abord intimidant. Plus de salle de classe habituelle servant peu ou prou de tanière, mais un retour à un nomadisme qui me rappelait ces années où j'avais à peine eu le temps de poser mes fesses sur un banc d'école avant d'en être délogé... Plus d'abandon à une routine simplette, mais observance d'un emploi du temps compliqué, distribuant leçons et devoirs dans le temps – le temps, mon problème ! Tout cela m'oppressa dans les débuts, mais mon principal souci était d'échapper aux lascars de l'arrêt de bus. Un camarade m'apprit qu'une alternative s'offrait à moi. Je pouvais couper au 121 en me rendant le soir à la mairie de Villemomble à pied, par un autre itinéraire. J'écoutai son conseil et m'en trouvai bien. Pour le reste, je m'amarinai. Les enfants du baby-boom entraient en 6^e en rangs serrés. De part et d'autre du principal corps de bâtiment, long parallélépipède de briques rouges enclavé entre deux friches, s'alignaient déjà des préfabriqués. Ils avaient au moins le mérite d'être neufs. Le poêle à mazout dont était pourvue chaque salle menaçait de temps à autre d'asphyxier tout le monde. On évacuait, on aéraït. Ces interruptions nous égayaient, et parfois nous permettaient d'échapper à une interrogation épineuse.

Je m'aperçus vite que tous les professeurs n'étaient pas des ogres. J'ai oublié leurs noms, à l'exception de quelques-uns. M. Blondel, notre professeur principal, enseignait le français et le latin. Rien qu'à

le croiser dans la rue, avec son air sérieux, sa gabardine boutonnée jusqu'au cou, ses chaussures à semelles épaisses et sa sacoche à soufflets, on aurait deviné sa profession. Notre initiation au latin ne pouvait se concevoir sans un affermissement de nos connaissances en grammaire, et singulièrement en analyse logique. M. Delmas avait tracé le sillon. M. Blondel s'employa à l'approfondir. Autant mon esprit rechignait à acquérir de simples rudiments de mathématiques, et même d'arithmétique, autant, dès qu'il s'agissait du langage, tout devenait simple comme bonjour. Les propositions s'enclenchaient idéalement les unes dans les autres comme les pièces d'un Meccano verbal assemblées par des vis et des boulons miraculeux, alors que toutes mes tentatives pour tirer quelque chose du contenu de la vraie boîte de Meccano matériel qu'on m'avait offerte se terminaient en crises de rage impuissante. Je soulignais les verbes, j'entourais les conjonctions, je séparais les propositions les unes des autres par des traits fermement plantés dans la phrase comme des piquets, je repérais les indépendantes, les principales, les subordonnées complétives, conjonctives pures, interrogatives indirectes ou infinitives, les subordonnées circonstancielles, les subordonnées relatives, déterminatives, explicatives, attributives et substantives... Le brouillard du monde se dissipait, je comprenais presque tout presque sans effort, c'était enivrant !

En classe de mathématiques, ça l'était moins. Bien vite, le corps enseignant compta au moins une ogresse à mes yeux en la personne de Mme Vaselli. Chacun de nous avait senti en l'autre sa négation. Notre affrontement allait durer trois années, car elle officiait régulièrement en section classique, et nous nous retrouvions à chaque rentrée comme de vieux adversaires à la fois désabusés et acharnés. Avec moi elle se heurtait à un mur d'incompréhension. Avec elle je portais ma croix. Aucun théorème n'était à ma portée, tout problème me paraissait par essence insoluble. Or nous étions inséparables. Si moyens qu'ils aient été dans l'ensemble, mes résultats dans une section classique ne pouvaient suffire à légitimer mon éviction. Chaque année le professeur principal, successivement M. Blondel, Mme Arnoult, Mme Devoyon, prendrait ma défense lors des conseils de classe, avant que M. Binet ne m'abandonne à mon sort. Mme Vaselli et moi formions un couple maudit. Il lui faudrait me tolérer dans son champ de vision, il me faudrait la subir et lui rendre des années durant des devoirs ineptes, réduits à des bouillies de chiffres et de symboles. J'entrai, d'abord dans sa discipline seulement, dans une sorte de clochardisation scolaire qui se généraliserait plus tard, en 3^e. Sur la fin de cette liaison orageuse je n'avais plus vraiment de classeur de maths, juste quelques feuilles chiffonnées au fond de mon sac, je ne notais même plus sur mon cahier de textes les pages des leçons à apprendre ni les numéros

des exercices à faire, et me rattrapai au dernier moment en mendiant auprès d'un camarade complaisant des lambeaux de réponses à des énoncés que je n'avais pas lus. J'avais jeté par-dessus bord équerre et rapporteur, et mon compas ne me servait qu'à graver le nom de mon ennemie sur les pupitres, accompagné d'épithètes malsonnantes.

Si le lycée avait son ogresse, il avait aussi son ange. J'hésite sur son patronyme, non sur son image qui se lève dans ma mémoire avec une précision photographique à la moindre sollicitation. Mme Richard (?) enseignait l'anglais. C'était une créature élancée, à la longue chevelure brune et bouclée, à la peau mate, aux traits et aux formes parfaites. Nous, les garçons, la contemplions et l'écoutions bouche bée, confusément conscients de découvrir à travers elle des phénomènes qui mobiliseraient plus tard nos forces vives et influeraient sur notre vie entière : l'éblouissement et le désir.

Il arriva qu'un élève de ma classe de 6^e mourut des suites d'une intoxication par le CO₂. Tout ce que nous avons observé était qu'il avait les joues très rouges et faisait l'objet d'une sollicitude inquiète de la part des enseignants. La même année un de mes camarades, Labarussiat, perdit son frère victime d'une leucémie. Ce furent mes premiers morts, même si je n'avais fait que les entr'apercevoir l'un et l'autre. J'étais trop jeune à la disparition de la mère de Grand-père pour que l'événement m'ait marqué, et l'oncle Roger s'était tué en Indochine sans que je l'aie jamais rencontré. Là, c'était autre chose, je connaissais au moins de vue ces deux garçons, et ils avaient mon âge. J'enregistrai que la mort n'était donc pas réservée aux soldats et aux très vieilles personnes. On pouvait disparaître à tout âge, c'était comme faire un faux pas et tomber pour toujours. Un trou s'ouvrait sous vos pieds et vous escamotait à jamais. Cependant je n'en étais pas à établir un lien conscient entre cette disgrâce et moi-même. Les autres dans leur généralité étaient mortels, soit, mais pour ma part je n'avais pas encore le sentiment de l'être, et la seule mort dont l'éventualité m'effrayât était celle de Monette. La révélation vint plus tard, à un âge que je ne saurais évaluer avec précision. Je crois qu'elle me frappa à Sainte-Genève. Une nuit, je m'éveillai en sursaut, peut-être au milieu d'un rêve dont je ne garde pour tout souvenir que la vision d'une gerbe d'eau noire. J'allais mourir. Pas cette nuit, ni sans doute demain, ni a priori dans un avenir proche, mais un jour indéterminé et inéluctable dont chaque seconde et chaque souffle me rapprochaient. J'étais mortel moi aussi, comme le garçon aux joues un peu bouffies, au teint trop fleuri, comme le frère de Labarussiat, très pâle au contraire : je venais d'en recevoir l'annonciation.

Mon grand ami durant ces premières années de lycée fut Nedelkovitch, Ariel de son prénom. Son visage plat, ses yeux exorbités et ses oreilles décollées lui donnaient des airs de tarsier.

Outrageusement intelligent, il ne lisait que les romans d'Enid Blyton (*Le Club des cinq*, *Le Clan des sept...*), répugnait à user de ses dons pour briller et récoltait avec désinvolture de bonnes notes dans toutes les matières. Très garnements, nous comptions l'un et l'autre parmi les habitués de la salle de police, un préfabriqué où l'on concentrait les collés du jeudi matin. Forts de nos patronymes compliqués, nous avions mis au point un numéro que nous servions à chaque pion nouveau dans l'établissement. Le surveillant ne disposait pas d'une liste des punis préétablie, et au moment de l'appel, assis côte à côte, nous faisons exprès de décliner nos noms à toute vitesse, en avalant les syllabes. Immanquablement, on nous intimait l'ordre d'épeler. C'était là que nous attendions notre victime : l'un après l'autre, nous nous exécutions, mais lâchions en rafales, Ariel ses douze lettres, moi mes quatorze. Les retenir au vol était humainement impossible, et nous faisons durer la séance à plaisir sous les rires de la chiourme vengée. Nous tombâmes un jour sur un pion irascible ; ce jour-là je venais en second et ce fut moi qui pris la gifle. Je la sentis passer, mais on ne portait pas encore plainte pour une baffe, en ce temps-là.

Nedelkovitch était très sale, et moi aussi. Il nous arriva, en 5^e, de nous asperger mutuellement de l'encre de nos stylos à plume sous le regard effaré de notre professeur d'histoire. Cette dame reçut Monette à quelques jours de là pour un entretien à mon sujet, et lui demanda si j'étais normal. Quand j'allai passer un jeudi chez Nedelkovitch, nous courûmes tout l'après-midi comme des dératés autour du jardin en friche en compagnie d'Ishtar, le berger allemand de la famille. Ariel, l'esprit de l'air et du souffle de vie, Ishtar, la déesse assyrienne de la vie et de la mort... Je n'ai jamais su quelle profession exerçait le père de Nedelkovitch, mais apercevant sur son bureau des ouvrages de philosophie indienne fatigués et annotés j'eus conscience de n'être pas entré chez M. Tout-le-Monde. Il avait informé l'administration du lycée qu'il interdisait de façon formelle qu'on pratiquât toute vaccination, injection ou prise de sang sur son fils. Il professait, me confia Ariel, que le monde irait mieux le jour où l'on aurait pendu le dernier médecin avec les tripes du dernier prêtre.

Je m'étais fait d'autres amis. Samuel, excellent élève lui aussi, mais sans la dinguerie potache de Nedelkovitch, était le fils d'un médecin et déjà cultivé. Il lisait Sartre en 5^e, et non pas par hasard et sans y comprendre pouic comme j'avais lu Malraux. Faute d'avoir rien étalonné, lors de nos conversations j'opposais ingénument mes Bromfield et mes Slaughter à Sartrécamus. J'aimais aussi beaucoup Fonçagrives. Un enfant dandy, encore coiffé en brosse mais vêtu d'un blazer à écusson, pantalon gris à pli droit et souliers de ville quand nous étions presque tous en culotte courte et en baskets. Lecteurs fanatiques de *Spirou*, où les zombis du méchant Zorglub s'exprimaient

en zorglangue, c'est-à-dire à l'envers, nous affections de nous appeler par nos palindromes, *Sévirgaçnof* et *Duanyeruetahc*. Le sien faisait russe, le mien était imprononçable. Quand Sévirgaçnof revint de la montagne, après des vacances d'hiver, il ne parlait que de boîtes et de « femmes » emballées. L'influence de son frère devait y être pour quelque chose, car il avait un aîné en terminale. Je leur dois d'avoir écouté Guy Béart dès son premier disque. *Temporel* et *Laura* à onze ans, la dette n'est pas mince.

A Noisy, j'avais rencontré Claude Richefeu, qui habitait dans une des barres d'appartements des Trois-Bonnets. Nous partagions une passion pour les avions, les maquettes d'avions, les revues d'aviation, les récits de guerre aérienne. Nous lisions chaque quinzaine les aventures dessinées de Battler Britton, le pilote de la RAF qui abattait les Messerschmitt 109 en plein vol, à coups de clé à molette. Claude n'était pas destiné à poursuivre des études. Il entra en apprentissage chez un carrossier. Il était bon camarade, et nous avons passé à peindre des maquettes en tirant la langue de longs et beaux après-midi d'enfance, tandis que sa mère cousait à la machine.

On n'avait pas alors des petites amies aussi tôt qu'aujourd'hui. D'ailleurs je devenais timide et tout empêtré dans moi-même quand il fallait parler à une fille, même quand c'était pour lui emprunter une gomme ou lui demander la page d'une version, car le lycée Clemenceau était mixte, ce qui était loin d'être le cas partout. Ma timidité ne m'empêchait pas de m'intéresser beaucoup à certaines, à défaut de m'en approcher décisivement. J'avais d'abord eu des amours de papier. Les dames de mes pensées étaient déjà fiancées à un autre, en papier lui aussi, auquel je m'identifiais sans peine : Wendy Darling à Peter Pan, Helen-Mary à Rob Roy, Jeanne Hachette à Robert Cottureau dans *Le Miracle des loups*, la Jeanne de *La Flèche noire* à Dick Shelton, sur qui elle se rue l'arme haute, en criant : « Je suis faible ! »... J'avais à présent le béguin pour une Marie-Thérèse Untel, une Danielle Ceci ou une Nelly Cela en chair et en os, mais il allait me falloir attendre que vienne le temps des premières surprise-parties pour que de telles inclinations se concrétisent tant soit peu.

Mes relations avec l'Eglise catholique et romaine ne s'étaient pas arrêtées à l'anathème lancé contre moi par l'abbé de Saint-Jean-Baptiste. La foi de Monette n'était pas bien vive. Pour sa part elle se passait des sacrements, mais elle entendait que pour moi tout s'effectue dans les règles. J'irais donc au catéchisme, en préparation de ma communion solennelle. Je m'exécutai, non sans quelque inquiétude. Chrétien échaudé craint l'eau bénite... Si dans les débuts je redoutais un nouvel éclat, je fus vite rassuré par la bonhomie de l'abbé Roger. C'était un jeune prêtre à godillots, non un pommadin

comme celui de Neuilly. Il s'occupait à Saint-Etienne de Noisy-le-Sec de la catéchèse, du patronage et des camps de vacances des Cœurs Vaillants de la paroisse. Il devait plus sa popularité auprès de la jeunesse aux deux dernières qu'à la première de ces activités. Au catéchisme, *Haras humains*, un petit roman érotique de Louis-Charles Royer, interpellait les catéchumènes qui se le passaient sous la table au moins autant que les Evangiles dont les entretenait l'abbé. Au patro ou en colo, en revanche, nous nous donnions sans réserve aux courses sur des échasses, aux parties d'éperviers ou à la construction de cabanes dans les arbres. Un été, dans le Jura, nous pillâmes avec un semblable enthousiasme les épiceries et les magasins de souvenirs d'une petite ville sur laquelle nous avions fondu comme un vol de gerfauts hors du charnier natal. Les commerçants se plaignirent, on faillit nous renvoyer à Noisy, Cœurs Vaillants couverts de chaînes et d'opprobre. Au dernier moment, alors que nous attendions le train assis sur nos sacs, l'évêché préféra étouffer cette grave affaire de vol de petits-beurre et de cuillers à moutarde en bois. Cette même année, l'abbé nous emmena nous baigner dans le Doubs. J'avais oublié mon maillot au camp. Je dus attendre la fin de la baignade pour qu'on m'en prête un. Bonne pâte, l'abbé grelottant consentit à retourner se baigner avec moi tandis que les autres se rhabillaient. Tout compte fait, cependant, cette eau grise et rapide d'où mes camarades étaient ressortis bleus de froid ne me disait plus rien. Après avoir réclamé un maillot et retardé tout le monde, je renonçai à y piquer une tête, ce qui était peu glorieux. L'abbé n'émit aucun reproche. Je me rachetai le lendemain lors d'une partie de délo, en plongeant avec intrépidité dans les jambes de l'abbé et des moniteurs pour les arrêter dans leurs charges redoutables. Rouge de fierté et d'ecchymoses, j'entendis un des monos, qui plus est il s'appelait presque comme moi, Château, et habitait lui aussi rue Poniatowski, déclarer qu'il y avait là un petit jeune qui plaquait avec art. Avec art, tu parles ! Je fermais les yeux et m'élançais comme un kamikaze, espérant ainsi faire oublier mon dégonflage de la veille.

Deux odeurs concurrentes restent associées dans ma mémoire à ce séjour à la montagne. La première, peu engageante, mélange de banane avancée, de gâteau sec oublié, de linge sale moisi, se dégageait de mon sac à dos au bout de quinze jours quand je l'ouvrais pour y chercher en vain une recharge. L'autre, infiniment suave, était celle d'un foulard appartenant à Monette, et qu'elle m'avait donné au dernier moment, le jour du départ, alors que je montais dans l'autocar. Je respirais ce parfum, et mon cœur s'emplissait d'un chagrin très doux. Se rattachent aussi à ces vacances l'odeur âcre des lianes arrachées des talus que nous nous encourageons à fumer, et celle des Palette, cigarettes d'un kitsch outrancier, de section ovale, roses,

bleues, mauves, jaunes, vertes, orange, à bout filtre doré, achetées pour Monette à l'occasion d'une excursion en Suisse. C'était la première fois que j'allais à l'étranger. La frontière passée, j'avais observé avec curiosité les vaches suisses, l'herbe suisse, le ciel et les nuages suisses, sans rien noter qui les différenciât des nôtres. Heureusement les Palette insolites étaient là pour attester l'altérité suisse.

Il y eut aussi le camp du Loiret, lors de vacances de Pâques. Cette fois, point de tentes. Nous logions dans un manoir grand-meaulnesque, au sein d'une forêt dont les odeurs là aussi me reviennent : bois brûlé, humidité tombant des futaies, naphtaline des pièces inhabitées qu'on avait ouvertes pour nous. Dans un couloir de notre étage, un meuble étroit courant le long du mur supportait le matériel avec lequel le hobereau confectionnait lui-même ses munitions de chasse : balance, sertisseuse, douilles vides, amorces, chasse-amorces, bourre, grenaille, poudre imprudemment laissée à notre portée... Le temps était pluvieux, nous passions beaucoup de temps au château. L'abbé Roger et son état-major de monos s'évertuaient à nous occuper par des jeux, des chants, des devinettes, des charades et des saynètes. Le démon qui m'avait effleuré très jeune, chez Coin, m'investit à nouveau et me souffla de donner une œuvre originale. Je trouvai sans peine des interprètes dans ma patrouille. Le cri de guerre de la patrouille Mac-Mahon : « Mac-Mahon, j'y suis, j'y reste ! », choisi par moi, ne laissait pas d'intriguer lors des saluts aux couleurs, à côté des « Bayard, sans peur ! » et des « Surcouf, en avant ! » Encore n'avais-je pas opté pour « Que d'eau, que d'eau ! », autre mot historique attribué au maréchal devant une inondation catastrophique... Mes camarades regrettèrent de s'être laissé entraîner dans cette galère, car ma pièce, une enfantine histoire de duel se généralisant aux témoins, fut un four. Les autres troupes s'en tenaient à un répertoire à peine moins simplet mais éprouvé. N'est-il pas étrange que je rougisse encore de cet échec, quand sur la terre aucune créature ne s'en souvient plus, si tant est qu'une seule y ait songé plus de deux minutes après le tomber de rideau ? Depuis lors le vaccin a tenu sans rappel, et je ne me suis plus jamais risqué au théâtre.

Je fis ma communion en aube. Outre l'anneau de l'évêque que j'embrassai sans beaucoup de ferveur, j'en garde surtout le souvenir de ma première Gitane, car je n'avais jusqu'alors fumé que des lianes, des P4 et des Palette avec les Cœurs Vaillants. Une photographie fixa cet instant lourd de conséquences, car j'avais alors treize ans, et j'attendis d'en avoir quarante-cinq pour fumer la dernière : trois décennies de tabagie et de fume-cigarettes d'ivoire mimétiques. Sans doute aurais-je mieux fait pour ma santé de mettre ce jour-là le doigt dans l'engrenage de la religion plutôt que dans celui du tabac, mais le petit

abbé soupe-au-lait de Neuilly m'avait déjà dissuadé de croire. Reste le merveilleux roman des Evangiles, qui aujourd'hui ne m'enchantent pas moins que l'*Odyssée*.

Un jour, en fin de matinée, Tantine sonna à la porte. C'était un jeudi, j'étais seul à la maison. J'avais l'habitude, et je menais ce jour-là une vie indépendante. Monette me laissait un peu d'argent pour acheter sous la tour du square Stephenson une barquette de chou rouge, une tranche de jambon et une tartelette de flan. Je bouquinais, je montais mes maquettes, je tapais le ballon dans les clairières de la cité, ou je vagabondais à ma guise. Il y avait les pentes herbues du fort de Noisy si plaisantes à dévaler sur des luges improvisées, le plateau perclus de trous d'eau peuplés de tritons et de grenouilles qui surplombait le stade, les décharges publiques où lancer des pétards et chasser au lance-pierres, les courts où Claude et moi jouions au tennis avec des balles perdues par les abonnés et des raquettes de jokari – synovite du poignet assurée... Il faisait plutôt bon vivre. Le seul point noir était ma propension quasi pathologique à égarer mes clés, à l'exaspération de Monette qui passait son temps chez le serrurier.

La première année, avec les autres gosses, j'avais aussi beaucoup joué dans les étages inachevés, et peu ou prou participé aux déprédations dont s'accompagnaient ces jeux. Tout enfant est un vandale en puissance. Il jouit à détruire comme il jouit à bâtir. Pour lui c'est encore la même chose : il agit. Quand, devant les dégâts, on eut fermé à clé tous les appartements inoccupés, nous nous tournâmes vers les caves. Elles formaient un excitant labyrinthe propice aux bousculades entre garçons et filles et aux effleurements dans le noir. Il y avait aussi des conciliabules et parfois des bagarres sous les porches, pourtant, comparés aux cités d'aujourd'hui les Trois-Bonnets d'alors feraient figure de havre d'harmonie et d'innocence. On comptait deux ou trois familles nombreuses un peu remuantes, mais pour la plupart les délits imputables à la jeunesse du grand ensemble tenaient du chapardage de peignes en plastique et de 45 tours microsillons dérobés au Prisunic.

Etait-ce Grand-père qui, pris de remords, avait envoyé Tantine aux nouvelles, ou Tantine qui tentait de sa propre initiative un rapprochement ? Au vrai, cet épisode de disgrâce restera toujours obscur. Je ne m'étais pas montré sous mon meilleur jour, et j'avais importuné tout le monde, c'est vrai, mais peut-être aussi Monette, avec son caractère abrupt, avait-elle délibérément pris du champ, quitte à regretter plus tard de m'avoir coupé de ma famille sur un mouvement d'humeur, et à écrire pour renouer ? Quoi qu'il en soit elle n'avait pas été avertie, car à son retour du bureau, après le départ de Tantine, elle commença par s'indigner que Tantine eût lavé la

vaisselle en souffrance dans l'évier ! Monette était vexée. Elle s'apaisa. Cette visite inopinée signifiait mon pardon. Aux vacances suivantes je fus à nouveau admis à Sainte-Geneviève et à Porsguen, ce qui ôta des épaules de Monette un lourd souci. A présent rétablie, elle m'emmenait à la mer durant son congé, mais les vacances scolaires étaient longues, et elle ne savait que faire de moi le reste du temps. Nous allâmes une année à l'île de Ré, et deux fois à Cannes, dont elle avait gardé de bons souvenirs. A Cannes je passais le plus clair de mes journées à la plage, et le reste du temps à lire, à déchiffrer laborieusement plutôt, des récits de guerre en anglais que je me procurais chez un loueur de Pocket Books alimenté en continu par les marins de la flotte américaine mouillée dans la baie. Mon préféré était la traduction anglaise de *Les Vivants et les Morts*, de Konstantin Simonov... L'ambiance qui régnait alors à Cannes en faisait un mélange de station balnéaire chic, ce que la ville est toujours, et de port de guerre avec tout ce que ça impliquait : dancings et bars à matelots, boîtes de strip-tease, beuveries, cris et rixes nocturnes. Je ne perdais pas une miette de spectacles qu'à l'évidence ni Noisy-le-Sec ni Sainte-Geneviève ne pouvaient m'offrir. De très belles jeunes femmes en robe ultra-légère, haut perchées sur des talons aiguilles, montaient et redescendaient la Croisette, attentives aux décapotables qui ralentissaient à leur hauteur. Sur le port, dans un concert de coups de sifflet réglementaire, un amiral ou un pacha de porte-avions débarquait d'une vedette rapide, accompagné d'une élégante et d'un midship en tenue immaculée tenant en laisse un monstrueux danois. En ville, au fond d'une ruelle, des colosses de la police militaire embarquaient un matelot ivre expulsé d'un cabaret. Après ça, ou avant, selon la date à laquelle Monette prenait ses vacances, je retrouvais la maison de la pointe, les granges odorantes, les ciels souvent brouillés, les fins crachins de Porsguen, les bains frisks dont je sortais les lèvres violettes, les parties de pêche à pied, les équipées avec Annick. Il nous arriva d'occire un poulet des Larreur, Annick l'immobilisant à l'aide d'un haveneau, moi l'assommant à coups de gourdin, censément pour le faire rôtir et le dévorer sur la plage. A peine plumée, mal vidée, fielleuse à souhait, à moitié cuite, bref, immangeable, la pauvre bête finit dans les flots, du côté du palud.

Il ne devait plus y avoir entre Grand-père et moi de mésentente que ponctuelle et sans conséquence. L'annonce de mon entrée au lycée avait éveillé en lui une aspiration parente de celle de Monette, bien que si différente qu'elles pouvaient sembler opposées. Tourneboulée par les révélations de M. Delmas, Monette voulait faire de moi un intellectuel, un professeur, un écrivain, un journaliste ou un philosophe, tout ça étant à ses yeux à peu près équivalent. Le cas

échéant, elle aurait toléré que je choisisse la médecine ou le droit. Grand-père, lui, me voyait en officier de marine. Ce dont il rêvait pour moi, c'était l'Ecole Navale, la casquette, les galons, le prestige et la solde. C'était un rêveur pragmatique. Beaucoup plus tard, quand j'eus commencé à m'affirmer dans un tout autre domaine que celui qu'il avait envisagé pour moi, il me dit, dans une de ses très rares confidences : « A moi, il me fallait de l'argent. » Il ne tarda pas à comprendre qu'il devrait renoncer à ses vues sur moi, et il s'y résigna. Peut-être, si je m'étais conformé à son vœu, si j'avais été capable de suivre cette voie, aurais-je remplacé dans son esprit son frère marin, mort trop jeune ? Ou aurais-je compensé son sentiment d'échec et sa frustration devant la carrière d'afficheur de Jo ? Jo était marin, pourtant, mais marin de plaisance, pas de la marine sérieuse, la Royale.

Après M. Blondel en 6^e, j'avais eu pour professeur principal en 5^e une très gentille dame. Monette la rencontra, afin de lui demander s'il était raisonnable de me faire faire du grec. Professeur de lettres, Mme Arnoult lui tint sur mon compte un discours moins déprimant que celui de Mme Vaselli. Elle m'avait à la bonne, bien qu'elle réproûvât l'état, pull et pantalon tachés, souliers boueux, cheveux hirsutes, dans lequel je me présentais le plus souvent dans sa classe. En sortant de cet entretien, Monette rentra à la maison gonflée à bloc. Convaincue plus peut-être par mes interventions orales que par mes résultats proprement dits, toujours un peu à la traîne, Mme Arnoult ne l'avait pas dissuadée, au contraire même, elle l'avait encouragée dans son projet.

On commençait le grec en 4^e, et deux sections, A et A', comportaient cette matière. Pour moi, en raison de ma nullité avérée en mathématiques, seule la section A était concevable. On y concentrait les « littéraires purs ». Cela tenait, déjà, de la réserve indienne. Grand-père comprit en me voyant inscrit là que je ne serais décidément pas capitaine de corvette. Le plus grand nombre allait en B, lettres et sciences naturelles, ou en C, où l'on privilégiait les mathématiques. A' accueillait les meilleurs esprits, les plus polyvalents, capables de s'affronter aussi bien à Pythagore qu'à Homère. Nedelkovitch, nourri exclusivement au *Club des cinq* d'Enid Blyton, était de ceux-ci. Nous nous retrouverions lors des cours de grec dispensés par Mme Devoyon. Faible en sciences, lamentable en maths comme plus tard en physique et en chimie, je n'avais pour moi que les langues et l'histoire, puisqu'en histoire il suffisait d'avoir lu. Mais même en ces disciplines je ne tenais pas la tête de la classe. Je rendais de bonnes dissertations, de bonnes versions latines, sans plus. Il en irait de même en grec. Par chance le thème n'était pas trop en honneur, car je m'y montrais

médiocre. C'était un peu court pour un boursier. Avec la puberté, ma conduite somme toute satisfaisante jusqu'alors se gâta, ce qui ne pouvait rester sans conséquences.

Je ne sais si la présence d'un père auprès de moi y eût changé grand-chose. Grand-père qui m'en tenait plus ou moins lieu était loin, sans que je m'en plaigne en dépit de l'affection que j'avais pour lui. Monette s'éreintait à m'élever. Un temps, un locataire de notre immeuble avait proposé de l'aider dans cette tâche. C'était un homme plus âgé qu'elle, un veuf au physique ingrat. Il travaillait aux Messageries Parisiennes et s'efforçait de m'amadouer en m'apportant des piles d'illustrés invendus. Le ciel soit loué, Monette n'était pas vraiment tentée. En fait, si j'étais en manque de père, je n'étais pas le moins du monde demandeur d'un beau-père. Et d'ailleurs, le lien qui m'unissait à Monette était si fort après nos années héroïques rue Boutard, que toute immixtion d'un tiers entre nous aurait eu des chances de tourner au désastre. Pour père naturel, j'avais un fantôme revenant à la vie par intermittence, là-bas en Bretagne : un père d'embruns, et j'aurais mal toléré un père d'emprunt. J'avais pris mon parti de cet astre tout en éclipses – non sans mal, un mal que je gardais secret. Il avait été un temps où, en 6^e, peut-être encore en 5^e, en sortant du lycée, à Villemomble, je regardais parfois autour de moi dans l'espoir informulé que Jo fût là. Non pas pour m'emmener, car, indissolublement lié à Monette, jamais je ne l'aurais suivi, je le lui avais déjà dit à Porsguen, « c'était tout choisi ». Non, dans mon fantasme, il ne serait même pas venu pour me rencontrer, mais pour me *regarder*, de loin, sans intention de se montrer, pour vérifier si j'étais encore en vie et à quoi je ressemblais. Je crois que c'est en 4^e, vers l'âge de treize ans, que cette chimère m'est à tout jamais passée. J'ai cessé d'attendre.

L'année suivante, au lycée, j'entrai dans une petite bande avec laquelle j'allais aborder aux terres périlleuses de l'adolescence. J'avais perdu de vue Nedelkovitch et Sévirgaçnof. Sur la base d'un recrutement par proximité immédiate et partage d'un même état d'esprit rebelle, de nouveaux amis s'étaient substitués à eux. Les baby-boomers passaient pubères. Il s'agissait de jeter sa gourme. Les gentilles surprise-parties à l'orangeade des années précédentes allaient se corser, les blagues de potache se muer en frasques. Il y avait Burgain, Cousin, Siegling... En peu de temps s'était développé en nous le sentiment de constituer un clan. Vis-à-vis de l'autorité professorale, et jusqu'à un certain point parentale car eux avaient des pères, comme touchés par un mystérieux signal, ainsi que le bourgeon sur la branche se met à pousser au moment voulu, nous nous étions mués en rebelles. Nos obligations, au premier plan desquelles figuraient en principe nos études, n'étaient plus au centre de nos préoccupations, si elles

l'avaient jamais été vraiment. Au mieux la corvée était expédiée à la va-vite, au pire nous ne prenions même plus le temps de la bâcler, elle était purement et simplement ignorée. Tout ce qui nous importait, c'était de zoner avec la bande. On était au printemps, et nous-mêmes vivions le printemps de notre vie. Par instants il était radieux. Il y eut des parties de canotage à Vincennes, des déjeuners sur l'herbe (en moins nu...), des embarquements pour Cythère-sur-Marne qui auraient mérité leur Renoir, leur Manet ou leur Watteau. A d'autres moments c'était un printemps gris – premiers lendemains de cuites, premiers découchés inopinés entraînant les premiers heurts sérieux avec l'entourage, remords subits et fugaces devant la sanction des notes et la case menaçante cochée au bas du bulletin trimestriel... Mais rien ne pouvait nous empêcher de sécher les cours. La vie impatiente de nous voir passer dans le défilé des générations nous attendait dehors, loin de la classe et de l'enceinte grillagée du lycée.

Monette était aux cent coups. La première fois que je rentrai rue Poniatowski au petit matin, manifestement ivre, j'avais quinze ans, elle m'allongea une paire de claques. L'alcool, avec la double hérédité de mes deux grands-pères... Mais surtout j'étais parti la veille en mobylette, elle m'avait cru mort ou paraplégique, et avait attendu toute la nuit le coup de sonnette des agents. Dans mes instants de répitescence, je me voyais dans la peau du galérien de Druon :

Je m'souviens qu'ma mère pleurait

Dès que j'passais la porte

Je m'souviens comme elle pleurait

Elle voulait pas que je sorte...

Nous n'avions pas le téléphone. Quand je disparaissais ainsi, elle n'avait aucun moyen de s'enquérir de moi et se rongait les sangs jusqu'à mon retour. Pour la mobylette, je l'avais tannée jusqu'à ce qu'elle cède. Il m'en fallait une, je ne pensais plus qu'à ça. J'avais eu auparavant un vélo, un « routier » vert. Le dimanche après-midi, Monette et moi allions nous promener du côté du nouveau cimetière de Noisy encore à peu près vide, moi à vélo, elle à pied. Une route toute neuve, ouverte en bordure de la décharge municipale, ne conduisait que là – c'est dire que le trafic y était réduit. Monette m'y estimait en sécurité. Je m'éloignais, puis je revenais vers elle et roulais un moment à sa hauteur. A chacun de mes passages nous reprenions notre conversation puis je repartais en éclaireur. Je pérorais volontiers devant Monette, fier d'exhiber les bribes de culture que je grappillais au lycée. Elle m'écoutait, m'admirant de confiance. Mes conférences décousues la confortaient dans son choix.

Bientôt, bravant l'interdiction de Monette, je me rendis au lycée sur mon routier, longtemps à son insu. Cependant, au sein de la bande avec laquelle je me mis à frayer en 3^e, tout le monde à peu près était motorisé. Burgain avait une Motobécane, Siegling une Peugeot, Cousin une Flandria... Je n'eus de cesse d'avoir moi aussi un cyclomoteur. J'en eus deux. Une simple Motobécane d'abord, bleu clair, au réservoir bardé d'inox, puis, quand je l'eus revendue à Claude l'apprenti carrossier, ce fut une italienne, fantasme des fantasmes, une Paloma Super Strada, le seul engin à faire jeu égal avec la Flandria de Cousin. Je la conduisais à la mode du temps, allongé sur la machine, les guidons à bracelets descendus au maximum sur les bras de la fourche... Les bracelets tirés en arrière touchant presque le réservoir, l'angle de braquage était pour ainsi dire nul : les hôpitaux de l'époque en furent témoins. Le ciel bon zig veillait sur moi, je ne ramassai que des bûches bénignes.

Ces cyclos coûtaient cher. Je n'avais pas pleinement conscience alors des sacrifices répétés que Monette avait dû s'imposer pour m'en offrir successivement deux, payés à tempérament, d'autant plus qu'ils étaient pour elle la source de folles inquiétudes. Je n'y pensais guère, m'enivrant de la liberté de mouvement que me procurait la Paloma, du prestige que m'assurait sa possession, du succès qu'elle me valait auprès des filles, et qu'elle m'aurait valu plus largement encore si ma timidité, plus d'une fois, n'était venue mettre un bâton dans mes roues.

Comme il fallait s'y attendre, tant nous filions un mauvais coton, l'année scolaire s'acheva en embardées pour plusieurs et en crash caractérisé pour certains d'entre nous. Nous avions accumulé les piètres résultats, les insolences, les absences injustifiées ou mal justifiées par de faux mots d'excuse, nous avions mauvais genre avec nos bécanes pétaradantes, on nous avait assez prévenus, avertissements, blâmes, menaces de redoublement, dans mon cas mises à exécution en 3^e, menaces du conseil de discipline et de renvoi : ce serait pour l'année suivante, car j'eus droit à toute la lyre. Je ne l'avais pas volé. Pourtant, mon exclusion définitive lors de ma 3^e redoublée eut pour prétexte officiel un incident certes grave, mais indépendant de ma volonté. Je n'avais pas fait exprès de lancer un vêtement au visage du professeur de chant, un aveugle acariâtre et sans charisme. Je chahutais, ni plus ni moins que tout le monde, et j'avais jeté le pull d'une fille par-dessus mon épaule. L'aveugle se trouvait sur sa trajectoire, il l'avait reçu dans la figure, et la propriétaire du pull avait crié mon nom. Bref, j'étais cuit. S'attaquer à un infirme ! Rien n'aurait pu sauver ma tête. Le conseil de discipline qu'on me promettait depuis des mois sanctionna ce forfait et tous ceux, plus délibérés, que j'avais perpétrés auparavant. Pour mettre un

comble à la détresse de Monette, il fut question de me retirer ma bourse, mais par une indulgence qui s'explique peut-être par un défaut d'information du service compétent, elle me fut conservée. Elle ne devait m'être ôtée que plus tard...

Monette avait vu venir la catastrophe et m'avait prévenu elle aussi. En vain, comme de juste. Je me sentais plus que jamais dans la peau du galérien de la chanson :

J'ai pas tué j'ai pas volé

Mais j'ai pas cru ma mère...

Elle me conjura de ne rien dire à Grand-père de mon renvoi, comme on avait déjà gardé le secret sur mon redoublement. Elle craignait qu'il ne me retire à nouveau sa protection non seulement morale mais aussi matérielle : vacances, étrennes, vêtements d'hiver que j'allais choisir avec Tantine et lui à la Samaritaine. Ce n'était pas toujours très mode. Déjà, quand j'étais aux Cœurs Vaillants, où il était de bon ton d'arborer un équipement paramilitaire en provenance directe des surplus de l'armée, guêtres, chapeau de brousse, ceinturon, il m'avait procuré des guêtres de chasse achetées au rayon Nature de son magasin préféré, sans doute très chic pour les battues en Sologne, mais qui m'avaient valu les moqueries de toute la meute... Monette pouvait compter sur ma discrétion, je n'avais pas envie d'affronter les foudres du patriarche, ni les murmures navrés de Tantine. Là-bas, à Sainte-Geneviève, ils ne sauraient rien de mes turpitudes. Monette dut connaître de cruels moments de doute. Avait-elle failli ? Avait-elle présumé de ses forces en se lançant le défi de m'élever seule ? S'était-elle aveuglée sur mon compte ? J'ai retrouvé un carton sur lequel le proviseur de Clemenceau avait inscrit l'adresse et le numéro de téléphone de trois établissements susceptibles de m'accueillir, ou plutôt de me recueillir comme un chien errant après un tel renvoi. M. le Proviseur ne croyait pas outre mesure en mes chances de rachat, car deux étaient des internats, situés l'un à Meaux et l'autre à Etampes. Le troisième, le seul dont Monette ait souligné le numéro de téléphone, sans doute à l'instant d'appeler, était à Paris. Elle n'abandonnait pas la partie. Pas question de Meaux ou d'Etampes, ni d'internat. Les traverses que nous affrontions ne compromettraient pas l'alliance scellée aux origines. Elle entendait me garder près d'elle, quoi qu'il en coûte. Sous ces trois adresses fournies par le proviseur de Clemenceau en figure une quatrième, de la main de Monette, celle de l'annexe du lycée Voltaire à Montreuil-sous-Bois, qui m'accepta avec mon dossier peu engageant, et où j'allais entrer en Seconde.

On mentit donc à Grand-père : j'avais changé d'établissement par

pure convenance personnelle. L'imposture était jouable, comme l'avait été l'escamotage du redoublement, car Grand-père n'avait jamais cherché à voir mes bulletins trimestriels. Il demandait si ça allait, et il lui suffisait que je réponde par l'affirmative. Jo ? Jo montait son affaire, ses équipes d'afficheurs en ID 19 sillonnaient la Bretagne, et sa vie privée connaissait de nouveaux orages... Il n'avait tout simplement aucune idée de la classe ou même de l'établissement dans lesquels je pouvais être. Je ne sais si Monette mentit aussi aux Bellenoux. C'est vraisemblable, par fierté.

Nous roulâmes comme ça. Je découvris mon nouveau lycée. Quelques jours plus tôt, pour remporter un pari, je m'étais laissé tondre à ras par mes ex-acolytes de Villemomble. On était en un temps de juste mesure propre, à quelques années du grand chambardement qui allait balayer tous les conformismes. La plupart des adultes voyaient d'un mauvais œil la chevelure des garçons commencer à s'allonger. Quant à la boule à zéro, réservée aux têtards et aux trufions, elle était impensable chez un lycéen. C'est dire combien, avec mon crâne rasé à blanc, avec l'air foutant que j'affectais en ma qualité de repris de justice scolaire, sur ma mob de loubard façon Équipée Sauvage du pauvre, mon arrivée fut discrète. J'allais d'ailleurs en avoir sous peu des échos, de la part d'un personnage destiné à jouer dans mon existence un rôle capital.

Si je me donnais des allures de type à la redresse, mon désarroi était grand. En lui-même le conseil de discipline devant lequel j'avais comparu ne m'avait guère impressionné, mais la sentence d'exclusion ne me laissait pas indifférent. Je savais déjà ce qu'il peut y avoir de douloureux, d'angoissant dans le redoublement de classe : le sentiment d'être laissé sur place par des compagnons qui s'éloignent à l'horizon, et rattrapé par des inconnus qui vont bon train, au sein desquels on va faire figure de traînard. Cette fois le renvoi qui m'atteignait mettait en péril l'essentiel de mes repères, et en premier lieu mes amitiés. Je ne pouvais deviner qu'elles n'allaient pas résister plus de quelques mois à l'éloignement. J'étais retourné à Villemomble, dans les jours précédant la rentrée que je ne verrais pas, et j'avais roulé seul par les rues ensoleillées et silencieuses. A la gare du Raincy, j'avais poussé la porte de notre café habituel, et d'un autre où nous jouions parfois au billard, sans rencontrer personne. J'étais allé jusqu'à Chelles, jusqu'à Vaires, chez Untel et Untel, mais nul n'avait répondu à mes coups de sonnette. Mes amis n'étaient pas rentrés de vacances, ou bien ils canotaient sans moi sur la Marne, ou ils faisaient du cross dans une décharge publique des environs. J'avais tenté ma chance là-bas aussi, sans succès. Une fois de plus, je me sentais fantôme. Ce sentiment de la « fantômité » de l'existence m'était familier et il l'est encore aujourd'hui : plus que la vivre, nous hantons notre vie. Mais la mienne

m'attendait à Montreuil, sur le front de taille du présent. Elle serait peuplée de nouveaux visages, dans un brouhaha de voix inconnues. Je reverrais mes amis, au moins certains d'entre eux, mais déjà, sans le savoir, lors de ce pèlerinage anticipé je leur disais adieu.

Sans doute M. Lecorre m'avait-il vu passer dans la rue conduisant au lycée, et, m'apercevant parmi les nouvelles têtes de sa classe, n'attendait-il que l'occasion de me signifier qui il était, à toutes fins utiles. Cette occasion se présenta très vite. Sans écouter son discours inaugural sur ce qu'il attendait de nous, quant à la périodicité des dissertations, des préparations de textes et des versions à lui rendre, je liais connaissance à mi-voix avec mes plus proches voisins. Les réticences avec lesquelles ceux-ci me répondaient auraient dû m'alerter, mais je n'y pris pas garde. Ils savaient, eux, à qui nous avions affaire. Pour moi ce n'était jamais qu'un prof de plus, et j'avais perdu l'habitude de me gêner pour cette engeance. J'avais à peine regardé celui-là : un homme d'une cinquantaine d'années, au visage émacié, au nez orné d'un pois chiche à la Cicéron, aux cheveux gris, qui ne portait pas de cravate, remontait souvent ses chaussettes et fumait en classe des Gitanes bleues sans filtre dont, avant de les allumer, il tassait les bouts sur l'ongle de son pouce. Nonobstant le fait que j'allais en principe passer en sa compagnie une dizaine d'heures par semaine, quatre de français, trois de latin, trois de grec, moins celles que je sécherais, je n'étais pas a priori disposé à lui accorder grand intérêt. Il me tomba dessus avec une soudaineté d'ouragan, s'exclamant, prenant la classe à témoin qu'il n'avait jamais, au long de sa carrière, été témoin d'une conduite aussi aberrante. Je n'en croyais pas mes oreilles : j'avais un peu bavardé, il n'y avait pas de quoi en faire un tel plat. Si. Selon cet homme-là, il y avait, car ma scandaleuse attitude présente confirmait ce qu'il avait découvert dans mon dossier scolaire. Il l'avait lu, comme ceux de tous les élèves que l'administration lui confiait. Le mien était édifiant. Il déballa tout devant la classe, qui me lançait à mesure que se développait la philippique des regards gênés. Renvoyé comme un malpropre de mon précédent établissement pour des faits d'une exceptionnelle gravité alors que, boursier non méritant, j'avais déjà dû redoubler, fils indigne d'une mère célibataire qui se saignait pour moi aux quatre veines, je me permettais encore de faire le mariolle dans sa classe à lui, Lecorre ! De nos jours, un élève à qui on infligerait un tel traitement réagirait par la violence. Elle n'était pas encore entrée dans les mœurs, et ses manifestations dans le cadre scolaire étaient rarissimes. Sans aller jusque-là j'aurais pu me lever et partir en claquant la porte. Je n'y pensai pas. En quelques phrases il m'avait écrasé, mais il continuait, comme un éléphant s'acharne à piétiner un chacal qui l'a mis en

colère. Les coudes sur la table, la tête basse, je cachais mes yeux de mes mains en visière, dans la crainte qu'ils ne débordent soudain de larmes. Enfin il se lassa, ou bien il estima que la leçon était suffisante. Je serais là demain, au prochain cours, maté, ou je ne viendrais plus perturber sa classe.

Les foules – les classes – peuvent faire preuve de délicatesse. On ne me posa aucune question au sujet des fautes « d'une exceptionnelle gravité » que j'avais pu commettre. L'algarade que j'avais essuyée ne fut même jamais évoquée devant moi par mes nouveaux condisciples. Je suppose que nombre d'entre eux s'étaient vus à ma place et avaient à cette idée rentré la tête dans les épaules. Cette espèce de mise à mort morale, publique, était à peu près ce qu'un adolescent pouvait craindre de pire. Elle ne me tua pas, ou peut-être ne tua-t-elle en moi que ce qui devait être tué pour cette fois ? Je ne quittai pas le lycée, je ne désertai pas la classe. Je ne me jurai pas non plus consciemment de montrer qu'on se trompait sur mon compte, que je valais mieux que les mots de mon dossier, même si je devais m'y employer plus ou moins, avec un succès variable, au long des années suivantes. Dans un premier temps je m'en tins à une réflexion élémentaire. Tout heurt avec Lecorre se traduirait pour moi par une humiliation aussi cuisante. Plus jamais ça ! Il fallait désarmer le bourreau. Parvenir à un armistice avec cet adversaire trop fort pour moi. Je me tus désormais durant ses cours. Je me mis au travail, je replongeai dans Allard et Feuillâtre, dans Gaffiot et dans Bailly, je rendis mes devoirs au jour dit, préparai à nouveau les textes prescrits, recherche et identification des verbes, analyse grammaticale, démontage syntaxique, relevé du vocabulaire, proposition d'une traduction. J'avais perdu l'habitude, accumulé des lacunes. J'en bavais d'autant plus que je m'y collais la veille, au dernier moment. D'où crises de rage et de désespoir, acharnement, victoire finale tard dans la nuit. En préparation de texte et en version je m'en tirais à peu près. En thème, mon retard ne serait jamais rattrapé. Lecorre seul bénéficiait de mon application nouvelle. Les autres pouvaient aller se faire voir. Je ne m'étais acheté que la moitié d'une conduite.

Lecorre était un tyran ingénu. Il fouillait nos sacs durant les récréations. Il nous le disait à notre retour, tranquille, sûr de son droit, en tirant sur sa Gitane : « J'ai vérifié le contenu de vos sacs. C'est mon domaine, ici, je dois tout savoir. Je n'ai rien trouvé de répréhensible, c'est bien. » Et il embrayait : « Allez hop, hop, Xénophon, l'*Anabase* n'attend pas ! » Légèrement égocentrique, il nous livrait des bribes de son passé : « Quand votre serviteur est rentré d'Allemagne en 45, il pesait tout juste autant de kilos... » Avait-il été prisonnier de guerre ? Il était d'une bonne taille. Il n'aurait pas maigri autant en Stalag ou en Oflag... Alors KL ? Camp de représailles, le Rawa-Ruska de Pierre

Gascar ? Egocentrique pudique, il n'en disait pas plus, mais comme on pense, ce détail ne pouvait qu'attirer mon attention : Jo non plus ne pesait pas lourd en 1945. Au fil des cours, en brèves incidentes, il nous confiait ses amours et ses détestations. Il vouait un culte à Alain, dont il avait été l'élève : « Notre maître Alain Chartier nous disait... ». Il méprisait Charles Trenet, coupable selon lui d'avoir laissé annoncer sa mort dans un ciel de gloire durant la débâcle : « Ce petit gommeux se faisait mousser pendant que la patrie agonisait... »

En m'acquittant quoi qu'il m'en coûte de mes obligations envers Lecorre, j'avais gagné une certaine paix intérieure. La révélation de mon passé sulfureux ne m'avait pas valu d'ostracisme, au contraire, peut-être. J'avais de nouveaux amis, notamment Roubach, un petit rondouillard destiné à devenir un colossal pilier de rugby quelques années plus tard. Il avait un an d'avance, j'en avais déjà un de retard et à peu près ma taille adulte ; quand nous marchions côte à côte, on aurait dit Laurel et Hardy en vadrouille. C'est lui qui m'offrit, lors d'une balade dans Paris, un disque qui fit de moi un amateur de blues. Le hasard avait guidé sa main vers un des sommets du genre, les sessions *Aladdin* de Lightnin' Hopkins. Je fus subjugué, comme je l'avais été la même année par le *Freewheelin'* de Bob Dylan, rapporté d'Angleterre par Burgain. Nous étions en 1964, et j'avais découvert la musique qui allait accompagner ma vie entière.

Pendant ce temps Jo poursuivait sa brillante carrière d'homme à femmes. Il avait rencontré Arlette et quitté Lucienne. Arlette avait donné naissance à une petite fille, ma sœur Isabelle. J'avais assisté à ses premiers pas à Porsguen. Là-bas, Grand-père avait fini par céder aux instances du clan. Il avait acheté aux Larreur, à l'entrée du domaine, une parcelle naguère plantée en blé, puis en fraisiers, pour y faire bâtir une villa. En étions-nous si heureux ? Posséder une parcelle de Porsguen, c'était aussi accepter que l'exclusivité de sa totalité nous échappe. La villa de Grand-père en appellerait d'autres, le lotissement de l'Eden s'annonçait. Les piliers d'angle de la propriété furent érigés, puis tout s'arrêta. Un différend était intervenu. Jakez avait pris vis-à-vis de Grand-père un engagement moral – ne pas vendre de parcelles mitoyennes, j'imagine – qu'il n'avait pas respecté... Si tel était le cas, Grand-père s'était montré naïf. Jakez disposait comme il lui plaisait de son bien. Grand-père se cabra et revendit le terrain à la consternation générale. Mais nous ne regrettons pas tant ce lot en bordure de route, et relativement éloigné de la mer, que le rêve dès lors impossible d'entrer un jour en possession de la maison de la pointe. Bien sûr, tout aurait été à faire ou à refaire dans cette bicoque, mais Grand-père ne s'était-il pas apprêté à faire jaillir du sol une villa moderne ? Ce n'était que partie remise ailleurs ; le terrain à peine revendu, il en achetait un

autre à Dinard et lançait les travaux.

Il y eut un été à Porsguen dont j'ignorais qu'il serait le dernier. Les lieux nous quittent comme les êtres, qui continuent leur vie sans nous. Déjà les derniers temps d'odieus quidams polluaient de leurs pas impurs nos sentiers et nos grèves, plantaient leur tente dans nos champs, ramassaient nos palourdes et pêchaient nos crevettes. Jakez et Fanch sont morts depuis longtemps. Un fait divers a clos l'Âge d'or. Une vieille pocharde qui partageait leur toit et peut-être leur lit, en tout cas leurs litrons, tomba dans l'âtre. Ils la traînèrent dans une des petites maisons où Jo s'installait naguère avec ses conquêtes, et ils la laissèrent là, peut-être sur un reliquat d'affiches publicitaires Leclanché. Elle mourut de ses brûlures. Après l'enquête les services sociaux placèrent les deux vieux ivrognes à l'hospice. Le domaine fut démembré. Je n'y suis retourné, je n'y retournerai jamais qu'en rêve.

La Vicomté-Dinard, où Grand-père fit construire au bout du compte la maison de ses vieux jours, c'était l'anti-Porsguen. Ni vaches ni bouses. Ni vergers pourrissants, ni marais silencieux ni prairies à criquets, rien qu'un lotissement boisé en face de Saint-Malo, ouvert à la construction à quelque distance d'un prieuré du XIV^e siècle. La villa de Grand-père était vaste et belle : hortensias, ardoises et granit. Nulle magie, mais la magie n'a qu'un temps. Annick, Yvon et moi avions grandi. J'ai connu à la Vicomté de beaux étés prosaïques. C'en était fini de l'inconfort sublime de la maison de la pointe, du dortoir aux paillasses odorantes, de l'eau glacée et suspecte du puits, de la vie de pêcheurs-cueilleurs qu'on menait là-bas, quasi préhistorique. C'en était fini surtout de l'enfance.

Monette et moi avions vécu presque dix ans rue Boutard, abstraction faite de mes périodiques relégations. Notre séjour à Noisy dura moins longtemps. Le studio qui nous avait éblouis se révélait bien exigu au bout de quelques années. En outre, après la maison de confection de la République, Monette avait trouvé une place chez Zorbibe, un gros fabricant de maroquinerie de Bagnolet qui devait à quelques années de là racheter Lancel et s'installer aux Champs-Élysées. Quand un échange à proximité raisonnable de son nouveau lieu de travail à Bagnolet se présenta, elle sauta le pas. Nous resterions du même côté de Paris, mais cette fois intra-muros, de justesse puisque l'immeuble en question était situé à la porte de Montreuil. Nous allions habiter l'extrême bord de la capitale. L'entrée rue Schubert était tournée vers Paris, mais sous nos fenêtres un stade longeait le périphérique, et au-delà c'était la banlieue. Le marché aux puces s'étendait à quelques centaines de mètres. En ces années-là, il

trahissait encore côté banlieue sa filiation avec la zone militaire non constructible ourlant la capitale, semée de bidonvilles peuplés d'une humanité au visage et aux mains noires, hâve et haillonneuse, comme surgie du passé derrière ses étalages de déchets. Côté Paris, la porte de Montreuil qui commandait l'accès au marché des forains et des brocanteurs déclarés grouillait chaque fin de semaine d'une vie étourdissante après l'espèce de sommeil dans lequel baignait Noisy-le-Sec. A trois stations de métro se trouvait mon lycée. Un samedi, nous visitâmes notre nouveau logis. L'immeuble, d'esthétique nettement « saïdaesque » derrière de hautes grilles, incluait un jardin d'enfants et appartenait au long rempart de logements sociaux édifié sur le tracé des anciennes fortifications. L'appartement comportait deux pièces, une cuisine, une douche, des toilettes, un couloir, un placard. En contrepartie d'un confort moindre (pas de chauffage central et cinq étages sans ascenseur) nous doublions quasiment la surface par rapport à Noisy, qui avait déjà plus que doublé celle de Neuilly. Et, ce qui nous ravissait plus que tout, chacun aurait enfin sa chambre ! *A room of one's own*. A cause de ça et au vif soulagement de Monette, je renonçai même à ma Paloma que la cave en profondeur de l'immeuble ne pourrait abriter, et dont je n'aurais plus vraiment besoin. Au demeurant elle n'était pas loin de rendre l'âme. Ce fut mon cadeau d'adieu à Claude, mon ami carrossier, qui s'y entendait en mécanique et saurait la prolonger.

Monette signa, la date du déménagement fut arrêtée, on emplit caisses et cartons. La triade avunculaire Lucien-Renaud-Jean-Pierre prêta à nouveau la main, et tout recommença comme six ans plus tôt : Monette malade, livide, les entrailles nouées, décomposée dans le fourgon tandis que, plus âgé que la fois précédente, je payais de ma personne et aidais à coltiner les meubles.

Nous avions emménagé à la belle saison. Il fallait songer à l'hiver qui viendrait. Chaque chambre était munie d'une cheminée à l'ancienne dont nous n'entendions pas nous servir. Les ligots, les bûches, les cendres, les incendies, merci bien ! Toujours prête à se sacrifier, Monette commanda un poêle à mazout qu'on installa dans ma chambre, tandis qu'elle se contenterait d'un petit convecteur mobile. Nous avions oublié que la réalité jouait rarement dans notre camp. Au premier allumage, la vitre en principe réfractaire dont le poêle était équipé éclata. Exit le poêle à mazout. Après l'essai de divers appareils tous insuffisants, Monette finit par acheter deux gros convecteurs à roulettes qui firent sauter les plombs sporadiquement, même quand on eut changé le compteur.

Chez Grand-père, à Dinard comme à Sainte-Geneviève, ma chambre n'était pas tout à fait à moi. Entre deux séjours je n'y laissais rien, et les hôtes de passage tels que les Saint-Laurent, les Quimpérois, Jo,

Arlette et ma sœur Isabelle, pouvaient l'occuper. Là, rue Schubert, je serais vraiment chez moi. J'avais besoin d'intimité, comme tout adolescent. Pour m'absorber dans les dissertations et les versions que je rapportais à Lecorre en offrandes propitiatoires, mais aussi pour écouter de la musique, et bientôt pour tenter d'en jouer, et pour écrire. De ce point de vue, mes premiers extrêmes *juvenilia* nées chez Coin (une « nouvelle » contant la fin tragique d'un innocent garenne sous la balle d'un chasseur sanguinaire, et un petit poème dédié aux « gzz-gzz doux et pacifiés » des cigales, sans doute celles des Micocouliers) n'avaient pas connu de prolongements immédiats. Après ce coup d'essai plutôt heureux puisque accueilli favorablement par mon entourage, j'étais retourné aux jeux et aux lectures de mon âge. Pourtant l'idée restait présente en moi, tacite, telle une inscription gravée sur une dalle et rendue illisible par une jonchée de feuilles mortes, mais qu'un coup de pelle ou de balai suffirait à dévoiler. Même après l'échec de ma saynète dans le Loiret, le démon de raconter ne m'avait pas quitté. A Villemomble, en 5^e et en 4^e, lors des récréations je faisais le griot, entraînant un auditoire avec moi à travers la cour que nous parcourions en long et en large. J'improvisais des *continuations* des Schtroumpfs, à la manière de celles que les imitateurs de Chrétien de Troyes avaient données aux aventures de Perceval le Gallois. Les Schtroumpfs étaient devenus des Schlups, du nom d'un de mes camarades, d'ascendance suisse, parmi les plus assidus à ces déambulations narratives. Un dimanche soir, pour me délasser d'une version récalcitrante, j'avais écrit une adresse à Cicéron, en alexandrins de mirliton. Plus sérieusement – ou pas – j'avais commencé en 4^e une mise en vers français des *Perses* d'Eschyle. La tentative avait vite tourné court, mais elle était symptomatique : ça ne me lâchait pas. L'extravagante hypothèse risquée devant Monette par M. Delmas n'était pas tombée dans l'oreille d'une sourde, puisque je lui devais d'être entré au lycée, ni d'un sourd quand elle me l'avait rapportée, puisque la fièvre d'écrire me brûlait à feu doux. Fébricule j'étais, plutôt que fébrile, mais le mal devait assez vite empirer. Je ne faisais rien pour me soigner. Au contraire, par mes lectures gloutonnes j'aggravais mon cas à plaisir. *Les Mots* de Sartre, achetés un peu par hasard à leur parution en 1964 dans la petite librairie en face de la gare de Sainte-Geneviève, avaient été ma première *blanche*. Je n'en étais donc plus à préférer Slaughter à Sartre, mais dans ma formation à l'aveuglette, si tout était sans doute peu ou prou déterminant, rien encore n'était prépondérant. C'est peut-être que personne ne dirigeait mes lectures. Monette, Grand-père, Tantine, tout le monde lisait autour de moi, sans que personne soit vraiment apte à me guider. En conséquence, je lisais comme un naufragé rame, sans carte et sans boussole, sans même m'orienter au soleil, car sur la planète des livres

mille soleils se disputent le ciel. Je ramais comme un diable, j'abattais de la distance sans savoir où j'allais, je me faisais les muscles. Entre la bibliothèque de Grand-père que je continuais à explorer, celle de Monette, celle de la mairie de Montreuil où je m'étais inscrit avec Roubach, parfois celle de Jo à bord de *Motutunga*, et celle que je me constituais tout seul, j'accumulais une culture hétéroclite, mêlant grands auteurs, tâcherons et plumitifs. Lentement, j'apprenais à les discriminer. Je me sentais éponge, filtrant l'océan des livres pour me nourrir des particules organiques en suspension jusqu'au sein des plus pauvres.

Nul n'est romancier à seize ans. Radiguet, soit, mais Cocteau lui tenait la main. Poète, ça s'est vu. Rien n'interdit de se vouloir élu. Il faut bien se croire quelque chose à cet âge, sinon à quelles illusions pourrions-nous renoncer utilement à vingt ans ? J'avais commencé par renoncer à presque tout, ce qui ne constituait pas un mauvais début, à la réflexion. Ce qui dépendait de près ou de loin d'une formation scientifique, je n'avais pas eu à me donner la peine d'y renoncer, ça m'était interdit. Dans le lot, la marine où Grand-père rêvait de me voir embarqué. Quant au reste, ce qui aurait été envisageable, le droit et l'enseignement au premier chef, à la poubelle sans regarder. Je réitérai la promesse du saint patron des teenagers : « Quel siècle à mains ! Je n'aurai jamais ma main... » J'ambitionnais une carrière de poète maudit : vache enragée, mort précoce et postérité triomphale. Je comprends aujourd'hui l'attrait que ce *tout pour le tout* exerçait sur moi. Il me délivrait de soucis vulgaires, en même temps qu'il me postait, au moins à mes propres yeux, sur un piédestal. Il me fallait bien ça, pour surmonter le choc que fut, après que j'eus déjà redoublé la 3^e à Villemomble, le redoublement en Seconde que m'infligea Lecorre à Montreuil. Malgré des efforts réels et quelques progrès, je n'avais pas rattrapé mon retard, j'avais à nouveau dévié. En m'empêchant de passer en 1^{re}, Lecorre agit pour mon bien, j'en suis persuadé. Sévère mais juste, juste mais sévère, il n'y mettait aucune hostilité. Je n'étais toujours pas à niveau, il convenait de m'y hisser une bonne fois. N'empêche que j'étais sonné. Deux redoublements d'affilée, c'était une épreuve psychologique que mon amour-propre et ma capacité de résilience allaient avoir du mal à surmonter. Une fois encore, les amis que je m'étais faits poursuivraient d'un bon pas leur chemin vers l'avenir, tandis que je resterais en arrière, abandonné comme un blessé incapable de suivre le train, et qu'on va laisser mourir sur le bord de la route... Je noircis le trait, mais c'était bien ainsi que je le ressentais. En raison de ma taille, je faisais déjà figure d'asperge dans ma première Seconde, qu'est-ce que ça allait être dans la deuxième !

Pourtant je n'en voulus pas à Lecorre. Peut-être au fond lui en sus-je

gré avant même que les heureuses conséquences de sa décision ne m'apparaissent clairement. Ce retapage de classe introduisit dans nos rapports une espèce de complicité. Nous nous connaissions, nous étions d'une certaine façon devenus partenaires. D'un point de vue pédagogique, tentative de réhabilitation d'un cancre non dépourvu de dispositions, je devais l'intéresser. De mon côté j'assistais avec amusement, presque avec attendrissement, au cirque Lecorre que découvraient mes nouveaux condisciples : aveu serein de la fouille des sacs et justification, allusions au squelettique retour d'Allemagne, panégyrique d'Alain Chartier, dénonciation de Charles Trenet... Si un rebelle de mon acabit s'était signalé à l'attention lors du premier cours, comme moi l'année précédente, j'aurais pu alerter l'imprudent sur les dangers auxquels il s'exposait. Je finis aussi par trouver un terrain d'entente avec les blancs-becs qui m'entouraient. Quand j'en eus laissé un ou deux copier sur moi lors de compositions portant sur un programme que je n'avais eu qu'à revisiter, je fus jugé bon bougre et adopté.

L'année suivante, Lecorre me laissa enfin m'envoler de la cage où il m'avait gardé deux ans, et passer en 1^{re}. Peut-être, si je l'avais eu comme professeur deux années de plus, aurais-je pu entrer en hypokhâgne ? Rien de moins sûr. Mais bah, ce n'était pas mon chemin, et Lecorre m'avait au moins dépanné dans un domaine où c'était pour moi vital. Le drill quasi prussien des préparations de texte et des versions, et le soin inquiet que j'y consacrais, étaient venus réactiver et renforcer mon agilité en analyse logique. Deux ans durant, sans m'en douter, j'avais fourbi l'arme destinée à devenir mon épée magique.

Au cours de ma dernière Seconde, alors qu'entre deux cours je croquais des galettes Saint-Michel en salle de permanence, j'avais fait une rencontre qui devait être, celle-là aussi, essentielle. Je mastiquais bruyamment, il faut croire, puisque mon voisin de devant se retourna et, à la vue du paquet, m'invita à partager. Nous expédiâmes ce qui restait et nous nous présentâmes. Patrick Guillemineau était de deux ans plus jeune que moi, mais déjà aussi grand. Il avait redoublé une fois, ce qui expliquait qu'il ne fût qu'en 3^e. A côté de lui se tenait un garçon de sa classe, plus petit, qui aimait lui aussi les galettes Saint-Michel et qui dit s'appeler Marc Fraysse. Ils me parurent l'un et l'autre tout à fait fréquentables, c'est-à-dire arborant à l'égard de toute chose une attitude frondeuse et goguenarde. La permanence s'acheva : salut, à plus, merci pour les galettes... Le samedi suivant, comme je passais, devant le Réveil de Montreuil, un grand café donnant sur la place de la Porte du même nom, en bas de chez moi, j'aperçus l'amateur de galettes en train de s'empoigner avec le marchand de cacahouètes et

de chewing-gums qui avait son étal sous l'auvent du bistro. Je m'approchai. La dispute prit bientôt fin. Comme je le découvrirais, il en fallait peu à Patrick pour monter sur ses grands chevaux, même face à un adulte. Liant à nouveau conversation, nous nous aperçûmes que nous étions proches voisins, moi rue Schubert, lui rue Mendelssohn. Nous constatâmes aussi que nous pensions les mêmes choses – généralement des *vannes* – au même moment. Cela ressemblait à de la télépathie. Nous étions en phase, jusque dans la déréliction scolaire. Encore la sienne, malgré les apparences puisqu'il n'avait redoublé qu'une fois, était-elle plus profonde que la mienne. Caractériel militant, aussi intelligent qu'instable, d'un esprit souvent fulgurant mais brouillon, péremptoire dans ses jugements, insoucieux de logique, il n'est pas certain qu'il se serait montré capable de saisir l'occasion si un Lecorre salvateur s'était dressé devant lui. Sa mère Ginette, très bonne et très douce, me considéra vite comme son second fils. Elle était secrétaire dans un garage. Son père, un électricien, ne s'était jamais rétabli d'un accident professionnel et s'était mis à boire. Un soir, Patrick sonna chez moi. « Salut, mon père est mort, qu'est-ce que tu fous ce soir ? » Il l'avait trouvé inanimé en rentrant du lycée. Je passai une veste, et nous allâmes jouer au baby-foot jusque tard dans la nuit dans un café de la porte de Vincennes. Nous étions désormais à égalité de situation familiale, chacun seul avec sa mère, et cette similitude vint renforcer notre amitié.

On n'échappe pas à son époque ni au formatage qu'elle implique. A chaque inspiration, c'était l'air du temps que je respirais. Quand je fus pris d'envies d'horizons lointains liées à mes aspirations poétiques, c'était en réalité ma génération tout entière qui se sentait des fourmis dans les jambes. Un peu plus tôt, un peu plus tard, les membres d'une même classe d'âge obéissent aux signaux mystérieux qui les incitent à se laisser pousser les cheveux, ou au contraire à les raser, à délaisser les chemises blanches à col italien et les petits costumes gris pour des jeans à pattes d'éléphant et des chemises à fleurs. Aux alentours de 1965, littéralement entre les bras de chaque adolescent d'Occident, une guitare se mit à pousser. Il n'y avait aucune raison pour que j'échappe à cette éclosion foudroyante. Je ne sais plus ce qu'était devenue la guitare d'étude que Jo m'avait offerte, et que je n'avais jamais grattée qu'à coups de pince crocodile, mais il m'en fallait une autre, dont j'avais l'intention cette fois d'apprendre à jouer. Je recommençai à tarabuster Monette comme naguère pour les mobylettes. Il y avait alors à la porte de Montreuil, sur la place, pour ainsi dire en bas de chez Patrick, un luthier du nom de Castellucia. A deux jours d'intervalle, Monette et Ginette cédant chacune de son côté à un harcèlement intensif, Patrick et moi nous vîmes dotés de

guitares flambant neuves. Nous visions prioritairement un répertoire à la Dylan-Donovan-Antoine, mais dans notre inexpérience nous ne nous étions pas avisés que Castellucia ne fabriquait pas le genre d'instruments ad hoc. Sa production se cantonnait dans le flamenco et le jazz. Nous nous retrouvâmes donc équipés de guitares de jazz manouche inadaptées à nos ambitions. Il fallut faire avec. Une grande effervescence musicale régnait au lycée. Des groupes se montaient, se séparaient, se panachaient... Celui auquel nous appartenîmes un temps comptait l'autre amateur de galettes, Marc, et son frère Patrice. Eux deux savaient jouer. Nous, non. Le groupe se dispersa. Cela ne nous empêcha pas, l'été venu, de descendre à Palavas-les-Flots dans le but de jouer sur les plages et à la terrasse des cafés et de mener une exaltante existence de *buskers* et de vagabonds célestes. Nous mîmes notre projet à exécution avec l'inconscience de la jeunesse, en compagnie d'un troisième larron possesseur d'un banjo-guitare. A la fin du premier morceau, le patron du café, un homme charitable, nous servit d'autorité des sandwiches au pâté et des diabolos-orgeat, pour nous faire taire. Nous n'en avons pas fini pour autant avec la musique, car il existe des passions malheureuses et opiniâtres, et il n'est même pas nécessaire d'espérer réussir pour persévérer, mais la lubie de nous produire en public nous passa à jamais.

J'eus pour professeur de lettres en 1^{re} un grand Duduche grisonnant du nom de Delfosse. En classe, il délaissait son bureau et asseyait son grand corps mou sur le plateau d'un pupitre, les jambes repliées, les genoux au menton. Il délivrait son enseignement sans se soucier du brouhaha qui régnait dans sa classe. Il ouvrait pour nous le robinet du savoir, s'y abreuvait qui voulait. J'étais plus assidu à ses cours qu'à ceux des autres professeurs, mais je passais tout de même l'essentiel de mon temps dans les cafés des alentours, à jouer au baby-foot et au flipper. Au Bergerac, nous nous montrions un jeune homme en imperméable, qui jouait lui aussi au flipper mais ne parlait à personne. On remarquait son regard perçant sous des sourcils très noirs. Le bruit courait qu'il avait, quelques années plus tôt, posé au domicile d'André Malraux la bombe OAS qui avait éborgné une petite fille de quatre ans. Je dois à la vérité de dire que je n'en pensais rien de très précis. Je réprouvais qu'on crève les yeux des fillettes, mais à l'évidence ce n'était pas ce qu'avait voulu le poseur de bombe. Sur le fond, contrairement à lui, il me paraissait naturel que l'Algérie soit devenue algérienne. Que cela ait fait couler tant de sang me semblait déraisonnable, sans m'inciter à m'insurger activement contre les gabegies similaires qui se manifestaient chaque jour dans le monde, puisque celle-ci avait pris fin. Alors que certains de mes camarades militaient déjà au sein de mouvements politiques, à Montreuil le parti

communiste était très présent, je vivais sur un mode quasi solipsiste. Ma prétendue vocation poétique n'y était pas pour rien. Le monde pouvait bien s'embraser une fois, mille fois de plus, dans ma « chambre à moi » j'écrivais des poèmes en buvant du thé de Chine et en écoutant de la musique médiévale. J'avais découpé dans des revues des reproductions de tableaux de Paul Delvaux, de De Chirico et de Magritte, ainsi que de Sisley dans un autre genre, et j'en avais tapissé mes murs. Ces images enflammaient mon imagination. Il me semblait que le monde qu'elles montraient existait bel et bien quelque part, et qu'il me fallait l'atteindre d'une façon ou d'une autre. Le monde peint par Sisley est certes d'un accès plus aisé... Il suffit de se promener certains jours du côté de Louveciennes ou de Bougival. Mais pour moi c'était tout un, les femmes à chevelure de lierre de Delvaux, les architectures crépusculaires de De Chirico, les rébus sans solution de Magritte et les paysages de Sisley formaient une seule et même réalité où je cherchais le moyen d'émigrer et de *m'établir*. C'était puéril et c'était dangereux, car la formule magique capable de substituer cette chimère au monde réel existait bel et bien, aux risques et périls de l'apprenti sorcier. Cet abracadabra était déjà présent autour de moi sans que j'en sois encore informé ; c'était juste avant que ne déferle le raz de marée de la contre-culture, et avec elle le recours aux hallucinogènes. Peut-être a-t-on oublié ce que la France des 60's avait d'attardé dans les mœurs et de caporaliste dans les rapports humains. Un des traits auxquels on peut aujourd'hui mesurer l'ouverture d'un esprit et le cas échéant reconnaître en lui un pur et simple réactionnaire consiste justement dans la détestation de 68 et dans l'aveu d'une sorte de phobie de l'émancipation alors intervenue. Ma génération était comme suspendue entre deux ères, celle d'un conformisme encore écrasant mais qui se craquelait et tombait en morceaux de mois en mois, et celle d'une libération brutale qui, sous peu abattrait d'une seule poussée la morale dominante et le régime anachronique du Vieil Homme.

Mais pour l'instant, en 1965, tout en cherchant ma voie et ma voix, j'en étais encore à jeter ce qu'il me restait de gourme. Avec Patrick, Jean-Pascal l'homme au banjo-guitare, et Gilles, déjà très « monsieur », toujours bien habillé, un Fonçagrives bis, nous fréquentions les Champs-Élysées, le drugstore, le pub Renault, et un établissement qui n'a sans doute jamais existé sous ce nom, mais que, Dieu sait pourquoi, nous appelions « la veuve Sirdar ». L'image qui me revient le plus volontiers à l'esprit, c'est celle de quatre garçons grelottants sous le vent d'hiver dans leurs petits blazers et leurs petits imperméables crème, quand ils avaient loupé le dernier métro pour regagner Montreuil et Bagnolet, et qu'ils n'avaient plus assez d'argent pour prendre un taxi. Nous tentions alors de squatter le pub Renault,

mais bientôt chassés par les vigiles nous prenions le chemin du retour à pied, le dos voûté contre le froid. Nous étions loin de nos bases, y compris sociales pour Patrick et moi, moins dans le cas de Jean-Pascal, dont, par coïncidence, les parents étaient commerçants à Sainte-Geneviève-des-Bois, et de Gilles qui roulerait Triumph à dix-huit ans. Pour ma part, j'en avais conscience. J'allais traîner aux Champs, mais Boutard, la Saïda, les Trois-Bonnets, ne se laissaient pas oublier si facilement. Patrick savait lui aussi que nous étions en visite dans les beaux quartiers. Un jour de pluie que nous parlions de ça, sur nos terres ingrates de l'Est parisien, en traversant une des bretelles de l'échangeur alors en construction de la porte de Bagnolet, un camion de chantier passant à notre hauteur nous éclaboussa d'eau boueuse et nous trempa comme des soupes. Nous interprétâmes cet incident comme une confirmation narquoise de nos réflexions, et nous remerciâmes le ciel avec force courbettes bouffonnes.

Les poèmes que j'écrivais et calligraphiais sur des feuilles de papier vergé teinté auraient pu être l'œuvre d'un poétailon symboliste. Baudelaire-Verlaine-Rimbaud-Nerval bornaient mon horizon. C'est grâce à Patrick, indirectement, que mon angle de vue s'ouvrit et que j'accédai à des œuvres plus modernes. Son esprit rétif à toute discipline et son incapacité à se concentrer l'avaient mis à son tour sous le coup d'un second redoublement. Plutôt que de se résoudre à cette condamnation, Ginette le plaça dans une boîte privée. L'Institut Bonaparte était situé entre le cimetière du Père-Lachaise et la place de la République, non loin du lycée Voltaire. Entraîné là par Patrick, sinon inscrit stricto sensu à Bonaparte, je fus bientôt parmi les plus assidus au bistro d'à côté. S'y retrouvait à toute heure de la journée une faune plaisante de glandeurs confirmés. Garçons et filles, la plupart avaient fait leurs preuves dans d'autres établissements avant d'échouer ici. On s'y nourrissait de croque-monsieur et de rillettes-cornichons, on y écoutait de la musique, l'oreille collée aux consoles de juke-box dont chaque table était pourvue, on y flirtait, on s'y disputait, mais aussi, chose étrange, on y parlait littérature, on s'y échangeait des livres. De jeunes professeurs de lettres qui allaient bientôt faire leur chemin ailleurs, comme Serge Koster ou Raphaël Sorin, enseignaient à Bonaparte. Bien sûr, la littérature ne mobilisait pas toutes les énergies. La majorité des élèves s'intéressait plus à la pop-music et aux fringues. Boîte à bachot, et comme tel plus ou moins dépotoir d'élèves à problèmes, Bonaparte servait aussi de havre à quelques esprits originaux, hors calibrage, mal adaptés aux filières standard de l'enseignement public. Ceux-là allaient m'apporter ce que je n'aurais peut-être jamais trouvé par moi-même, ni par le biais de mes camarades un peu trop sages du lycée de Montreuil, où j'étais

toujours inscrit, mais où je ne faisais que des apparitions épisodiques.

Le fait est que de Bonaparte, et plus précisément du Crystal, le café qui en était comme l'annexe, allaient émerger dans la presse, l'édition, la littérature, le showbiz ou le cinéma, plus de noms que les deux lycées d'Etat par où j'étais passé n'en livreraient au long des années suivantes.

Comme un seau d'eau de farceur, ce qui se déversa sur moi quand je poussai la porte du Crystal, ce fut la modernité, ou du moins le bouillon de culture à partir duquel elle continuait à s'élaborer. Rétrospectivement, je prends conscience de la chance que ce fut pour moi. Je m'amalgamai presque du jour au lendemain à un petit groupe qui ne jurait que par les surréalistes, par Artaud, par Bataille, par Michaux... et qui s'appropriait leurs œuvres exactement comme on pille les fruits dans un verger, car le sérieux de cette passion et de cette quête littéraire n'excluait pas un comportement de chenapans maraudeurs. Nous nous donnions rendez-vous le matin pour partir à quatre ou cinq écumer les librairies, du Quartier latin à l'Etoile. Usant de divers procédés éprouvés, nous barbotions les livres de nos auteurs favoris. Nous nous sentions parfaitement innocents, dans la mesure où il n'était pas question de revendre notre butin. Rien d'impur n'entachait notre démarche : c'était pour lire, c'était par amour. Notre âge aidant, il pouvait s'y mêler une dimension sportive ; nous n'étions pas indifférents à la notion de score. Cependant subsistait l'essentiel, le sentiment de dérober des trésors sans prix, grimoires porteurs d'un sens épars que nous tentions fiévreusement de percer au retour de nos expéditions. Et de proche en proche, au grand galop, nous nous bâtissions une culture. Breton nous conduisait à Aloysius Bertrand, à Lautréamont et à Saint-Pol Roux, Apollinaire à Max Jacob et Reverdy, Jarry à Fourest, Artaud à Duprey, Bataille à Fardoulis-Lagrange et à Leiris, Cailliois à Saint-John Perse... Si ma dévotion envers Rimbaud et consorts (il s'y adjoignit bientôt Milosz) demeurerait intacte, mon archéo-symbolisme naïf vola en éclats. Cependant la conquête de soi prend du temps. J'avais été, comme tant d'autres, un suiveur de Rimbaud, je devins un clone de Michaux. Je cherchais à me procurer le moindre de ses écrits, j'étudiais sa bibliographie labyrinthique parue dans un Cahier de l'Herne, j'allais jusqu'à retaper ses textes épars que je trouvais ici ou là, pour les réunir dans un classeur. Une pareille ferveur ne devient saine qu'à partir du moment où l'on s'en affranchit. Passer par un moule, et le briser. Adorer puis, sinon brûler, oublier, pour retrouver beaucoup plus tard, désormais inoffensif, ce qui a failli vous étouffer.

Fatalement, notre engouement pour Henri Michaux, l'auteur de *Connaissance par les gouffres*, devait conduire plusieurs d'entre nous à tâter de substances illicites, supposées nous ouvrir des champs

d'expériences nouvelles, et qui sait, libératrices. De toute façon c'était dans l'air, et au même moment, avec ou sans Michaux, le plus souvent sans lui, des dizaines de milliers de jeunes gens s'aventuraient sur ce terrain. Tout cela est devenu parfaitement banal, il n'est même plus question d'expérience, des millions d'utilisateurs y recourent aujourd'hui sans la moindre intention exploratrice, dans le simple but de se défoncer. C'était ce qu'Henri Michaux récusait par avance, lui qui se présentait comme un buveur d'eau, étranger à tout usage hédoniste ou festif des hallucinogènes. Aucun de nous n'était buveur d'eau. Nous n'allions pas, comme lui, jusqu'à essayer ces substances sous l'œil d'un médecin, mais dans le principe au moins notre approche était parente de la sienne, puisque nous en attendions plus qu'une euphorie passagère. Une ouverture mentale sinon spirituelle, la libération de potentialités intérieures, une révélation peut-être... Et comme nous l'attendions, *parce que* nous l'attendions, cela nous fut parfois octroyé.

La gestion de l'immédiat mobilise l'être humain seconde après seconde et l'anesthésie, le détournant pour sa sauvegarde d'interrogations périlleuses sur la raison de sa présence ici-bas. Il peut s'accommoder de son sort, s'orienter sur la Terre et vivre parmi ses semblables de façon supportable, ou satisfaisante, voire parfois exaltante, il n'empêche qu'un vertige devrait le saisir dès qu'il lève le nez des tâches ou des plaisirs qui le distraient de la vérité impensable. Que sur cette poignée de boue jetée à travers l'espace, il y ait quelqu'un, – *lui !* – posté là pour constater l'existence du reste, continents, océans, firmament, franchement, ça ne tient pas debout. Le monde n'est pas vraisemblable. Pour ma part, je n'y ai jamais vraiment cru. L'humanité est-elle dupe ? Elle fait plutôt l'innocente. N'ayons l'air de rien, sinon tout va nous éclater au visage, la stupéfiante imposture, l'universelle illusion... En même temps, je sais bien, tout est vrai, cette illusion sonne le plein sous la main, sous le poing : qui meurt de faim meurt de faim, ce n'est pas un rêve que nous faisons, l'affamé et nous, ses os vont vraiment crever la surface de sa peau, son squelette s'évader de son corps fracturé de l'intérieur. Mais son authentique agonie comme le réel bonheur des heureux appartiennent à la Mâyà qui a pour fonction, selon le Vedânta hindouiste, de cacher aux êtres humains l'Un avec lequel ils coïncident, et de leur présenter le monde matériel comme vrai.

Dans les temps où je parvenais confusément à des formulations parentes, je rencontrai au Crystal la première personne qui en exprimât devant moi de semblables. Par coïncidence, Hubert Haddad et moi nous aurions pu nous croiser, nous l'avions vraisemblablement fait à Noisy-le-Sec quand nous étions enfants. Non qu'il fréquentât l'église Saint-Etienne, et pour cause, mais parce qu'il habitait à

proximité du patronage où je courais sur des échasses. Il n'est même pas impossible que j'aie vendu à sa mère des timbres antituberculeux, quand, le carnet à la main, je sonnais à la porte des maisons du quartier.

Pour l'heure, à dix-neuf ans, il était intellectuellement le plus mûr au sein de cette mouvance de Bonaparte. Il avait déjà beaucoup lu, il pensait par lui-même, il écrivait, et préparait tout bonnement le sommaire d'une revue littéraire. Patrick nous présenta. A peu près seul parmi les étourneaux que nous étions, Haddad donnait le sentiment de savoir où il allait. Il faut bien parler de charisme. Celui qui émanait de lui était d'une sorte particulière : non conquérant, exempt pour l'essentiel des composantes égotistes qui confèrent trop souvent au charisme d'un homme sa dangerosité pour les autres. En rigolant, mais à moitié, nous l'appelions « le Sage ». Dans sa conduite, bien entendu, il ne se montrait pas plus sage que quiconque, mais sa manière d'être laissait deviner une distance intérieure et dans sa conversation transparaissait une hauteur de vues également rares à tout âge.

Après une 1^{re} passable, j'avais été admis en terminale. L'étude de la philosophie qui aurait dû constituer mon souci primordial arrivait au énième rang de mes préoccupations, loin derrière ma vie sentimentale, la littérature, les tournois de baby-foot, la musique, et mon approvisionnement en herbes aromatiques. Pour la philosophie, je n'avais pas vraiment la bosse, mais je m'en tirais aux moindres frais. Les philosophes comparés aux poètes me faisaient l'effet de lourdauds laborieux. Une pincée de Verlaine valait mieux que deux pleins barils de Hegel, c'était pratique et économique. Côté sentiments, je n'avais connu jusqu'alors que des amourettes. J'entrai cette année-là dans une zone de turbulences. Dimanche était belle, blonde et déloyale. Mélanie était belle, brune, et méritait mieux mon amour, mais comme on sait, l'amour est injuste et ne se mérite pas. L'attachement que me montrait Mélanie m'effrayait. Monette avait trouvé ses chaussons de danse sous mon lit, un peu plus tard elles avaient fait connaissance, Monette voyait très bien Mélanie en « petite belle-fille », je me figurais déjà fiancé, marié, père de famille... C'était un peu tôt. Pas de ça ! Je sacrifiai Mélanie sur l'autel de ma liberté. Parfois, en traversant le jardin du Luxembourg, je croise son parfum, *Canoë*, et je me souviens.

Grâce aux razzias dans les librairies, mon compas littéraire s'ouvrait chaque jour davantage. Sans cesse, de nouveaux pans du planisphère me devenaient accessibles. Ce n'étaient plus seulement les terroirs français et anglo-saxons que j'explorais, mais, entre autres, le domaine sud-américain émergeant, les Russes dissidents, les Japonais, bref, comme au temps de mes grappillages d'enfant, tout ce qui passait à ma portée faisait ventre. Quant à ce que j'écrivais moi-même... Un

point capital, là comme ailleurs, me paraît être de s'efforcer de comprendre qui l'on peut être, et d'y consentir – c'est-à-dire de consentir à n'être que cela, mais si possible tout cela. J'en étais loin. Il me restait encore à me détromper de quelques incarnations fallacieuses. Je me voyais déjà moins en poète maudit. J'avais admis que je ne serais pas Rimbaud, c'était le début du salut. Je ne souhaitais pas être Poe ni Nerval, que j'admirais pourtant, mais leur destin, le même au fond, tragique à égalité, me glaçait. Il me fallait à présent me débarrasser de Michaux et de Borgès. Encombrant, Michaux ! *Collant*. On n'imagine pas comme il est difficile, si l'on s'en est barbouillé, de s'affranchir de sa rhétorique décontractée et de ses effets de profondeur bonne franquette. Borgès, c'est autre chose, un miroir aux alouettes proche de celui que tend Rimbaud aux ego en mal de transcendance. Borgès, comme Saint-John Perse, parle le langage des dieux. C'est tentant. D'ailleurs, derrière l'un et l'autre se tient Homère. Encore plus près derrière Borgès : *Dicitur Borgesium caecum fuisse...* L'expérience malheureuse de *La Béquille*, dont l'unique numéro avait paru en 1968, n'avait pas découragé Haddad. L'année suivante, avec Alain Malclès, nous fondions ensemble une revue au titre inexplicite, ultraminimaliste pourrait-on dire : *C'*, pronom démonstratif, élidé, servant à désigner la chose que la personne qui parle montre ou a dans l'esprit. La chose que nous avions dans l'esprit, c'était la poésie. Dans la foulée, avec une autre équipe à laquelle je me joignis bientôt, Haddad créait *Le Point d'être*, revue plus généraliste, mais également orientée de façon privilégiée vers la poésie. *C'* eut deux numéros. *Le Point d'être* qui en eut trois se prolongea quelques années dans un embryon de maison d'édition. En même temps, toute la bande s'impliquait dans une des dernières grandes manifestations d'inspiration surréaliste qui eurent lieu à Paris, les *48 heures de poésie ininterrompue* organisées au théâtre du Vieux-Colombier par François Di Dio, le créateur des éditions du Soleil Noir. Ce fut un beau désordre, là même où Antonin Artaud avait prononcé en 1947 sa fameuse conférence, et la police présente dès la première seconde exigea l'interruption de la manifestation au bout de vingt-quatre heures. Alors même que je n'avais qu'elle à la bouche, je me sentais étouffer en poésie, et je commençais à m'en éloigner. Paradoxalement, Henri Michaux à qui je n'avais pas encore tordu le cou m'aidait dans cette lente évasion. Son imitation m'entraînait, d'abord malgré moi, mais de plus en plus volontiers, vers la pure et simple fiction. Mes poèmes se muaient en « petites histoires », et ces petites histoires s'allongeaient et prenaient du corps. Au printemps 1972, la mue était accomplie. J'écrivis une nouvelle, intitulée par antiphrase « Ses dernières pages », les premières où j'étais moi-même, espèce de cahier des charges de toutes celles à venir. Cette libération était aussi une

répudiation de l'illusion lyrique, et du poème au profit de la prose narrative.

Au baby-foot, sans me vanter, j'étais très bon : j'y consacrais assez de temps pour ça ! La musique, bien que la cause fût perdue, je m'obstinais à en gratter pour le simple plaisir. Un dénommé Nicolas chez qui la bande allait zoner et fumer nous avait fait découvrir les premiers disques de Davey Graham, Bert Jansch, John Renbourn. Le temps qui s'est écoulé depuis n'a rien retranché à l'admiration que je leur vouais. Leur musique et leur carrière m'ont ancré dans l'idée qu'un artiste gagne son salut en suivant sa pente et elle seule, et qu'une petite guitare symphonique peut valoir un orchestre de cuivre.

Nous fumions des simples du matin au soir depuis des mois, Patrick et moi, quand l'accident eut lieu, tard dans la nuit, sur le boulevard Davout. Un camion monstrueux, parent de celui du *Duel* de Steven Spielberg, freina à notre hauteur dans un bruit déchirant, déclenchant en nous une violente crise d'angoisse. Tout à notre conversation, nous ne l'avions pas entendu venir. L'incident n'eut guère de conséquences chez Patrick. En revanche l'irruption hurlante de ce dragon à moteur produisit sur mon psychisme fragilisé par la vie de bâton de chaise que je menais un effet dramatique. Cela s'appelle, je crois, *décompensation psychique*. Nous nous séparâmes, je rentrai rue Schubert l'esprit balayé de lourdes vagues rouges. Je me couchai, mais tardai à m'endormir, devinant autour de moi des menaces imprécises, surveillant le motif des rideaux qui me semblaient fourmiller de je ne savais quelles créatures. *Bad trip*, pas de quoi fouetter un chat, dira-t-on, les mauvais voyages intérieurs sont monnaie courante. Au demeurant pour moi c'était le premier, j'avais eu jusqu'alors la défonce heureuse, apollinienne... Mais au matin il durait encore, et il perdura la journée entière, et les suivantes... Le *gentlemen's agreement* qu'on conclut avec soi-même et grâce auquel on peut s'estimer raisonnablement en sécurité à l'intérieur de son crâne était rompu. Je n'étais pas victime d'hallucinations, mais je comptais les chiens et les chats que je croisais dans la rue, comme on lit son horoscope pour les heures à venir. Tant de chiens, tant de chats, noirs ou non, en nombre pair ou impair, c'était bon ou mauvais signe... J'avais conscience en même temps que c'était absurde, et j'essayais de monter la garde, de me tenir moi-même en respect seconde après seconde, pour juguler toute dérive délirante de ma pensée. Le qui-vive constant auquel je m'astreignais était obsédant. J'aurais pu ou dû me douter, dans les jours précédents, que quelque chose se préparait. Dans le métro, un parfait innocent qui n'avait que le tort de porter des lunettes de soleil et d'ouvrir et de fermer spasmodiquement ses mains en un geste machinal m'avait inquiété au point que j'avais changé de voiture. De même la rencontre de trois manchots presque coup sur coup m'avait

laissé une impression pénible. Je ne m'en étais pas soucié outre mesure. Ces menues alertes ne pesaient rien à côté des « bénéfiques » que je tirais de la fumée, car j'étais très réceptif. Il arrivait que le flux de ma pensée s'emballe, et j'étais alors emporté comme par un torrent, poussé toujours plus loin, toujours plus vite, les idées, les phrases, les mots défilant comme des arbres et des maisons sur des rives inaccessibles de part et d'autre de l'esquif de ma conscience ballottée. J'ai souvenir aussi d'avoir couru sur une grève originelle, redevenu enfant, soulevé d'une joie extatique. Cette joie latente en chacun, j'en suis sûr, n'a rien de commun quand elle éclate avec celles que nos sens tôt usés sont susceptibles de nous procurer « dans la réalité ». Mais après l'épisode du camion hurlant l'heure n'était plus à la joie. Je me sentais devenir fou. Comme un nageur imprudent qui s'aperçoit qu'il s'est trop éloigné du rivage, je nageais de toutes mes forces pour regagner la terre ferme et recouvrer la terne, la simplette santé mentale.

J'aurais pu demander le secours d'un psychiatre. Je m'en abstins, craignant si je me signalais en danger d'entrer dans un mécanisme de confirmation, d'identification fatal. Forcément, cet homme m'aurait traité en patient, et à mon corps défendant j'en serais devenu un. Le dossier fait-il le fou ? Il m'appartenait, en refusant de passer de ce côté de la barrière, de rester sain d'esprit. La relative bénignité de mon cas légitimait sans doute ce choix, mais la guérison fut tout de même lente à venir. Pour commencer, je ne touchai plus à rien. Je me méfiais même de l'alcool sans toutefois m'en priver absolument. Adieu les torrents de conscience, les ravissements, les extases. L'unique fois où je repiquai au truc, au lieu de planer je partis aussitôt en vrille. La porte des merveilles s'était refermée, il fallait se retourner vers le monde profane, trivial, vulgaire, et faire avec.

Je fus candidat au bac en roue libre ; je ne mettais plus les pieds en classe depuis des mois. Il y avait beau temps que ma bourse m'avait été retirée par décision rectorale, lors de mon second redoublement, et j'avais déjà été informé que je pourrais aller me faire voir ailleurs qu'à Montreuil l'année suivante, quoi qu'il arrivât lors de l'examen. Si j'échouais, avec ce pedigree toute poursuite de mes études me serait interdite, hormis par le biais d'un troisième redoublement dans une boîte privée. Il était permis de douter que le jeu en valût la chandelle. On avait tant menti à Grand-père sur l'avancement de mon cursus qu'il semblait exclu d'en rajouter. Une étoile indulgente devait briller pour moi quelque part dans l'infini des cieux, car je fus reçu, contre tout espoir et contre toute justice, avec mention qui plus est. J'en fus soulagé. Monette, pour sa part, exultait dans ses larmes. Mon succès miraculeux rachetait des années d'avanies, les doutes et les colères, les

convocations des professeurs, des surveillants généraux, des proviseurs, auxquelles elle s'était rendue la mort dans l'âme, pour s'entendre demander si j'étais normal, ou signifier mon prochain passage en conseil de discipline. Sans doute, certains jours de découragement, avait-elle dû penser qu'elle avait eu tort de m'envoyer au lycée conquérir pour moi et pour elle la Toison d'or, et qu'elle aurait mieux fait de m'inscrire en apprentissage. Tort de se sacrifier, car ces vingt années qu'il m'avait fallu pour décrocher l'humble timbale lui avaient coûté toutes les joies auxquelles une femme a droit. Pas d'homme pour l'aimer et la choyer, pas d'épaule solide où s'appuyer, pas d'anniversaires de mariage, d'escapades à deux, pas de plaisir ni de tendresse, rien que des soucis, de l'inquiétude, et du travail, des montagnes de travail, des milliers et des milliers de jours de travail chez Kitmacher puis chez Zorbibe, des milliers et des milliers d'allers et retours frileux ou étouffants entre notre domicile et son bureau, des millions de chiffres pointés, additionnés, soustraits, multipliés et divisés, pas d'autre horizon qu'une réussite rédemptrice, la mienne, dont je ne prenais pas le chemin... Tout ça aurait été vain si j'avais échoué, le rachat s'était joué à vingt points près : un point pour chacune des années de vie que Monette avait mises en gage pour moi. Cette mince victoire, tardive, arrachée de justesse, était la sienne plus que la mienne. C'était elle qui l'avait méritée. Elle seule. Grand-père avait aidé, c'est vrai, mais de loin. Monette l'avait tenu dans l'ignorance de mes errements, et de ses angoisses. Ma contribution avait été si désinvolte ! Quant à Jo... J'ai retrouvé quelques talons de mandats de pension alimentaire signés de sa main, d'une écriture brouillonne, à peine lisible. Trois, très exactement, de 1963 et de 1964. Les trois font état de retards de paiement de trois ou quatre mois chaque fois, et s'en excusent. Il avait sa vie, ses soucis à lui. Après sa séparation avec Lucienne le rêve avait fraîchi. Il n'était plus question de Maserati, il avait revendu la Nash Suburban Woodie, *Motutunga*, les ID 19... Il avait emprunté de l'argent à Grand-père, mais sa boîte d'affichage avait périclité. Il affichait toujours, mais c'était à présent pour la municipalité de Dinan, où il vivait avec Arlette et Isabelle avant que tout ne recommence, qu'il se fasse mareyeur et fonde avec une jeune libraire une troisième famille dont j'ignore si ce fut la dernière. J'ai entrevu dans les années 1970 mes deux demi-frères encore en bas âge. Combien sommes-nous au bout du compte ?

Son fils bachelier, Monette ne pouvait s'en tenir là. Elle me voulait diplômé de l'Enseignement Supérieur. Je m'inscrivis mollement en Faculté, en premier lieu parce que c'était indispensable pour obtenir un poste de pion. La logique aurait voulu que je m'inscrive en lettres,

classiques ou modernes, puisque rien d'autre ne me concernait. J'étais conscient de mes limites en latin et en grec ; me hisser au niveau des forts en thème qui suivaient cette voie aurait exigé de moi des efforts que je ne me souciais pas de fournir. Quant aux lettres modernes, je ne voulais pas entendre parler de les étudier en Faculté. J'étais très occupé à me les enseigner moi-même, « en lisant, en écrivant », je n'avais besoin d'aucun professeur d'université pour ça. Il me fallait pourtant m'inscrire quelque part. Je choisis l'anglais, pas tout à fait au petit bonheur la chance, mais par amour pour Dylan, dont je connaissais le répertoire par cœur. Je me disais que ça m'aiderait, et de fait, ça m'a été d'un grand secours. Au demeurant je m'en fichais, tout ce que je voulais c'était une carte d'étudiant, le sauf-conduit dont j'avais besoin. Mes rapports avec le monde du travail avaient été jusqu'alors insignifiants. J'avais coupé des torons de poignées de sacs et manipulé des rouleaux de skaï chez Zorbibe, j'avais distribué des prospectus publicitaires. En attendant qu'un poste me soit alloué, j'entamai une ronde des petits boulots. C'était une époque aujourd'hui révolue, les Trente Glorieuses, un Age d'or économique qui ne reviendra pas de sitôt, où pour trouver un job il suffisait d'acheter en se levant *Le Figaro* ou *L'Humanité*, et de consulter les petites annonces. Le lendemain, au pire le surlendemain on avait un emploi, on gagnait sa vie. Je fis ainsi le grouillot dans une société d'assurances, appris dans une autre d'expéditives méthodes de vente de contrats que je ne mis jamais en pratique, je fus caissier, vendeur de divers articles (graines, draps, cravates...) dans les nacelles extérieures du Printemps, travaillai un temps au rayon librairie du même magasin, passai quelques mois à tamponner des chèques à la Société Marseillaise de Crédit... Monette ne me demandait rien et continuait à m'entretenir comme par le passé. L'intégralité de mon salaire me servait donc d'argent de poche. Fidèle à ma politique absentéiste, je ne me montrais que de temps à autre à Censier, je connaissais tout juste le nom des professeurs et ne rendais aucun exposé. J'ai ainsi assisté à deux cours de norvégien, que j'avais choisi comme seconde langue vivante – je n'en saurais dire un mot aujourd'hui.

Avec mes amis, nous menions une vie de café. Après le Crystal nous avions élu la Palette, rue de Seine, pour quartier général. C'était alors un vrai bistro d'étudiants et de bohèmes, un peu crade, à l'ambiance bon enfant, où s'attardaient les parfums et les échos du passé. A n'importe quel moment de la journée, nous pouissions jusque-là sans avoir pris de rendez-vous, à peu près sûrs d'y trouver des visages de connaissance. Le peintre Meyer Sarfati, alors étudiant aux Beaux-Arts tout proches, nous entraînait dans le décor à la Chirico de la réserve de statues mutilées et de fragments de bas-reliefs. Nous flâinions de galerie en galerie, pouissions la porte de l'Akadémia Raymond Duncan,

où des spectres chenus vêtus de toges déclamaient des vers dans la pénombre. Jean-Jacques Mathé, employé de la Caisse des Dépôts et Consignations, alchimiste, astrologue et buveur distingué, dressait nos horoscopes ou nous racontait en gloussant de joie et en lissant sa barbe comment il avait failli faire sauter le pavillon de ses parents avec son athanor. En pleine nuit, chez Haddad, il se campait devant la fenêtre ouverte et entonnait d'une voix formidable le grand air des *Huguenots* de Meyerbeer, à la fureur du voisinage. Nous avions des discussions enflammées et parfois des disputes, nous émettions des avis définitifs au sujet de nos auteurs de prédilection ou de détestation. Les écumeurs de librairies réglaient leur tournée du jour, tandis que les queutards de la bande (d'aucuns appartenaient aux deux sous-groupes) arrêtaient le programme de leur prochaine descente rue Saint-Denis. Le soir nous nous retrouvions, rive droite, dans des appartements amis, chez Nicolas à Belleville, à la République chez Jacques et Danielle Diard, pour boire, fumer et écouter de la musique, ou nous suivions Haddad sur la même rive pour des réunions de préparation du lancement de la revue dans les bureaux endormis d'une entreprise appartenant aux parents d'une sympathisante. Quand parut le premier et unique numéro de *La Béquille*, « organe virtuel de l'art engagé pour l'art », en janvier 1968, mon nom n'était pas au sommaire. Par la suite de je ne sais quel malentendu ou hésitation de ma part, je n'avais pas rendu ma copie assez tôt... Ou bien mon esthétique était-elle encore jugée trop vieux jeu ? Force m'est d'avouer qu'elle l'était. Quoi qu'il en soit, je n'en fis pas une maladie. Outre que l'amateurisme flagrant de la chose tempérait mes regrets, j'avais conscience d'être encore en recherche. J'estimais avoir le temps devant moi.

Certains débutants en littérature ont déjà côtoyé, encore dans les langes, de grands écrivains et de grands artistes familiers de leurs parents. Ils ont sauté sur les genoux de Mauriac et tiré les moustaches de Ramuz, Montherlant a couru derrière eux en tenant la selle de leur petit vélo tandis qu'ils s'élançaient dans l'allée de la propriété familiale... A l'exception d'un seul, et encore, ce n'était pas notre cas. Le père de Jean-Marie Guillaume, qui était médecin, connaissait Pierre Mac Orlan, ou était-ce Jacques Laurent ? Quant aux autres, et notamment à Haddad et à moi, il serait difficile d'imaginer des naissances plus éloignées du sérail. Nous n'avions jamais vu d'auteurs vivants qu'à la télévision, dans l'émission *Lectures pour tous*. Le monde éditorial nous semblait plus éloigné « que l'Inde ou que la Chine ».

Jean-Marie Guillaume brûlait sa vie, non sans affectation, mais pour de bon tout de même. A vingt ans, la Celtique au coin des lèvres, un œil perpétuellement fermé à cause de la fumée, il avait les dents de Jean-Paul Sartre sur la fin de sa vie. Il disposait d'un bureau personnel

(le tiers de Boutard !) sous le toit de l'immeuble où son père avait son appartement et son cabinet. Il avait fréquenté très jeune le Barrio Chino de Barcelone, qui n'était pas alors le coin branché qu'il est devenu, mais un quartier réservé sordide, emblématique des effets de la misère espagnole sous le franquisme. Il en avait tiré un roman, *Maria Teresa*, qui parut en 1969, la même année où Haddad publia son premier recueil de poèmes, *Le Charnier déductif*. Le roman de Guillaume était une variation sur le thème de *La Femme et le pantin*, de Pierre Louÿs, dans laquelle l'auteur avait idéalisé une prostituée officiant dans un bar de la Calle Robador. Pour l'avoir rencontrée, Jean-Marie m'ayant entraîné là-bas, je pus mesurer à la parution du roman l'écart de la fiction à la réalité. Patrick et Jacques Labib, l'habituel acolyte de Jean-Marie, nous avaient rejoints, et nous avions fait bombance au Siete Puertas. Nous tenions, simplement pour l'avoir décrété, qu'Hemingway y avait eu ses habitudes durant la guerre civile, ce qui donnait une autre saveur au Sangre de Toro.

Sa vie, Norbert Luc la brûla pour sa part à feu vif, à feu ronflant. La dernière fois que je l'aperçus il dansait ivre rue de Buci, sur la chaussée. Peu après (c'était le temps des Katmandou) il partit pour l'Inde, où il mourut à vingt ans. Ses parents devaient publier un recueil posthume de ses poèmes.

En mai 1968, je travaillais comme homme à tout faire-gardien de nuit dans un hôtel principalement fréquenté par des mannequins des deux sexes, rue Cambon, à un pas de la place de la Concorde. Je passais là seize heures par jour, pour le SMIG d'alors qui n'était pas gras. J'y dormais, je tenais le standard téléphonique (avec des fiches qu'on enfonçait dans un tableau aux endroits où s'allumaient de petites ampoules, à peu près comme les demoiselles du téléphone du temps de Marcel Proust, au début c'était affolant...), j'enregistrais les arrivées et les départs, je m'occupais des réservations de taxis, de restaurants, de trains, d'avions, je sortais les poubelles, nettoyait les moquettes et lavais les carreaux, et quand j'avais un moment de libre j'allais faire les courses de ma patronne au marché Saint-Honoré. J'aurais été fondé à appeler la Révolution de mes vœux, cependant je n'y pensais pas une seconde. Je n'avais rien vu venir. Tout à ma passion littéraire, je laissais à d'autres le soin de changer le monde. Je tombai de la lune, un matin, en découvrant Paris en état d'insurrection. Bientôt les transports en commun et les services de voirie cessèrent de fonctionner. Pour rentrer rue Schubert, je m'appuyais 8 km à pied entre deux falaises d'ordures, et la même chose le surlendemain pour regagner mon banc de nage rue Cambon. J'avais beau ne pas être politisé, j'étais de ma génération. Les étudiants, au nombre desquels je comptais en principe, m'inspiraient

plus de sympathie que les forces de l'ordre. Surtout, la nouvelle du début d'incendie de la Bourse m'avait enthousiasmé. Foutre le feu au palais Brongniart me paraissait judicieux : quitte à se révolter, autant s'attaquer pour de bon à la vraie Bête, 666 place de la Bourse. Cette bouffée d'exaltation ne fit pas de moi un révolutionnaire conséquent. J'ai vécu certaines des émeutes du Quartier latin, mais en touriste. Quand mon service rue Cambon me laissait une plage de liberté, j'allais respirer les gaz lacrymogènes et courir comme un lapin lors des charges de CRS. Les digicodes n'existaient pas alors, et c'était heureux, car ainsi tout vestibule d'immeuble pouvait servir d'abri quand les matraqueurs déferlaient. De n'appartenir à aucune organisation et de ne m'amalgamer à aucun cortège me conférait une totale mobilité : en réalité je badaudais. Je pus ainsi constater que la situation, hormis sans doute les premières grandes nuits d'affrontement, était totalement sous le contrôle de la police. Les manifestants n'étaient pas moins canalisés que des rats de laboratoire dans un labyrinthe de verre. Un peu plus tard, j'assistai en voisin et toujours en badaud au départ de la Concorde de la grande manifestation gaulliste du 30 mai. Je n'eus qu'à quitter mon travail un moment pour observer l'événement. Afin de mieux voir, je me hissai sur le piédestal d'une des statues qui ornent la place, celle qui se trouve face à la rue Saint-Florentin. Une autre France qu'au Quartier latin se rassemblait là pour proclamer son soutien au Vieil Homme. A la vérité j'avais l'esprit ailleurs. Monette, en mon absence, avait soulevé le tablier de la cheminée de ma chambre et découvert un cimetière de bouteilles vides ainsi que les plus précieux parmi les bouquins que j'avais barbotés. Emportée par son élan elle avait fracturé mon bureau et des fragments de journal intime faisant allusion à mon appartenance à un rezzou lui étaient tombés sous les yeux. Me voyant déjà en prison, elle avait réduit les pur chiffon et les vélins en charpie. Les éboueurs en grève n'assurant plus aucun enlèvement, elle avait dû transbahuter le sac renfermant les pièces à conviction à bonne distance, sur le boulevard Davout. Je regrettais amèrement le massacre de mes livres, mais je me rendais compte que Monette n'avait pas mérité ce retour de flamme d'inquiétude, si peu de temps après la divine surprise du bac. Elle pardonna. C'est une grande force que de savoir qu'il est au moins une personne sur la terre qui passera toujours l'éponge. L'été arrivait. Je partis seul, *en voyage* et non en vacances. Il faudrait toujours voyager seul. Toute présence à nos côtés nous bouche la vue et nous cache le monde. C'est seul, face à des paysages dont au fond on n'a que faire, seraient-ils « splendides », qu'on prend le mieux conscience de l'ennui qui guette sitôt qu'on sort de ses propres chemins tracés. Au fil des années j'allais me découvrir homme aux semelles de plomb, plutôt qu'aux semelles de vent.

A mon retour l'Université avait rouvert ses portes. A l'instant de me réinscrire, puisque j'avais séché ma première année d'anglais, j'optai pour une première année de lettres modernes, me disant qu'après tout ça m'irait mieux au teint. C'était oublier qu'aucun examen n'avait pu avoir lieu, et que les étudiants avaient pris le pouvoir à Censier. Comme je sortais du bureau, mon inscription en lettres modernes en poche, une pancarte dans le couloir attira mon attention. *Les élèves dont les noms suivent, était-il écrit, sont admis en deuxième année d'anglais.* Mon nom figurait sur la liste. Je fis demi-tour, et obtins la régularisation de mon récépissé d'inscription. On ne s'était pas soucié de séparer le bon grain de l'ivraie, ni de vérifier si j'avais assez fait acte de présence avant les événements pour bénéficier de la mesure d'apaisement. Dans le même temps, sans me tenir rancune de ma scolarité mouvementée, l'Education Nationale m'agréa en tant que surveillant, à demi-service pour commencer.

Autant j'étais un étudiant fantôme, autant j'assurais mon service de surveillant de collège avec ponctualité. Tout au plus aurait-on pu me reprocher quelques bizarreries, comme d'aimer marcher de long en large sur les tables de la salle des professeurs, pour réfléchir en altitude. Un proviseur qui me surprit dans cet exercice me considéra avec perplexité, puis referma la porte sans formuler aucun commentaire. Lors des permanences, je ne tolérais pas un murmure. Je me jetais sur le premier bavard qui se manifestait tel un aigle sur un agneau. Illustration des bienfaits de la Terreur : dans chaque établissement où je passais, en peu de jours ma réputation était établie et nul ne se risquait à déchaîner mon ire. J'ai pu lire ainsi, entre autres, *A la recherche du temps perdu* in extenso dans un silence religieux. J'imagine qu'aujourd'hui une telle intransigeance s'achèverait en fait divers.

Quand je fus amené à enseigner l'anglais durant quelques semaines en remplacement d'un professeur malade (j'étais supposé étudier dans ce but), ce fut avec un bagage linguistique insuffisant, et aucun début de formation pédagogique. La méthode autoritaire qui faisait merveille dans le cadre de mes surveillances ne valait plus rien dans le rapport d'échange d'une classe normale. J'enseignais à peu près comme on vend du poisson à la criée sur un marché.

L'été suivant, en juillet 1969, j'étais chez Grand-père, à Dinard, quand la mission Apollo XI se posa sur la Lune. Nous assistâmes à l'événement en direct, Grand-père, Tantine et moi, devant le gros poste de télévision du salon. Au fond, je ne m'étais pas trompé dans mes estimations, quand, en attendant Monette le soir dans la cour de chez Coin, j'imaginai des plans de fusée lunaire que je griffonnai ensuite en classe. Il s'était écoulé quinze ans depuis lors : le temps que

j'arrive à l'âge adulte. Il devait bien y avoir dans l'équipe de la NASA, à Cap Canaveral, un grouillot de vingt ans, un préposé aux tasses de café qui s'était fait la même promesse en même temps que moi et qui l'avait à sa façon réalisée.

Les gens meurent, c'est plus fort qu'eux. En 1976, Fine, Onc' Jean-Pierre et Grand-père moururent coup sur coup. Grand-père ne mourut pas des effets de la canicule du siècle, comme Fine, mais d'une mort assez paisible, assisté dans sa maison de Dinard par sa gouvernante, car Tantine l'avait précédé de deux ans sur l'autre rive. La fin de Tantine, malgré les soins de Tante Zette dans son hôpital, avait été moins clémentine. Les Craven A en boîte de fer comme en Indochine ne lui avaient pas fait la partie belle.

Onc' Jean-Pierre, lui, dura quelques semaines après la mort de sa mère, puis il se tira une balle dans le cœur, comme naguère Onc' Roger dans son cantonnement indochinois. Terriblement – mortellement – handicapé par une énurésie chronique, Jean-Pierre n'avait jamais quitté Fine, alors qu'à dix-sept ans son cadet Renaud, Ray-Ban, Levi's 501 blanchi à la javel, Burberry et chaussures italiennes, courait les bals avec la bande du square Saint-Lambert et multipliait les conquêtes. J'avais vu Jean-Pierre trois jours avant son suicide, quand j'étais allé chercher son petit chien, dont il disait ne plus pouvoir s'occuper, pour le conduire chez Onc' Renaud. Ce qui menaçait se lisait sur son visage. Je lui avais conseillé de se bouger, de sortir de là, de s'échapper de ce petit deux-pièces étouffant au dernier étage d'un immeuble, rue de Crimée, où Fine était morte d'un coup de chaleur. Sur le palier, en refermant sur moi la porte grillagée de l'ascenseur, j'avais encore insisté : « Sors, sors, t'es en train de lâcher la rampe... » L'abandon du chien disait assez qu'il l'avait déjà lâchée en pensée. Il m'avait dit « Oui, oui, c'est ça... », en esquissant un petit signe d'adieu adressé à moi autant qu'au chien.

Jean-Pierre après Fine, son frère après sa mère... Monette accusait les coups. Pour Bédard, on ne savait pas. Sur une dispute de trop il avait quitté le domicile conjugal à soixante-dix ans passés, il avait une copine, paraît-il, et on n'avait plus entendu parler de lui. Avec ce qu'il avait bu au long de sa vie, il ne pouvait espérer devenir centenaire, c'était déjà beau qu'il soit arrivé jusque-là.

J'avais vingt-neuf ans à la mort de Grand-père. La gourme était toute jetée. La plupart des amis de mes vingt ans étaient restés mes amis. Arrivés l'un et l'autre « par la poste », Haddad et moi avions publié nos premiers livres de parfaits inconnus, lui chez Albin Michel et moi chez Grasset. Je ne volais plus dans les librairies. J'avais, entre

autres emplois, tenu quelque temps les stocks d'une usine de chemins de câbles électriques, monté durant six mois des roues de camion à la SAVIEM, d'où m'avait tiré une bourse d'écriture du CNL, et *Les Messagers* m'avaient valu le Prix du Roman des Nouvelles littéraires, très confortablement doté. Enfin, après « cent métiers, cent misères » j'avais depuis peu un travail régulier. Deux crises énergétiques successives avaient soufflé les trente bougies des Trente Glorieuses. Les Trente Premières Calamiteuses sont aujourd'hui derrière nous et la suite ne semble guère plus engageante... En 1976 les années fastes du plein emploi étaient révolues. Plus question de faire le singe de branche en branche, de job en job. Je m'étais réfugié dans la ramure accueillante d'une bibliothèque, à Sarcelles... Grand-père qui d'abord n'avait pas paru prendre au sérieux ma vocation d'écrivain avait changé d'opinion en découvrant les premiers articles de Jacques Brenner consacrés à mes livres dans *le Figaro*. Un grand éditeur, la bénédiction de son journal : voilà qui comblait enfin, juste à temps, le sens du concret de M. le Receveur Principal de catégorie exceptionnelle des Impôts, puisque c'était à ce grade qu'il avait achevé sa carrière. Sur la fin, il n'avait plus sa tête. On aurait aimé pouvoir formuler la chose autrement, se dire par exemple que l'imagination qu'il avait si longtemps jugulée avait pris le dessus. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'un passage secret conduisait de Douce France au Prieuré de Dinard, où était caché un trésor. Mais ce fantasme s'accompagnait de délires moins pittoresques. J'ai retrouvé après sa mort les petits carnets publicitaires Mazda 7, « la petite lampe qui éclaire tellement mieux », qui nous servaient à noter la marque au bridge. Il s'y interrogeait sur la signification d'une allumette trouvée sur le bras de son fauteuil, le bout soufré tourné vers la rue, ou bien il établissait le décompte des voitures passées devant la villa, avec leur répartition par couleurs, et s'efforçait d'en tirer des oracles. Des années auparavant, n'avais-je pas moi-même compté de la même façon et dans le même but les chiens et les chats que je croisais au hasard des trottoirs ? Grand-père avait peut-être tâté naguère de l'opium, en Indochine, mais qu'il eût sur ses vieux jours abusé du haschisch était très improbable. Dès avant la mort de Tantine, il avait traversé une sale période. Il divaguait, ne s'alimentait plus, tant et si bien qu'il avait fallu l'interner un temps. Avant qu'on ne lui trouve une place dans un établissement de soins décent, il avait dû séjourner à La Queue-en-Brie dans un service d'accueil terrifiant de misère. J'étais allé le voir là-bas avec Tantine. Dans le couloir d'un baraquement délabré arpenté par des zombies, un homme plié comme un carton gisait sur le sol dans son urine. M. le Receveur Principal de catégorie exceptionnelle des Impôts, ancien Directeur de Cabinet au Ministère des Finances à Saigon, l'homme aux fume-cigarettes d'ivoire,

le géant en frac de Saltwood Castle était là aussi, assis sur une chaise, amaigri, hébété, son œil de verre flottant dans son orbite larmoyante. Nous étions repartis consternés. Enfin, Tante Zette l'avait tiré de là. Il s'était rétabli, il avait repris du poids, il avait pu rentrer chez lui, il ne déparlait plus, stabilisé par des médicaments. Quand j'allais le voir à Dinard nous faisons ensemble le tour du jardin, à tout petits pas, parce qu'il avait gardé des séquelles de l'attaque de paralysie qui avait failli l'emporter des années plus tôt. Nous parlions peu. Il aimait cela. Le seul compliment qu'il m'ait jamais adressé : « Tu ne parles pas plus qu'il ne faut, c'est bien. » Il se trompait. Je me suis souvent adressé le reproche inverse, de trop parler, mais à Dinard ou à Ormesson, où Tantine avait eu un pied-à-terre près de son fils Robert Jevaud et de sa famille, je me réglais sur lui. Nous nous entendions bien ainsi, presque en silence.

J'arrivai à Dinard à temps pour embrasser son front glacé. La gouvernante me dit qu'il voulait emporter mes livres dans sa tombe, aussi pris-je dans sa bibliothèque *Le Fou dans la chaloupe*, *Les Messagers* et *La Belle Charbonnière*, et les glissai-je dans le linceul de plastique bleu, avant qu'on n'en tire sur son visage la fermeture Eclair. L'étrange viatique ! Si même il les avait lus en entier, j'ai du mal à croire qu'il ait vraiment aimé ces livres trop éloignés de lui. Mais est-ce qu'on sait ? Il les emporta comme des signes, je suppose, comme le gage que notre nom s'était fugitivement inscrit quelque part.

Avec les Quimpérois, nous avons rapatrié sa dépouille de Dinard à Ormesson. Ce n'est pas une mince affaire que de convoier un corps d'un département à un autre. Il faut des autorisations, tampons, signatures, cercueil plombé... Je ne revois des obsèques que le gravier des allées du cimetière. J'ai gardé un souvenir un peu plus précis de celles de Tantine, où je m'étouffais de larmes. Sur le moment, pour Grand-père, je n'en versai pas. Cela me vint plus tard, par brèves ondées de loin en loin au fil des ans et encore aujourd'hui.

Sous des apparences de chaos et de gratuité, les destinées se bouclent et prennent leur sens, le cas échéant en plusieurs époques, comme les grands films : *Les Enfants du paradis*, *Autant en emporte le vent*... La mort de Grand-père et ses dernières volontés conclurent ma première époque et lui donnèrent sens. Il ne s'était pas borné à emporter avec lui mes bouquins. Sans m'en avoir jamais rien dit, il m'avait aussi désigné légataire universel, m'élisant en fonction de la quotité disponible au rang de ses enfants, Jo et sa sœur Françoise. Ce faisant, en même temps qu'il me substituait en partie à Jo désavoué, il se substituait à lui en m'adoubant, il effaçait l'espèce de bâtardise honoraire dans laquelle, bien qu'officiellement reconnu à ma naissance, j'avais toujours vécu. Sans y penser sans doute, il rendait justice à Monette et absolvait la mésalliance.

Aujourd'hui Monette est bien présente, et Jo ni plus ni moins absent qu'il l'a toujours été, mais Grand-père, Tantine, Yves et Jeannette, les Saint-Laurent, Fine et Bédard, Onc' Jean-Pierre, Onc' Robert, la ravageuse Tante Jeanne et l'énigmatique Albertine, Jakez et Fanch, Lucien le maquisard, Jean-Jacques le baryton intempestif, Patrick qui fut avec Haddad mon autre frère, et sans doute les bons anges pédagogues, Delmas, Lecorre et Mme Arnoult, et Mme Bernard, la mégère-lingère, et peut-être la si séduisante Mme Richard, et combien d'autres, et tous les chiens sauf Zip, ont disparu. Ils ont quitté le cortège des vivants, qui se défait et se renouvelle incessamment et va toujours, tantôt se traînant et tantôt dansant, vers Dieu sait où, vers Dieu sait quoi, vers l'Un ou vers le Rien du Tout. Peut-être, un instant encore, la vie qui nous regarde passer a-t-elle conservé l'empreinte rétinienne de leur silhouette ? Sinon, c'est au moins à quoi serviront ces pages.

Palaiseau, juillet-août 2010.